

rejoindre dans cette ville au commencement du carême. Nous y fîmes assez joyeuse vie pendant un mois. A Augsbourg, personne n'avait eu vent de mes récents désagréments, du moins personne ne m'en parla, pas même le comte de Lamberg, que ses correspondances avec différents personnages des cours d'Allemagne devaient mettre au fait de toutes sortes d'histoires.

Que le lecteur ne s'attende pas à de longs détails sur mes promenades successives à Augsbourg, Louisbourg, Schwetzingen et Mayence, bonnes villes allemandes où je vécus tout doucement sans trop m'égayer. Les villes d'Allemagne, j'entends celles d'un ordre secondaire, sont des séjours d'innocence et de paix : là des mœurs patriarcales, une vie simple et monotone, point d'agitation ni de bruyants plaisirs ; la sensualité s'y éteint, ou du moins on n'y connaît guère que celle des festins. Il me tarde d'arriver à Aix-la-Chapelle et de parler de ma visite aux eaux de Spa ; mais d'abord je dirai ce qui m'arrêta quelques jours à Cologne. J'y retrouvai la femme du bourgmestre, cette belle personne qui, sept ans auparavant, m'avait rendu si heureux pendant quinze jours, je crois. Je la trouvai plus appétissante que jamais, et lui proposai de renouveler connaissance. Elle m'accorda un rendez-vous. J'y volai sur les ailes de l'Amour ; mais quel changement ! Au lieu de cet accueil empressé sur lequel j'avais dû compter, la belle me reçut très-froidement. Je mis cela sur le compte de sa pudeur, et voulus brusquer un dénouement. Alors on me repousse avec humeur et l'on me dit :

— Monsieur, si je vous ai fait appeler, c'est pour vous prier de cesser vos poursuites ; je veux oublier le passé.

— On veut une chose, et l'on en fait une autre.

— J'ai été trop malheureuse après votre départ, et je ne m'exposerai pas deux fois aux mêmes chagrins.

— C'est-à-dire que vous ne m'aimez plus.

— Je ne dois pas m'interroger là-dessus. Vous êtes un homme d'honneur, n'est-ce pas ? ainsi tout est fini entre nous.

Je tâchai d'opposer des arguments décisifs à cette lo-

gique de femme trop sensible, mais j'y perdis ma peine. Après un quart d'heure de tentatives, je la quittai, épuisé de fatigue, couvert de sueur et presque battu, la vouant au diable. J'ai su depuis qu'elle était tombée dans la dévotion.

Une autre affaire nécessitait encore ma présence à Cologne : à Dresde, j'avais lu un article dans la *Gazette de Cologne*, article qui me concernait et où le rédacteur disait :

« L'aventurier Casanova, qu'on avait perdu de vue à Varsovie, y a reparu subitement ces jours derniers : mais on a appris des choses si scandaleuses sur son compte, que le roi lui a défendu de jamais revenir à la cour. »

Cet article prêtait à une correction, je me promis de l'administrer. Le jour de mon départ, j'envoyai donc ma chaise et mon domestique en avant, avec ordre de m'attendre aux portes de la ville, et, muni de pistolets et d'un bâton, je vais trouver mon rédacteur, qui s'appelait Jacquet. J'entre dans un taudis au quatrième étage, et j'aperçois un homme d'une quarantaine d'années, d'une corpulence remarquable, qui noircissait du papier. C'était M. Jacquet.

— Je suis, lui dis-je, l'aventurier Casanova : comprenez-vous ?

Il me regarda sans répondre et sans changer de visage.

— Vous avez fait figurer mon nom dans votre journal, il y a dix mois.

— C'est possible.

— Et cela, monsieur, d'une manière outrageante : je viens vous demander satisfaction.

Pour toute réponse, il lève les épaules et se remet à écrire. Alors je lui applique deux coups de canne sur les reins, et me voilà parti.

Le soir j'entrai à Aix-la-Chapelle, où je retrouvai mes anciennes connaissances. Toutes me revirent avec plaisir. On partait pour les eaux de Spa, je ne fus pas un des derniers à me mettre en route. Ma première course dans Spa fut chez un chapelier, à qui je demandai, en achetant

un chapeau, s'il ne connaîtrait pas quelque chambre en location dans la ville, car tous les logements étaient déjà retenus. Après s'être consulté avec sa femme, il m'offrit sa propre chambre, « pourvu, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas de domestique. »

— Je suis seul, mais combien voulez-vous pour le service ?

— Rien, monsieur, et en outre je vous offre ma table.

J'acceptai avec de grands remerciements, et la dame me conduisit dans sa chambre. Le lit était excellent.

— Mais, madame, lui dis-je, où coucherez-vous ?

— Dans la boutique.

— Je ne le souffrirai pas, vous feriez mieux de coucher dans ce petit cabinet.

Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait moins d'embarras qu'eux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles. Ah ! il y a une nièce, et le cabinet n'a pas de porte ! Très-bien ! Ce cabinet n'était qu'un trou sans fenêtre, tout juste suffisant pour le lit qu'il contenait. Le lecteur doit se mettre de lui-même sur la voie de mes espérances et de mes projets. Toutefois j'observai avec chagrin que la femme du chapeelier était laide comme un diable : Si la nièce lui ressemble, adieu à mes intentions érotiques ; et cette nièce doit être laide, sans cela on n'exposerait pas sa vertu aux attaques du premier venu. Cependant je ne me permis aucune question sur elle et sortis toute la soirée. Cette première nuit, je n'aperçus seulement pas le bout du nez de la nièce, qui ronflait fort quand je rentrai. Dans la matinée, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma toutes les beautés que nous trouvions sur notre chemin à la promenade. Le nombre d'aventurières que l'on rencontre aux eaux de Spa est incroyable ; c'est un vrai tripot que cette petite ville : aussi, marchands et joueurs y abondent. L'affluence des visiteurs procure l'aisance à tous les habitants, qui gagnent pendant trois mois l'argent nécessaire à attendre, durant les neuf mois suivants, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec vingt louis gagnés au jeu. J'avais, en outre, quatre cents sequins dans ma bourse. En entrant dans la boutique, j'aperçus une jolie brunette de dix-huit ans qui aunait du ruban; ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet voisin de ma chambre : elle ne me regarda seulement pas, et c'est à peine si elle me rendit mon salut. La servante vint dire que le diner était prêt : je lui remis de l'argent pour m'avoir du vin, mes hôtes ne buvant que de la bière, détestable boisson. Avant le repas, le chapelier me prit à part et me montrant une montre à répétition, façon de Paris, avec une chaîne en or, il me demanda ce qu'elle pouvait valoir.

— Quarante louis.

— Un étranger veut me la vendre vingt louis, mais à condition que je la lui rendrai demain s'il me rapporte vingt-deux louis.

— Faites hardiment ce marché.

— Je n'ai pas d'argent.

— Je ne veux pas que vous perdiez l'occasion de ce petit profit, voici la somme.

A table, j'étais placé entre le chapelier et sa femme. J'avais la petite nièce pour vis-à-vis. Elle avait l'air fort sérieux et ne m'adressa pas la parole; j'observai la même réserve à son égard. Soupe, bœuf, rôti, entremets, tout était excellent. La maitresse me dit que le rôti et les entremets seraient à mon compte, parce qu'ils n'étaient pas riches.

— C'est bien comme je l'entends, et j'espère aussi que vous ferez honneur à mon vin.

— Hélas! je voudrais bien être assez riche pour en boire tous les jours.

— Est-ce que votre commerce ne prospère pas?

— Nos marchandises ne nous appartiennent pas et nos frais sont considérables.

— Ne vendez-vous que des chapeaux?

— Nous avons aussi des mouchoirs des Indes, des bas de Paris et des manchettes; mais tout cela est trouvé trop cher.

Moi, je vous en achèterai et je vous trouverai des acheteurs.

On envoya Merci (c'est le nom de la nièce) chercher les marchandises. Je trouvai les mouchoirs très-beaux, ainsi que les bas; j'en pris une douzaine. Après le café, que je payai, la tante recommanda à sa nièce d'avoir pour moi les plus grands égards et de ne pas me troubler pendant mon sommeil. Je trouvai cette dernière recommandation assez plaisante.

Après dîner, j'entrai chez un armurier pour acheter des pistolets dont je voulais faire cadeau à mon frère de Paris. Je lui dis :

— Connaissez-vous la personne chez qui je demeure?
 — C'est un brave homme, nous sommes cousins.
 — Est-il riche?
 — Ah! oui, riche... en dettes! il n'a pas plus de bonheur que n'en ont ordinairement les honnêtes gens.

— Et sa femme?

— Une perle pour le ménage.

— Et la nièce?

— Celle-là, c'est une sottie.

— Comment l'entendez-vous?

— Elle éloigne tous les chalands. Ça a de la mine, mais ni tenue ni esprit.

— Elle a des principes, dis-je en riant.

— Faites donc de l'argent avec cela!

— Mais que devrait-elle donc faire?

— D'abord elle pourrait se dispenser de jouer la prude quand on veut l'embrasser, ou seulement lorsqu'on lui dit qu'elle est jolie.

— Vous exagérez.

— Essayez et vous verrez. Dernièrement elle a sanglé un bon soufflet à un officier qui lui prenait la taille par plaisanterie.

— C'est un dragon de vertu, il faut la laisser tranquille.

Je fis mon profit du renseignement, et me résolus à quitter la maison. Mademoiselle Merci me plaisait beaucoup, mais je n'ai jamais aimé les soufflets, pas même

ceux donnés par les femmes. Cependant mon hôte m'intéressait toujours et je lui conduisis plusieurs de mes amis qui, par complaisance pour moi, le débarrassèrent de ses marchandises. Le jour suivant, il vint reprendre la montre qu'il m'avait laissée en garantie de mes vingt louis ; il voulait que j'en acceptasse vingt-deux, ce à quoi je me refusai en lui disant que ma bourse était à son service. Je dinai ce jour-là chez Tomatis, que j'avais rencontré à Spa, et je ne revis mes hôtes qu'au souper. Je fis venir du vin de Bourgogne. Merci n'y goûta seulement pas, et quitta la table avant le dessert.

— Votre nièce est jolie, leur dis-je, mais d'où vient sa tristesse ?

— Nous l'ignorons ; il faut qu'elle change ou nous la renverrons.

— J'en serais désolé : peut-être se sent-elle intimidée par la présence d'un étranger.

— Elle est la même avec tous les hommes.

— Elle n'a jamais aimé personne ?

— Elle le dit, mais je n'en crois rien.

Merci parut avec un bougeoir à la main et nous souhaita le bonsoir. Je voulus l'embrasser en plaisantant, mais elle me repoussa rudement. Quand j'arrivai dans ma chambre, je m'aperçus qu'elle avait barricadé l'entrée du cabinet avec des chaises. Diable ! me dis-je, la place s'est mise sur la défensive : veut-on réellement se défendre ou ne serait-ce pas une secrète provocation ? Je faisais toutes ces réflexions tout en me mettant au lit, et elles se prolongèrent si bien, que je m'endormis sans avoir pris aucun parti. Quand je m'éveillai, au point du jour, la petite n'était déjà plus là. Pendant toute une semaine, Merci éleva ponctuellement ses barricades, et je la laissai faire. Cependant, comme l'hôte usait de ma bourse, je voulus chercher un dédommagement, et, un beau matin, réveillé avant la petite, je m'enveloppe dans ma robe de chambre, je démolis les remparts avec précaution, et je vais déposer un ardent baiser sur ses lèvres roses. Elle se réveille et me demanda ce que je lui veux.

— Je veux vous souhaiter le bonjour.

— Eh bien, bonjour.

— Je veux aussi vous embrasser.

En parlant ainsi je place mon visage auprès du sien ; mais au même instant elle sort son bras de la couverture et me détache un coup de poing sur le nez. Il était si vigoureusement appliqué, que le sang jaillit avec violence. Je tournai les talons et courus me laver la figure. Pendant ce temps-là, Merci s'habilla à la hâte et descendit. Quand mon hôtesse entra pour me souhaiter le bonjour, elle ne put retenir une exclamation.

— Que vous est-il donc arrivé ? Vous avez la figure décomposée !

— Vous voulez dire que mon nez est très-enflé.

— Vous avez fait une chute ?

— Sur le poing de votre aimable nièce.

— Comment ! c'est ma nièce qui s'est permis... Je vais la mettre à la porte.

— Gardez-vous-en bien, je n'ai attrapé que ce que je mérite, tous les torts sont de mon côté.

Et je sortis sans faire attention à ses excuses. Le visage couvert d'un mouchoir, j'allai arrêter un logement que je savais vacant de la veille. Un Anglais m'indiqua un moyen efficace pour faire disparaître ma contusion : c'était de me frictionner la partie malade avec de l'esprit de vin ; j'ai eu l'occasion de faire usage de ce remède pour des blessures de toute autre espèce, et je m'en suis bien trouvé. Le soir, mon nez était si gros qu'on ne voyait plus mes yeux, et moi je ne voyais plus que mon nez ; mais une heure après il reprit son état naturel, il s'aplatit tout à coup comme une vessie dégonflée. Cette matinée me fut doublement désagréable, d'abord parce que je craignais de garder ce *concombre* au milieu du visage, et ensuite parce que la femme du chapelier vint se lamenter à ma porte ; elle m'appelait avec des sanglots et des cris de douleur ; une amoureuse n'en fait pas tant.

— De grâce, revenez chez nous, me disait-elle, ma nièce vous donnera toute espèce de satisfaction.

— Vous ne songez pas, chère dame, que si j'écoutais votre prière, tout le monde apprendrait ma mésaventure, ce qui me couvrirait de ridicule; votre maison serait discréditée et votre nièce fort compromise. Au lieu de passer pour une fille honnête et sage, on la prendrait pour une p....., et ce n'est pas votre intention. Savez-vous qu'après les preuves d'intérêt que je vous ai données, j'ai le droit de me plaindre de vous? car vous m'exposiez aux violences d'une furibonde.

— Je ne croyais pas, monsieur, qu'elle dût se porter à des voies de fait.

— Il me semble que je ne suis pas le premier maltraité par elle; n'a-t-elle pas souffleté un officier? Tenez, sans être trop soupçonneux, je commence à croire que tante et nièce s'entendent parfaitement.

Ces derniers mots réduisirent la pauvre femme au désespoir, si bien que, pour la calmer, je me vis obligé de lui demander pardon de mes soupçons.

Le lendemain matin, à mon réveil, je ne suis pas peu surpris de trouver mademoiselle Merci au chevet de mon lit. Elle s'excuse de la liberté grande et me demande pardon de son coup de poing.

— En effet, mademoiselle, j'ai peine à comprendre votre manière d'agir vis-à-vis les gens qui proclament le pouvoir de vos charmes.

— Oh! monsieur, je n'aspire pas à ce que tous ceux qui me voient perdent la raison; j'aime beaucoup mieux qu'ils m'estiment; et vous avouerez que si votre devoir était de me respecter, le mien m'obligeait à me défendre lorsque vous paraissiez l'oublier.

— C'est très-juste, et vous raisonnez à merveille. Du reste, je vous ai prouvé que je savais vivre en recevant sans murmurer le coup que vous m'avez porté. En outre, vous devez regarder mon éloignement subit comme une preuve de l'estime que je vous conserverai toujours. Sans doute, le but de votre visite était d'obtenir cette explication, et je vous la donne volontiers; mais avouez-moi maintenant que vos excuses sont au moins singulières.

— Qu'ai-je donc dit ?

— Que votre devoir vous imposait de me casser le nez. Vous avez l'air de croire que l'on doit s'excuser d'une action que le devoir impose.

— Je reconnais que ma défense eût dû être moins violente.

— Je ne vous en veux pas et je ne vous en ai jamais voulu.

— Je le sais, et c'est ce qui me touche. Ah ! ne vous fiez pas aux apparences, car la vérité est que je vous aime !

Nouvelle conclusion à laquelle je ne m'attendais pas, et que la petite noya dans un déluge de pleurs. Il est évident qu'un peu de résolution de ma part m'eût assuré une victoire nouvelle ; la victoire même était bien facile, car la victime venait se présenter au sacrifice. Une femme attendrie est déjà vaincue, je l'ai toujours pensé ; mais sa défaite même est son premier pas vers un triomphe d'un autre genre. Je fus assez bien inspiré pour ne pas céder à la tentation. Je ne la repoussai pas, mais je l'éconduisis en l'assurant qu'une fois rétabli je la reverrais avec plaisir. Le fait est que je ne l'ai jamais revue. C'est un beau trait de continence, n'est-ce pas, cher lecteur ? et Scipion l'Africain eut moins de vertu devant la beauté de cette captive que des soldats lui amenèrent, car Scipion n'était pas amoureux, et je l'étais.

Je ne sais si j'ai dit que dans l'appartement voisin du mien habitait un marquis italien. Un jour le concierge prononça son nom devant moi : il s'appelait le marquis Antonio della Croce.

Ne serait-ce pas Santa-Croce ? me dis-je en moi-même. Je poussai plus loin mes informations, et j'appris qu'il avait avec lui sa femme, un secrétaire, une femme de chambre et deux domestiques, ce qui piqua davantage ma curiosité. Je demandai à le voir, et sur mon nom il accourut aussitôt, Je ne m'étais pas trompé, c'était Santa-Croce ! Nous nous racontâmes mutuellement nos aventures depuis notre séparation à Milan. Depuis six ans, il parcourait l'Europe, luttant toujours contre la fortune, et assez mal favorisé par elle, nonobstant les apparences. Il avait

gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles, mais il en avait perdu dans d'autres villes : somme toute, il aurait vécu assez joyeusement, sans l'éternel *qui-vive* des créanciers, criaileries qui l'obligeaient à voyager beaucoup plus qu'il ne s'en sentait le goût. C'est à Bruxelles que Santa-Croce était devenu éperdument amoureux d'une demoiselle de haute condition. L'histoire de ses amours était une vieille histoire ; la demoiselle, éprise aussi, s'était vu enfermer dans un couvent d'après les ordres d'un père barbare. Pour que rien ne manquât au dénouement de la tragi-comédie, Santa-Croce avait enlevé la belle : il la faisait passer pour sa femme en attendant mieux.

Madame la marquise de Santa-Croce était une jeune personne de dix-sept ans, blonde, bien faite, la peau blanche, les traits délicats et fins, en un mot belle de tous points. Elle avait en outre ce qui n'accompagne pas toujours la beauté et ce qui, à mon sens, vaut mieux qu'elle, je veux dire beaucoup de distinction dans les manières, dans l'air, dans le regard et jusque dans le son de la voix. Ses frères et sœurs existent encore : aussi je ne la nommerai pas. Santa-Croce l'appelait Charlotte, de son nom de baptême. Quand je la vis, elle était enceinte de six mois. L'impression qu'elle me causa fut tellement profonde qu'aujourd'hui encore je ne suis pas sans émotion au souvenir de notre première entrevue. A table, j'avais la tête ailleurs, il me fut impossible de trouver une réponse convenable à toutes les questions qu'elle m'adressa.

Je m'expliquais difficilement comment une jeune personne aussi séduisante avait pu s'éprendre de ce Santa-Croce, qui n'avait ni figure, ni éducation, ni esprit, dont le ton était des plus communs et l'existence des plus problématiques. Il est vrai que l'amour ne raisonne pas ; mais sur dix femmes qui deviennent amoureuses, il y en a neuf qui sont *prises par les yeux*, et en vérité Santa-Croce n'avait aucune des qualités capables de séduire la dixième. Du reste, c'était la seconde fois que j'étais amené à chercher le mot de pareille énigme. L'histoire de ce second amour de Santa-Croce n'était qu'une imitation très-

exacte du premier ; mais j'étais loin de penser qu'il me laisserait celle-ci comme il m'avait abandonné l'autre, et qu'il était dans ma destinée de recueillir les seuls legs qu'il pût jamais faire.

Après le diner, je crus devoir faire la morale à Croce. je lui parlais *devoirs*, langue qu'il entendait difficilement.

Je lui dis :

— Tu n'as pas réfléchi avant d'enlever cette jeune personne, première sottise ; mais ne vas pas en faire une autre en l'abandonnant ; songe combien tu serais coupable de vouer à la misère et par conséquent à la prostitution une jeune personne aussi distinguée par sa naissance que par son mérite personnel.

Santa-Croce me répondit par des protestations d'amour éternel, ce qui de sa part ne signifiait rien.

— Ton amour pour cette jeune fille dépendra beaucoup de l'état de ta bourse, lui dis-je ; es-tu riche ?

— Comme un joueur.

— Et connaît-elle la source de ton apparente fortune ?

— Peut-être la soupçonne-t-elle, mais elle m'aime.

— C'est beaucoup, mais ce n'est point assez.

— Elle n'a pas d'autres volontés que les miennes.

— C'est-à-dire que jusqu'à présent elle a fait de toi ce qu'elle a voulu.

— Nous allons à Varsovie, où je l'épouserai avant ses couches.

— C'est un grand et digne projet. Mais comment l'exécuteras-tu ? As-tu les poches pleines ?

— Oh ! si tu as besoin d'argent, tu peux puiser dans ma bourse. Ne crois pas que la misère m'oblige à te laisser celle-ci comme l'autre.

Je lui sus gré de son offre d'argent, mais je n'en usai pas ; je lui fis observer que j'avais cessé de jouer avec un bénéfice de quatre cents louis, et que puisqu'il était bien nanti, je lui conseillais de m'imiter.

Grâce à cette rencontre, je négligeai toutes mes autres connaissances, car j'étais amoureux de la marquise et je ne la quittais pas. Croce, de son côté, cherchait des dupes

et n'en trouvant point, il se risqua sur le tapis vert des grandes banques et perdit beaucoup. Sa bonne humeur ne se ressentait pas de sa position : il mangeait de bon appétit, buvait sec et caressait sa belle qui ne se doutait de rien.

Trois semaines après son secrétaire le quitta : c'était la déroute qui commençait ; le surlendemain la femme de chambre eut son congé ; les deux domestiques avaient décampé les premiers. Je restai donc seul avec Croce et sa femme, dont j'entrevois la destinée et dont il ne m'était plus possible de me séparer. En peu de jours Croce eut perdu jusqu'à son dernier écu. Bagues, montres, argenterie, bijoux de toute espèce, tout y passa. Il vendit jusqu'à ses hardes, jusqu'aux robes de la pauvre femme, pour tenter une dernière fois la fortune, et il perdit tout, malgré ses *tricheries* évidentes, car ceci se passait en ma présence. Alors il se leva, et, me faisant signe de le suivre, nous sortîmes de la ville.

Nous marchâmes dix minutes, la tête basse et sans nous adresser une parole. Puis Croce me dit tout à coup d'un air désespéré :

— Des deux choses l'une, il faut que je me brûle la cervelle ou que je m'éloigne sur-le-champ de ma maison.

— Où iras-tu ?

— A Varsovie. Je sais que tu auras soin de ma femme, car tu apprécies ses qualités. Ne lui cache rien de mes désastres ; dis-lui que je vais tenter la fortune ailleurs, et que, si elle me sourit, je reviendrai sur-le-champ.

— Mon dessein était d'aller à Paris.

— Elle t'y suivra, je vous y écrirai à l'adresse de ton frère.

— Mais, malheureux ! tu n'as rien. Que deviendras-tu à Varsovie ?

— Je l'ignore encore, et je ne possède rien, c'est vrai, mais j'aimerais mieux mourir que de recevoir de toi un écu. Ces quatre louis, voilà tout ce qui me reste : eh bien, il me semble que je suis plus riche avec ce peu d'or que je ne l'étais il y a deux mois. Adieu, je te recommande

Charlotte; la malheureuse enfant, pourquoi m'a-t-elle connu!

Il m'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna. Il portait sans linge, sans manteau, en bas de soie et la canne à la main, comme pour une promenade, et il allait à Varsovie! C'était bien là mon Santa-Croce. Pour moi, je demeurai muet d'étonnement et de douleur. Comment porter cette triste nouvelle à la jeune femme sur le point d'accoucher? comment lui dire qu'elle ne reverrait peut-être jamais ce malheureux qu'elle adorait? Cependant je remerciai le ciel qui avait permis que je la connusse avant la catastrophe, ce qui me laissait les moyens de la sauver.

Je lui dis à mon retour que nous serions obligés de dîner sans son mari, parce qu'il était au plus chaud d'une partie qui ne finirait pas avant minuit. Après le repas, je lui offris mon bras pour un tour de promenade. Elle accepta, ne se doutant de rien, mais le cœur gros et les larmes aux yeux. Chemin faisant, je lui demandai, pour la préparer à la fâcheuse nouvelle, ce qu'elle penserait de son amant si, compromis par hasard dans une affaire d'honneur, il s'exposait à périr plutôt que de prendre la fuite.

— Il devrait fuir, monsieur, et sans hésiter. Vous me parliez de Santa-Croce, ah! mon Dieu! qu'il s'éloigne tout de suite! Qu'il songe avant tout à sa vie, qui est la mienne! Le coup est affreux, mais je le supporterai: n'ai-je pas d'ailleurs un ami?

Elle me prit la main.

— Oui, vous avez un ami véritable, et je n'ai plus rien à vous apprendre au sujet de Croce, car vous avez tout deviné. Il a fui, et ses dernières paroles ont été: *Je te recommande Charlotte, elle serait plus heureuse si elle ne m'eût jamais connu.*

Pendant que je parlais, je voyais couler ses larmes: l'azur de ses beaux yeux en était obscurci. L'émotion l'empêchait de parler; enfin elle put me dire:

— Ah! du moins je suis encore heureuse dans mon infortune, puisque vous ne m'abandonnez pas.

— Je jure, belle Charlotte, de ne pas vous quitter avant de vous avoir rendu à l'époux de votre choix.

— Et moi, je vous promets une reconnaissance éternelle et la soumission d'une fille dévouée.

Je fis vendre le peu de linge qu'avait laissé Santa-Croce ainsi que sa voiture, et nous partîmes pour Paris. Ma charmante pupille me témoignait une entière confiance; j'y répondais par une tendresse paternelle, ce qui la rassurait beaucoup : car, avant de mieux me connaître, ma réputation était faite pour lui inspirer des craintes. C'était sans doute pour me confirmer davantage dans la pureté de mes intentions qu'elle me répétait souvent :

— Je n'ai jamais aimé que Croce, et tant qu'il vivra je n'appartiendrai à aucun autre.

Quelquefois son dévouement allait plus loin, et elle ajoutait :

— Et quand bien même je deviendrai libre, jamais je n'oublierai ce que je me dois à moi-même et à la mémoire d'un homme que j'ai aimé par-dessus tout.

Ses sentiments de reconnaissance pour moi étaient aussi sincères que son affection pour Croce, et la conscience que je les méritais me causait un plaisir qui jusqu'alors m'avait été inconnu. J'ai rarement éprouvé que les chastes plaisirs du cœur effaçassent en délices les jouissances des sens; mais enfin cela m'est arrivé, et Charlotte en est la preuve. Quelquefois je rêvais des jouissances plus matérielles, un bonheur plus positif auprès d'elle, et je me laissais aller avec ivresse à l'espoir d'un avenir plus heureux; mais le sort en avait autrement décidé, et le moment approchait où nous allions être séparés pour toujours.

Charlotte touchait au terme de sa grossesse; dans les premiers jours d'octobre, je la mis en pension chez une sage-femme du faubourg Saint-Denis. Cela me répugnait, mais elle l'avait exigé. Comme je la conduisais à sa nouvelle demeure, notre voiture fut arrêtée assez longtemps par un convoi funèbre. Charlotte devint rêveuse, et, appuyant son joli visage sur mon épaule, elle me dit avec un sourire triste :

— Vous allez me trouver bien enfant, mais il m'est impossible de ne point voir dans cette rencontre un mauvais présage pour moi.

Je mis le pronostic sur le compte d'une superstition assez ordinaire chez les femmes enceintes, et je lui dis :

— Ce n'est point au terme d'une grossesse où vous êtes que la vie d'une femme est en danger ; si l'on meurt à cette période, c'est d'une autre maladie.

— Hélas ! ajouta-t-elle les larmes aux yeux, je me sens bien malade !

— Oui, chez vous le cœur est malade, il vous faut des distractions et des plaisirs. Nous partirons ensemble pour Madrid après votre délivrance ; quant à l'enfant, nous le confierons à une nourrice.

— Pauvre enfant !

Elle ne prononça que ces deux mots, mais avec un accent déchirant dont je me sentis douloureusement ému. Je la portai chez la sage-femme, car elle était évanouie. Le 13 octobre, elle eut un violent accès de fièvre, fièvre qui dès lors ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha d'un garçon que je fis baptiser le lendemain. Elle écrivit elle-même les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine della Croce et de Charlotte de L... — Par un motif que je ne compris pas, elle exigea impérieusement que la sage-femme portât elle-même l'enfant à l'hospice des *Enfants-Trouvés* avec son extrait de naissance enveloppé dans les langes. C'est en vain que je la conjurai de me laisser son fils, elle s'y refusa obstinément en répétant :

— Croce viendra chercher son fils, et il le retrouvera.

Le même jour, la sage-femme me remit un certificat d'admission à l'hospice des *Enfants-Trouvés*, certificat délivré le 20 octobre 1767 par J.-B. Dorival, conseiller du roi et commissaire au Châtelet. Si quelqu'un est tenté de connaître le nom de la mère, je viens de lui en procurer les moyens.

Depuis ce moment, Charlotte eut un redoublement de fièvre ; le délire la prit le 24, son agonie commença le lendemain soir, et le 26 elle expira dans mes bras à cinq

heures du matin. Avant de fermer les yeux pour jamais, elle me dit adieu. « C'est pour la dernière fois ! » ajouta-t-elle. De sa main glacée par la mort, elle s'efforçait de prendre la mienne et de l'attirer vers ses lèvres. Cette scène de muette douleur se passa devant l'ecclésiastique qui l'avait confessée. Ah ! les larmes que je verse encore en écrivant ces lignes ne seront pas les dernières que je donnerai à la mémoire de cette douce et charmante femme, si digne d'un meilleur sort !

CHAPITRE IX.

L'Espagne. — Arrivée à Madrid. — Le comte d'Aranda. — M. de Mocenigo. — Le savetier-gentilhomme. — Dona Ignazia.

J'avais négligé pour Charlotte toutes mes vieilles connaissances de Paris, assez difficiles à reconnaître et à retrouver. La ville avait, comme mon monde, singulièrement changé : partout des constructions nouvelles ; rues et habitations avaient pris dans beaucoup de quartiers un air de jeunesse et de nouveauté. Pour mes anciens amis, c'était le contraire. « Ce monde, a dit un vieux philosophe français (1), est un *bransle continuel* : » je retrouvais riches ceux que j'avais vus pauvres la veille, et *vice versa*.

J'allai successivement chez M^{me} du Romain et chez mon frère : c'est mentionner deux bons accueils. J'eus l'honneur d'être présenté à la princesse Lubomirska, et, mon intention étant de me rendre en Espagne avant de faire ma course en Portugal, j'acceptai avec empressement ses offres de lettres de recommandation pour le comte d'Aranda, ce ministre alors tout-puissant. Caraccioli, que je rencontrai dans la capitale, me donna trois lettres pour des personnages de la cour de Lisbonne.

Je ne sais quelle fatalité me poursuivait dans les capi-

(1) Montaigne.

tales d'Europe, mais il était écrit que je sortirais de Paris à peu près comme j'avais quitté Vienne et Varsovie. Dans ce temps-là on donnait à Paris des concerts dans le cul-de-sac situé près de l'orangerie des Tuileries. Je me promenais seul dans la salle, lorsque mon nom sortit de la bouche d'un petit jeune homme. J'eus la sottise curieuse de prêter l'oreille, et je l'entendis s'exprimer sur mon compte de la manière la plus offensante. Il se permit de dire que je lui coûtai un million volé par moi à la marquise d'Urfé. Aussitôt, j'allai droit au calomniateur, et lui dis :

— Vous êtes un blanc-bec, à qui je répondrais par un coup de pied au derrière si nous étions ailleurs.

Mon jeune inconnu se leva pâle de fureur, et très-disposé à se jeter sur moi si les dames qui l'entouraient ne l'eussent retenu. Je quittai la salle aussitôt, et, jugeant de son courage d'après sa colère, j'allai l'attendre à la porte pendant un quart d'heure; mais, ne le voyant pas paraître, je regagnai mon logis. Le lendemain mon domestique vint me dire qu'un chevalier de Saint-Louis demandait à me remettre un ordre *au nom du roi*. Cet ordre, c'était de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. Sa Majesté voulait bien me signifier pour toute raison de ce brusque congé que *tel était son bon plaisir*; et l'écrit finissait par ces mots, que j'aurais trouvés plaisants en toute autre circonstance: *sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde*. C'était m'envoyer au diable en me recommandant à Dieu!

— J'irai, dis-je tranquillement à Buhot (car c'était Buhot le chevalier de Saint-Louis), je m'empresserai de procurer cette satisfaction à S. M. Si cependant le hasard voulait que je ne fusse pas en état de partir dans vingt-quatre heures, S. M. ferait de moi ce qu'elle voudrait.

— Ces vingt-quatre heures sont tout simplement une formalité, monsieur; signez cet ordre, après quoi vous partirez quand bon vous semblera. Seulement donnez-moi votre parole d'honneur de ne point vous montrer au spectacle ni dans les promenades publiques.

— Je vous le promets pour faire plaisir au roi.

L'ordre signé, je conduisis Buhot vers mon frère, qu'il connaissait beaucoup et lui appris le motif de la venue du chevalier.

— A quoi bon cet ordre, dit mon frère en riant, puisque tu pars dans deux ou trois jours? Mais à quel sujet un pareil congé?

— On parle, reprit Buhot, de menaces de coups de pied faites à un personnage qui, tout jeune qu'il est, n'est nullement accoutumé à en recevoir.

Ce personnage a tenu le langage d'un enfant : je devais le mépriser, je n'ai pas été le maître de ma colère.

— Vous pouvez avoir raison, mais la police n'a pas tort de prévenir des scènes semblables.

La bonne M^{me} du Romain voulait partir pour Versailles dans le but de faire révoquer l'ordre : c'était une satisfaction fort inutile, puisque mon départ était décidé. Seulement je ne quittai Paris que le 20 novembre et mon congé m'avait été signifié le 6; du moins on y avait mis des formes, et la police française savait vivre. Je m'éloignai de Paris sans regret; j'étais en bonne santé et *j'avais du foin dans mes bottes*, c'est-à-dire une centaine de louis en poche et une lettre de change de 8,000 livres sur Bordeaux. Arrivé dans cette dernière ville, je changeai ma lettre de change contre une autre de même valeur sur Madrid. A Saint-Jean-Pied-de-Port, je vendis ma chaise et pris un muletier qui me servit de guide jusqu'à Pampelune. A Pampelune, un autre muletier se chargea de me conduire jusqu'à Madrid. Cette manière de voyager comme voyagent les bêtes de somme me parut fort incommode. S'il m'en souvient bien, je couchai la première nuit dans une mauvaise hôtellerie où l'hôte, me désignant une espèce de bouge, me dit :

— Vous pourrez coucher là, si vous vous procurez de la paille en guise de matelas; vous y aurez chaud si vous trouvez du bois pour faire du feu...

— Et probablement, ajoutai-je, je pourrai faire cuire quelque chose pour ma nourriture si je trouve ici de quoi manger.

La vérité est que, même avec mon argent, je ne trouvai

rien. Je passai toute la nuit sur pied, faisant la guerre aux moustiques. Le lendemain je donnai à mon paysan quelques maravedis, plus une *pezetta por el ruido* (1). Il va sans dire que ces déplorables hôtelleries n'étaient fermées que par un loquet. Je signifiai à mon conducteur qu'à l'avenir je ne voulais plus coucher dans ces auberges ouvertes au premier venu où il serait impossible de se défendre contre une attaque nocturne.

— Vous ne trouveriez pas, seigneur, me répondit-il, un seul verrou dans toutes les auberges des Espagnes.

— Est-ce là un effet du bon plaisir du roi ?

— Notre roi n'a rien à faire ici : c'est l'office de la sainte inquisition, qui a le droit de venir à toute heure de la nuit dans la chambre des voyageurs.

— Et de quoi s'inquiète votre maudite inquisition ?

— De tout.

— C'est beaucoup de choses. Citez un exemple.

— En voici deux. Elle s'inquiète surtout si l'on ne fait pas gras les jours maigres et si hommes et femmes ne couchent pas mêlé-mêlé, et c'est pour veiller au salut de nos âmes...

— Qu'on ne met pas de verrous aux portes ? ajoutais-je.

Dans la journée, j'étais en butte à d'autres désagréments. Si quelque prêtre portant le viatique à un mourant se trouvait sur notre passage, j'étais obligé de m'agenouiller, et, ce qui arrivait souvent, au beau milieu de la boue. Une grande question occupait alors les orthodoxes des deux Castilles : c'était de savoir si l'on pouvait ou non porter des hauts-de-chausses à *braguettes*. La négative l'emporta, et les prisons étaient pleines de pauvres diables qui avaient porté de ces culottes ; car l'édit qui les défendait avait un effet rétroactif. On alla jusqu'à punir les tailleurs qui les avaient confectionnées. Cependant le peuple continuait, en dépit des moines et de leurs anathèmes, à se montrer avec ce vêtement proclamé immoral par la sainte inquisition ; peu s'en faut qu'une révolution

(1) Une piécette pour le bruit... que j'avais fait.

n'ait éclaté à propos de *braguettes*. C'eût été une révolution fort heureuse pour l'Espagne, parce qu'elle en eût entraîné d'autres; en outre, c'était une affaire à divertir l'Europe pendant dix ans. L'inquisition, pour l'éviter, publia un édit que je vis affiché à la porte des églises, édit qui défendait à chacun, excepté aux exécuteurs des hautes-œuvres, de porter ces hauts-de-chausses. Les inquisiteurs étaient bien dignes de se comprendre dans l'exception. Dès ce moment personne ne voulut plus passer pour un privilégié.

A mon arrivée dans Madrid, je me vis assujetti à une visite des plus minutieuses. On s'assura d'abord si je n'étais pas porteur de ces fameuses culottes; on tâta mon linge et on le visita; on secoua mes hardes; on ouvrit mes livres, ou, pour mieux dire, mon livre, car je n'apportais en Espagne qu'une *Iliade* en grec. Cette langue, aux caractères diaboliques, parut suspecte aux commis de la douane. Ils se signèrent dévotement devant le volume, le portèrent à leurs oreilles, à leurs narines, et bref ils le confisquèrent: cependant mon *Iliade* me fut restituée trois jours après au café de la rue de la Cruz, où j'allai loger. Une autre cérémonie qui me déplut encore passablement fut occasionnée par mon tabac. Le douanier, qui sauf mon *Iliade*, ne trouvait rien de suspect de contrebande parmi mes effets, s'avisa de me demander une prise (ma tabatière ne contenait que du tabac de Paris).

— Senor, ce tabac est défendu chez nous.

Et mon homme saisit la boîte, jeta son contenu, et me la rendit vide.

Je fus assez content de mon appartement de la rue de la Cruz; seulement il n'y avait pas de cheminée. Les froids sont plus vifs à Madrid qu'à Paris, nonobstant la différence des degrés de latitude; mais aussi Madrid est la capitale la plus élevée de l'Europe. Les Espagnols sont tellement frileux qu'au moindre vent du nord, même en pleine canicule, ils ne sortent pas sans manteau. Je ne connais pas de peuple plus rempli de préjugés que celui-là. L'Espagnol est, comme l'Anglais, l'ennemi des étrangers

cela provient du même motif, d'une vanité extrême et exclusive. Les femmes, moins revêches et sentant d'ailleurs toute l'injustice de cette haine, vengent les étrangers en les aimant. Leur entrainement pour eux est bien connu, toutefois elles ne s'y livrent qu'avec prudence; car l'Espagnol n'est pas seulement jaloux par tempérament, il l'est aussi par calcul et par orgueil.

Une démarche inconsidérée de la part de sa femme, fût-elle même insignifiante, semble une offense faite à son honneur. Il couvre cette faiblesse d'âme du manteau de la religion. La galanterie est sombre et inquiète dans ce pays, parce qu'elle a pour but des plaisirs qui y sont absolument défendus. Dans un sens, cela rend les jouissances plus vives et plus piquantes, parce que l'amour s'enveloppe de mystère. Les Espagnols sont petits, assez mal bâtis, et leurs traits ne sont pas beaux; les femmes, au contraire, sont charmantes, pleines de grâce et de gentillesse, et d'un tempérament de feu. Elles sont toujours prêtes à entrer dans les intrigues les plus périlleuses; tout leur esprit est tendu vers un but, celui de tromper la surveillance de leurs maris ou de leurs duègnes. Entre plusieurs soupirants elles préféreront toujours celui qui ne reculera pas devant les dangers multipliés qui accompagnent leur possession; elles vont volontiers au-devant de l'occasion et semblent tout entières au désir de la faire naître.

Au spectacle, dans les promenades, surtout aux églises, elles ont des œillades pour l'homme qui les regarde, et, pour peu qu'il veuille saisir adroitement l'occasion, le succès est au bout. On ne lui opposera pas la moindre résistance, on ira même au-devant de ses désirs les plus libertins, mais tant pis pour lui s'il est assez maladroit pour manquer le moment propice: ce moment une fois perdu, on ne le lui procurera plus.

J'ai dit que ma chambre était dénuée de cheminée; ne pouvant supporter la chaleur suffocante du *brasero*, je voulus me donner un poêle. Après beaucoup de peines et de démarches, je trouvai un ouvrier qui me monta un poêle en tôle. Si Madrid possède un poëlier, c'est à moi

que Madrid le doit, car je fus obligé d'apprendre à cet homme son métier. On m'avait indiqué *la Puerta del Sol* pour chauffer : c'est l'endroit, en effet, où les habitants vont, enveloppés de leurs manteaux, s'exposer aux rayons du soleil ; mais je voulais simplement me chauffer, et non pas me rôtir.

Il me fallait aussi un domestique qui sût parler français. Je trouvai un de ces gueux, appelés ici *pages*, dont les femmes de distinction se font suivre quand elles courent par la ville. C'était un homme d'une trentaine d'années, assez bien tourné, fier selon l'usage de son pays, et qui n'eût jamais consenti, même moyennant de gros gages, à monter derrière ma voiture ou à porter un paquet en ville.

Puis je songeai à la lettre d'introduction que m'avait donnée la princesse Lubomirska auprès du comte d'Aranda, alors président du conseil de Castille et plus roi que le roi lui-même. C'était lui, en effet, qui, d'un trait de plume, avait purgé de jésuites le sol d'Espagne. Redouté de la nation entière, il en était par conséquent abhorré ; mais il s'en moquait. C'était un homme d'État d'une grande capacité, très-entreprenant, très-actif, et par-dessus tout, homme de plaisir. Quant à son extérieur, je n'ai jamais vu de laideur plus hideuse et même plus dégoûtante. Je le trouvai à sa toilette,

— Pourquoi, me dit-il froidement après m'avoir toisé de la tête aux pieds, pourquoi êtes-vous venu en Espagne ?

— Pour m'instruire, monseigneur.

— Vous n'avez pas d'autre but ?

— Nul autre, si ce n'est encore celui de mettre mes faibles talents au service de Votre Altesse.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour vivre en paix. Sachez seulement vous conformer aux prescriptions de la police, personne ne vous inquiétera. Quant à l'emploi que vous désirez faire de vos talents, adressez-vous à l'ambassadeur de votre gouvernement, M. de Mocenigo : c'est à lui de vous présenter, car nous ne vous connaissons pas.

— J'espère que le rapport de l'envoyé de Venise ne me sera pas défavorable; cependant, je ne vous cacherai pas, monseigneur, que je suis en disgrâce auprès des inquisiteurs de mon pays.

— S'il en est ainsi, n'attendez rien de la cour, puisque vous ne pouvez être connu du roi que par votre ambassadeur. Instruisez-vous comme il vous plaira, et passez votre temps le plus doucement possible, voilà tout ce que je puis vous dire.

L'ambassadeur de Naples, que je visitai ensuite, me tint exactement le même langage. Le marquis de Moras, auquel j'étais adressé par Caraccioli, me donna le même conseil, et le duc de Lassada, le favori du roi, renchérit sur le tout en ajoutant que, malgré tout son désir de me servir, cela ne lui était pas possible. Il me conseilla de voir l'ambassadeur de Venise et de réclamer sa protection.

— Ne peut-il pas, ajouta le duc, cacher ce qu'il sait sur votre compte?

J'écrivis dans ce but une lettre pressante à Dandolo à Venise, en lui demandant quelques lignes de recommandation pour l'ambassadeur. Cela fait, j'allai me présenter à l'hôtel de M. de Mocenigo. Je fus reçu par son secrétaire, Gaspardo Soderini, homme d'esprit et de talent, qui ne put s'empêcher de m'exprimer combien il trouvait ma *liberté grande*.

— Ne savez-vous pas, monsieur Casanova, que le territoire de Venise vous est interdit? Et l'hôtel de l'ambassadeur, c'est un territoire vénitien.

— Je ne l'ignore pas, monsieur; mais veuillez bien ne prendre ma démarche que pour ce qu'elle est, une marque de déférence pour M. l'ambassadeur et un acte de prudence: car, avouez qu'il serait assez téméraire de ma part de rester à Madrid sans m'être présenté ici. Si, cependant, Son Excellence croit ne pas devoir m'accueillir, parce que je suis brouillé avec l'inquisition par des raisons que Son Excellence ignore, j'aurai le droit de m'étonner que Son Excellence ignore, j'aurai le droit de m'étonner d'une pareille conduite; car M. de Mocenigo est le repré-

sentant de la république et non celui des inquisiteurs. D'ailleurs, comme je n'ai commis aucun crime qui me rende indigne de la protection de mon souverain, je dois penser qu'il est du devoir de son représentant de m'accorder sa protection quand je la réclame.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas tout cela à l'ambassadeur lui-même?

— Parce que je voulais savoir s'il me recevrait; puisqu'il s'y refuse, je vais lui écrire.

— Votre raisonnement de tout à l'heure me paraît assez plausible; mais Son Excellence pensera-t-elle comme moi? C'est ce que j'ignore. En attendant, écrivez-lui tous les jours.

Séance tenante, je répétais par écrit, pour M. de Mocenigo, tout ce que je venais de dire à son secrétaire.

Le lendemain on m'annonça le comte de Manucci, jeune homme de la plus séduisante tournure. Il était envoyé par l'ambassadeur pour me dire que des motifs politiques empêchaient Son Excellence de me recevoir publiquement, mais qu'elle aurait beaucoup de plaisir à *causer* secrètement avec moi.

Ce nom de Manucci me m'était pas inconnu, et sur l'observation que j'en fis au jeune comte, il me dit qu'il se rappelait fort bien avoir entendu parler beaucoup de moi par monsieur son père, qui, disait-il, me donnait les plus grandes marques d'intérêt. Ceci me mit sur la voie: ce beau Manucci était le fils de Jean-Baptiste Manucci, le même qui, par ses dépositions hostiles, avait contribué à mon incarcération sous les Plombs. Je gardai pour moi cette découverte, car c'étaient des souvenirs également fâcheux à rappeler pour tous deux. Je savais que sa mère avait été servante, et qu'avant d'être espion et titré son père n'était qu'un pauvre manœuvre. Aussi demandai-je à Manucci si on lui donnait le titre de comte chez l'ambassadeur.

— Sans doute, me répondit-il, puisque j'ai mon brevet.

Il me confia aussi les rapports singuliers qui existaient entre l'ambassadeur et lui.

— Je sais depuis longtemps, lui dis-je, combien Son

Excellence a d'attachement pour les personnes de *votre mérite*.

Bref, il me quitta en m'embrassant, avec promesse de s'employer pour moi de tout son pouvoir. C'était beaucoup, car pareil *Alexis* était bien fait pour obtenir tout ce qu'il désirait de son *Corydon*. Il revint sur ses pas pour me dire :

— N'oubliez pas que vous prenez le café avec moi demain à midi ; M. de Mocenigo sera là.

Je fus exact au rendez-vous. L'ambassadeur me fit l'accueil le plus empressé. Il me témoigna tout son regret de ne pouvoir se déclarer hautement mon protecteur, tout en reconnaissant qu'il pouvait ignorer ou ignorer, en effet, quels torts j'avais eus aux yeux des inquisiteurs. C'était me dire : Je crains, en me montrant avec vous, de me faire des ennemis. Aussi lui répondis-je :

— J'espère bientôt vous présenter une lettre qui vous autorisera, de la part des inquisiteurs eux-mêmes, à m'accueillir comme j'entends l'être.

— Ayez donc cette lettre, et je vous présenterai aussitôt à tous les ministres.

Le Mocenigo était assez bien vu à Madrid, quoique ses goûts *baroques* ne fussent un mystère pour personne. Manucci le suivait partout, ou plutôt c'était lui qui suivait Manucci. Il ne manquait à ce mignon que le titre de maîtresse.

Faisons trêve un moment à mes relations diplomatiques et parlons des lieux de plaisir de Madrid.

La première fois que j'allai au spectacle, je vis en face de la scène une grande loge grillée occupée par les pères de l'inquisition qui exercent sur les pièces représentées une espèce de censure, ainsi que sur les acteurs, et même, m'assura-t-on, sur les spectateurs. Tout à coup j'entendis la sentinelle placée à la porte du parterre s'écrier : *Dios!* et au même moment, tout le monde, sans distinction d'âge ni de rang, se prosterna face contre terre jusqu'à ce qu'on n'entendit plus le son d'une cloche qui venait de la rue. Cette cloche annonçait qu'un prêtre passait devant

la porte du théâtre avec le saint viatique qu'il allait administrer à un mourant. On voit que les Espagnols ne sauraient laisser de côté leurs habitudes de dévotion, même parmi leurs plaisirs. Plus tard j'en citerai des exemples plus singuliers encore.

Après le spectacle, j'allai seul, affublé d'un domino, au bal masqué. Je voulais tout voir, tout connaître en ma qualité d'étranger, et ma curiosité me coûta plus d'un doublon. Il est très-vrai, néanmoins, que cette première soirée passée au bal masqué fut pour moi bien moins coûteuse que toutes celles que j'y passai depuis, et j'en suis redevable à la conversation que j'engageai avec un vieillard que j'avais trouvé dans la salle des rafraîchissements. Me voyant seul, éloigné de la foule, il me dit :

— Est-ce que vous avez perdu votre dame ?

— Je n'ai point de dame.

— Cependant vous me paraissez bâti pour la danse.

— Effectivement, je l'aime beaucoup.

— Eh bien, si vous venez seul ici, vous ne danserez jamais ; car toutes les femmes que vous voyez ont chacune leur danseur (*parejo*), qui ne leur permet pas d'accepter l'invitation d'un autre.

— S'il en est ainsi, je dois renoncer à ce séduisant plaisir ; car je ne connais pas à Madrid de dame qui consentit jamais à m'accompagner au bal masqué.

— Vous vous trompez, vous trouverez de fort jolies danseuses, et même plus facilement que n'en trouverait un habitant de Madrid, puisque vous êtes étranger. Depuis que notre ministre, le comte d'Aranda, a autorisé ces joyeuses réunions, elles sont devenues la passion de toutes les femmes et filles de la ville. Indépendamment des spectatrices qui garnissent les loges, il y a ici environ trois cents danseuses ; mais ce que vous n'y voyez pas, ce sont quatre mille jeunes personnes, pour le moins, qui, n'ayant point d'amant, se lamentent à cette heure dans leur chambre.

— Ces dames et ces demoiselles ne sauraient venir seules ici, je le vois.

— La police le leur défend.

— Serait-il donc permis au premier venu d'inviter quelqu'une de ces demoiselles ?

— Aucun père, aucune mère ne vous refusera, si vous lui demandez sans détour l'honneur d'accompagner sa fille au bal.

— C'est un singulier usage.

— L'essentiel, c'est d'offrir à la demoiselle un costume, un masque et des gants, et de mettre une voiture à sa disposition.

— Mais, mon cher *senor*, qu'aurais-je à faire si on me refusait ?

— Vous n'auriez qu'à tirer votre révérence et à vous adresser ailleurs. Mais, soyez tranquille, partout on acceptera.

Séduit d'avance par le merveilleux d'une pareille aventure, je me promis bien de suivre le conseil du vieillard et je lui demandai son adresse pour lui faire connaître les résultats. Il me répondit :

— Vous me trouverez ici tous les soirs dans cette loge, aux premières ; et même, si vous le trouvez bon, je vais sur-le-champ vous présenter à la dame qui l'occupe.

Je me nommai et le suivis.

Je fus très-bien reçu dans cette loge, qui était occupée par deux dames et un vieillard. Une d'entre elles, qui conservait encore quelques traces d'une grande beauté, me demanda quelles étaient les *tertullias* (sociétés) que je fréquentais. Je lui répondis qu'étant étranger je n'étais reçu nulle part.

— Venez chez moi, répondit-elle en français ; je suis la *senora* Pichona.

Cette dame avait de nombreuses connaissances puisqu'elle ajouta :

— Tout le monde me connaît.

Vers la fin du bal, on dansa le *fandango*, danse dont je croyais pouvoir me faire une idée pour l'avoir vu exécuter en Italie et en France ; mais ce n'était qu'une pâle copie, dont le modèle ne saurait être reproduit aussi vivement

ailleurs. Attitudes, gestes, regards, poses, la-bas tout était froid et mort, ici tout palpait, tout parlait au cœur et aux sens. Ce spectacle me jeta dans un véritable délire. Chaque cavalier danse vis-à-vis de sa dame en accompagnant ses mouvements au bruit des castagnettes ; les gestes du danseur annoncent d'abord les désirs ; ceux de la danseuse, le consentement ; puis le danseur s'anime et devient lubrique, la danseuse tombe dans une molle langueur, puis dans l'extase, jusqu'à ce que la fatigue les arrache des bras l'un de l'autre. On pense bien que spectateurs et spectatrices prennent un intérêt extrême à cette danse, et cet intérêt est si ardent que, en vérité, si la salle n'était pas aussi brillamment éclairée, je crois qu'on traduirait le *fandango* dans les loges. Mon extrême émotion n'échappa pas à la senora Pichona, qui me dit :

— Vous voilà transporté. Que serait-ce donc si vous pouviez voir le *fandango* que dansent les *gitanos* (bohémiens) !

Je lui témoignai mon étonnement de voir exécuter cette danse en présence de la sainte inquisition. Elle me répondit :

— Les pères noirs ont défendu qu'on la dansât, mais le comte d'Aranda l'a autorisée. Il redoutait une émeute.

Cela me rappela les paroles de Montesquieu adressées aux gouvernants, paroles si justes : « Vous pouvez changer les lois d'un peuple, attenter à sa liberté, mais ne vous avisez pas de toucher à ses plaisirs. »

Dès le lendemain je me mis à la recherche d'un professeur de *fandango*, et je le trouvai dans la personne d'un acteur qui me donna aussi quelques leçons d'*espagnol*. Au bout de trois jours je dansais le *fandango* dans la perfection, et j'avisai au moyen de me procurer une danseuse. Je ne pouvais pas m'adresser à une demoiselle de la haute société, parce que j'aurais été refusé net ; d'un autre côté, je ne voulais ni d'une femme mariée ni d'une courtisane. C'était justement le jour de la Saint-Antoine, ce saint Antoine qui, indépendamment de sa canonisation, est sur-

nommé le Grand et qu'on nous montre toujours dans la société d'un cochon. J'entre dans l'église de la Soledad pour y voir célébrer l'office, pensant toujours au moyen de me procurer une *pareja* pour le lendemain. Au même instant j'aperçois une jeune fille sortant, les yeux baissés, d'un confessionnal. Persuadé, d'après sa tournure, qu'elle devais danser le *fandango* comme un ange ou comme un démon, je résolus de débiter avec elle aux *scannos del Peral*. On voyait bien qu'elle n'appartenait pas à une famille d'une condition élevée ; mais elle était belle, elle avait le maintien décent, la tournure assez élégante. Elle s'agenouilla, après confesse, au milieu de l'église, puis s'en alla communier. J'entendis à son intention une seconde messe, car toutes ces patenôtres qu'elle débitait prenaient leur temps. Enfin elle quitta l'église, tourna la rue et entra dans une maison d'un seul étage. Je monte résolument, et me voilà frappant à la première porte.

— Qui est là ?

— *Gente de paz*.

C'est l'usage à Madrid de répondre ainsi. Un créancier qui se présente chez vous, un homme de police qui vient vous arrêter, vous répondra toujours : *Homme de paix*. La porte s'ouvrit et je reconnus dans la pièce ma jeune personne auprès d'un homme et d'une femme ; c'étaient le père et la mère. Je dis au premier :

— Senor, je suis un étranger, grand amateur de bal ; mais je n'ai point de *pareja*.

Le père se tourna vers sa femme, celle-ci vers sa fille, et la fille me regarda.

Je continuai :

— Je viens donc à tout hasard vous prier de me permettre d'y conduire votre jeune demoiselle. Je suis un homme d'honneur, et je vous la ramènerai après le bal.

— Senor, nous n'avons pas l'avantage de vous connaître, et j'ignore si ma fille consentira à vous accompagner.

La demoiselle devint rouge comme une cerise et répondit aussitôt :

— Je m'estimerai heureuse de pouvoir accompagner monsieur au bal.

Là-dessus le père, qui s'appelait don Diégo, me demanda mon nom et mon adresse, promettant de se consulter et de me rendre réponse avant midi.

Dans la matinée, ce brave homme vint me dire qu'il acceptait l'invitation au nom de sa fille ; mais qu'il y mettait une condition, c'est que la mère attendrait la fin du bal dans ma voiture.

En *jasant* avec mon homme, j'appris qu'il confectionnait des chaussures.

— Eh bien, lui dis-je, prenez-moi donc mesure d'une paire de souliers.

— Impossible, *senor*, je suis gentilhomme (*hidalgo*) ; si je vous prenais mesure pour une paire de souliers, je dérogerais.

— C'est pourtant une obligation à laquelle votre état vous assujettit.

— Si j'étais *cordonnier*, à la bonne heure ; mais je ne le suis pas.

— Qu'êtes-vous donc ?

— *Zapatero de viejo* (savetier). Je ne prends le pied à personne, si ce n'est aux nobles comme moi.

— Eh bien, *hidalgo*, ne me prenez pas mesure, mais raccommodez-moi mes vieilles bottes. Votre Grâce y consent-elle ?

— Elle y consent, et je vous les arrangerai si bien, qu'elles vous paraîtront neuves.

— Noblesse à part, vous êtes un habile homme ?

— Nous exerçons de père en fils, depuis cinq générations, au plus juste prix. Il vous en coûtera un *pezzo duro* (environ un écu de 6 livres de France).

Là-dessus mon homme me quitta sans vouloir accepter l'invitation que je lui fis de dîner avec moi. Respectable savetier, qui regardait avec mépris les cordonniers, de leur côté fort peu respectueux de son titre de noblesse. Cela me fit songer aux laquais de France, qui n'ont que du dédain pour les valets de chambre de leurs maîtres. Ils

servent la personne, disent-ils ; nous autres nous sommes serviteurs de la maison.

Le lendemain, ma *pareja* reçut de ma part un domino, un masque et des gants. Le soir j'étais à sa porte avec une voiture de remise : on m'attendait avec impatience. La mère nous accompagna enveloppée dans un vaste manteau, et s'endormit presque aussitôt. Quand j'arrivai avec dona Ignazia dans la salle, les quadrilles étaient déjà formés. Pendant deux heures nous ne manquâmes aucune contredanse ; ensuite je lui offris à souper. Tout cela se passa sans que nous échangeassions aucune parole. Il est vrai que je ne savais pas trois phrases en espagnol. A onze heures, un coup de grosse caisse nous avertit qu'on allait danser le *fandango*. Cette danse ardente, dont toutes les passes sont autant d'images brûlantes de la volupté, délia ma langue et m'inspira la déclaration d'amour la plus étrange que j'aie jamais formulée de ma vie : c'était une macédoine de mots italiens, français et espagnols. La petite comprit tout : il est vrai que mes yeux suppléaient aux lacunes de mon vocabulaire. Elle me fit entendre qu'elle devait se consulter avant de répondre à mon amour, et qu'un billet cousu dans la doublure de son domino m'informerait de ses sentiments. Je devais l'envoyer chercher chez elle le lendemain matin. En regagnant notre voiture, nous trouvâmes la mère qui dormait ou plutôt qui ronflait toujours. Notre arrivée la réveilla et elle nous salua par un « *Déjà ! Je n'ai pas eu le temps de faire mon somme.* » Grâce à l'obscurité de notre maison roulante, je gardai dans mes mains les blanches *menottes* de dona Ignazia, et c'est dans cette position, qui m'en faisait rêver de plus agréables, qu'elle raconta à sa mère tout le plaisir qu'elle avait pris au bal. A quelque distance de la maison de son noble époux, la mère d'Ignazia cria au cocher d'arrêter, et gagna son logis à pied, pour ne pas donner prise aux *mauvaises langues*.

Le jour suivant, j'étais fort impatient de voir arriver le domino d'Ignazia. Je trouvai effectivement, cousu dans la doublure, le billet qu'elle avait promis ; il ne contenait

que ces deux lignes : « Don Francisco de Ramos, qui est mon amant, ira vous voir et vous dira ce que vous devez faire pour me rendre heureuse. »

L'amant ne se fit pas attendre et fut moins laconique que le billet. Il me conta l'histoire de ses longues amours avec la belle, combien de nuits passées sous ses fenêtres, combien de sérénades commencées et interrompues par l'arrivée subite des *barbares* parents, etc., etc. ; puis venait la litanie de ses tourments et de ses peines. Je l'arrêtai court pour lui demander à quelle *cause* je devais l'honneur de sa confiance.

— N'êtes-vous pas l'ami de dona Ignazia ?

— Je suis son danseur d'hier.

— Vous êtes en relation d'affaires avec son père ?

— En relation de *chaussures* tout au plus.

— Enfin ses parents ont beaucoup d'estime pour vous, et vous pouvez faire mon bonheur. Dona Ignazia m'a dit que vous m'accueilleriez comme un fils ; eh bien, prêtez-moi 100 doublons, cela me servira à acheter un petit ménage : Ignazia et moi nous vous en aurons une reconnaissance éternelle.

La conclusion me parut singulière ; je ne me sentais pas dans la disposition de doter toutes celles que je pourrais faire danser, aussi répondis-je à don Francisco :

— Mon cher *senor*, merci de la bonne opinion que vous avez prise de ma personne ; quant à l'argent dont vous avez besoin, il m'est impossible de vous le remettre.

Il demeura stupéfait.

— Tout ce que je puis vous promettre, repris-je, c'est de vous garder le plus inviolable secret sur votre amour, vos peines et votre misère. Adieu.

Il partit *désappointé*, comme disent les Anglais, et maugréant de sa mauvaise réussite. Ce Francisco était un jeune homme de vingt-trois ans, à qui on en aurait donné trente-six ; il était petit, replet, louche et coupe-rosé. Il est présumable que dona Ignazia, en le prenant, ne voulait qu'un *mari* ; mais je ne voulais pas m'exposer à lâcher 200 pistoles pour le plaisir de doubler M. Francisco.

On se souvient de la dona Pichona qui m'avait laissé son adresse à ma première visite au bal. J'allai la voir, et elle me reçut fort bien. Je lui demandai pourquoi elle n'avait pas paru à la dernière réunion dansante des *scanos del Pareja*.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, ignorez-vous que *j'ai perdu* le duc de Medina-Celi ?

— O ciel ! le duc de Medina-Celi est mort !

— En quatre heures.

— Peut-être ce seigneur était-il bien vieux ?

— Du tout, soixante et quelques années ; et encore on ne lui donnait pas son âge, n'est-il pas vrai ?

— Mais, madame, je n'avais pas l'honneur de le connaître.

— Comment donc ? c'est lui qui vous amena dans ma loge.

— Alors je regrette qu'il ait gardé l'anonyme vis-à-vis de moi.

— Un homme si bon, si généreux, qui m'aurait tant donné s'il eût vécu !

— Du moins, madame, il vous aura donné des consolations à ses derniers moments ?

— Hélas ! non ; il n'a pu proférer une seule parole.

— C'était une attaque d'apoplexie ?

— Non, monsieur une attaque d'indigestion.

Je quittai cette dame, à laquelle je ne pouvais, vu son âge, offrir de notables consolations, et, en rentrant chez moi, voilà que je trouve à ma porte le père de dona Ignazia. Cet hidalgo me rapportait mes bottes. Il me sauta au cou, par faveur singulière, et me dit :

— Vous avez enchanté ma fille, elle parle de vous du matin au soir.

J'aimerais mieux, pensai-je, l'occuper du soir au matin. Et tout haut :

— Ma foi, honoré senor, votre fille est une jeune personne très-aimable, très-jolie et très-honnête.

— Noble race ! cria mon homme.

— Tellement honnête, repris-je, que je me suis abs-

tenu d'aller la voir, dans la crainte de la compromettre.

— Monsieur, sa réputation de fille sage la met à l'abri de toute atteinte, et je serai charmé de vous recevoir.

C'était comme si le brave homme m'eût dit : Faites-lui la cour !

— Pensez-vous, ajoutai-je, qu'elle soit disposée à m'accompagner encore au bal ? S'il en est ainsi, j'irai me mettre à ses ordres.

Je courus chez dona Ignazia le jour même. Je la trouvai assise à côté de sa mère; elle tenait une couronne de roses à la main, tandis que sa mère lavait la vaisselle et que l'*hidalgo* vaquait à ses hautes fonctions de *zapatero de viego*. Je fis à la belle mon petit compliment au sujet du bal, elle le reçut à merveille et s'engagea d'elle-même à m'y accompagner dans la soirée. Aussitôt je tire un doublon et le présente aux nobles parents pour acheter un domino et des gants, et je reste seul avec Ignazia. Mon intention bien formelle était de brusquer un dénouement; mais Ignazia avait des principes, et elle opposait à toutes mes tentatives une résistance de vierge. Cependant je lui arrachai un demi-aveu : Il est de mon *devoir* de m'opposer à vos désirs, même contre mon propre entraînement. Du moment que je n'avais plus que son *devoir* à combattre, il était probable que je viendrais à bout de ce faible ennemi.

Le soir j'eus la précaution de mettre dans ma voiture deux bouteilles de *ratafia*, et j'emplis les poches de ma danseuse de bonbons *diaboliques*. Comme je lui offrais un doublon d'or, elle me dit :

— Donnez-le plutôt à Francisco.

— Mais il est gentilhomme, il me refusera.

— Du tout. Dites-lui que c'est un à-compte sur la centaine qu'il vous a demandée. Au surplus, le pauvre garçon en a bien besoin, il est si pauvre !

— Et si amoureux, ajoutai-je en riant.

— Un amoureux transi, qui passe la nuit dans la rue à m'attendre, quand je suis au bal avec vous.

— Si je le croyais, j'irais lui proposer d'aller tenir compagnie à votre mère dans la voiture.

Grâce à mes bonbons et au fandango, je crus m'apercevoir que ma danseuse s'humanisait de plus en plus. Les ceillades, les voluptueuses pressions allaient leur train; mais nous n'en étions pas encore aux baisers, je n'avais pas mon compte.

Quand nous nous quittâmes au point du jour, elle me donna rendez-vous pour le lendemain à l'église de la *Soleada*. A l'heure convenue j'allai me clouer dans l'angle d'un confessionnal; et bientôt je la vois paraître en compagnie d'une fille de son âge, mais fort laide. Je ne m'étais pas attendu à ce surcroît de société; et je me tins tranquille, ne voulant pas compromettre ma belle. En sortant de l'église je me trouve face à face avec don Francisco, qui m'aborde d'un air ironique et me dit :

— Senor, je vous fais mes compliments, vous avez eu le bonheur de conduire Ignazia au bal; j'y étais aussi, et je vous ai vus tous deux dansant le fandango : vos regards et vos gestes, j'ai tout compris.

— Moi, je ne vous comprends pas.

— Point de ruse, vous me trompez.

— Mon cher ami, l'amour crée des fantômes; et, pour un homme d'esprit comme vous l'êtes, vous me paraissez bien prompt à croire des sottises. Une autre fois retournez à ce bal et observez-nous bien, du diable si vous découvrez entre votre maîtresse et moi autre chose que des échanges de simple politesse.

— J'irai bien certainement, mais...

— Mais... qui vous en empêche? Si vous manquez d'argent, acceptez ce doublon de *ocho*.

Et je fis luire le doublon à ses yeux. Aussitôt son visage s'éclaircit, il empocha la pièce en m'appelant son père et en jurant qu'un procédé si délicat lui ouvrait les yeux. Pauvre garçon! mon procédé les lui fermait, au contraire.

Le soir je contai à dona Ignazia ce qui s'était passé entre son prétendu et moi, et elle approuva ma conduite. Elle s'invita d'elle-même à une nouvelle soirée au bal et

me demanda si je consentirais à y conduire deux de ses cousines qui n'avaient jamais paru au *Prado*.

— Sont-elles aussi jolies que vous ?

— Belles ou non, faites cela pour moi.

— Je le ferai. Où demeurent ces dames ?

— Prenez cette dentelle et descendez la rue Neuve ; au milieu, vous verrez une petite boutique surmontée de l'enseigne : *A sainte Thérèse*. C'est là. Vous direz que vous venez de notre part, j'arrangerai le reste.

— Ces demoiselles sont blanchisseuses ?

— Et nobles.

— Comme votre père, je le sais.

Je suivis les instructions d'Ignazia, et, mon morceau de dentelle à la main, j'entrai chez les cousines. Leur visage et leur tournure n'avaient rien de bien engageant ; tout au contraire : l'ainée ressemblait au portrait que Cervantès nous a laissé de la fameuse *Dulcinée du Toboso* ; quant à l'autre, figurez-vous un dragon en habits de femme.

Cependant, de la part d'Ignazia, le choix qu'elle avait fait de ces laiderons ne m'était pas désagréable ; mon amour-propre y vit le présage de mon triomphe auprès d'elle. Une femme, me disais-je, peut mettre l'homme qui lui est indifférent aux prises avec une belle personne ; mais à celui qu'elle peut être tentée d'aimer elle ne montrera jamais que des laides.

Nos conventions arrêtées, les deux cousines et Ignazia vinrent dîner chez moi à midi. A table et au plus fort de nos libations, une idée pour le moins burlesque me passa par la tête. Je dis à ces dames : Je vois avec regret que vous ne pourrez profiter chacune que d'une contredanse sur trois, mais il y aurait moyen d'y remédier.

— Voyons votre moyen.

— Il faudrait que la plus *grande* de ces demoiselles se résignât à prendre un costume d'homme.

A ces mots, la cadette se récria. — Je ne commettrai pas, dit-elle, ce péché mortel. Ignazia, qui savait par cœur toutes les légendes, la rassura en lui citant l'exem-

ple de la bienheureuse *sancta Marina*, qui s'était montrée toute sa vie sous les habits masculins.

— Mais, reprit la pauvre fille, qui est-ce qui m'habillera ?

— Je suis le seul, mademoiselle, qui puisse ici vous rendre ce service.

— Oh ! je n'oserai jamais.

— Va donc, dit Ignazia, *don Jaime es el mas honesto de todos los hombres de Espana* (1).

Ses scrupules apaisés, je l'habillai si bien des pieds à la tête que son sexe était méconnaissable. L'autre cousine m'ayant demandé si je m'entendais aussi bien à la toilette des dames, je saisis cette occasion pour dire que, si dona Ignazia voulait bien y consentir, je lui donnerais un échantillon de mon savoir-faire. Elle y consentit, et nous passâmes dans une pièce voisine, que je fermai au verrou.

La toilette se prolongea, on devine pourquoi, mais le temps me parut fort court ; je fus prompt à déshabiller la belle et très-lent à l'ajuster. Les cousines s'impatientaient : dona Ignazia crut devoir, en rentrant dans leur chambre, leur donner une excuse de son retard ; c'était, dit-elle, le domino qui s'était déchiré et qu'il avait fallu recoudre. Les cousines sourirent, j'étais radieux.

Le soir nous allâmes donc au bal. Mais impossible de danser, tant la foule était grande. J'offris à souper à ces dames, souper qui se prolongea jusqu'aux environs de minuit ; du moins nous avions le spectacle de la danse, si nous n'en goûtions pas le plaisir. Je comptais me signaler au *fandango* avec ces dames, mais tout à coup l'orchestre fit silence, les quadrilles se rompirent, et danseurs de décamper. Je demandai la raison de ce brusque dénouement et l'on me répondit :

— Nous sommes au mercredi des cendres, on ne danse pas dans le carême.

Je reconduisis les cousines d'Ignazia, et les remis sans

(1) Don Jacques est le plus honnête cavalier de toutes les Espagnes.

tache sous le toit paternel. Quant à elle, elle voulut bien accepter quelques rafraîchissements; et je la conduisis chez moi, me promettant le plus doux des tête-à-tête. Mais voilà qu'en entrant dans le café où j'allais commander nos rafraîchissements j'aperçois don Francisco, qui vient à ma rencontre, et me dit sans façon :

— Je vous ai vu rentrer avec Ignazia, permettez-moi d'aller lui souhaiter le bonjour.

— Soit, répondis-je en dissimulant mon impatience: vous lui ferez plaisir.

Dona Ignazia devint pâle de colère à l'aspect de son amant :

— Il est indécent, lui dit-elle, d'importuner les gens à l'heure qu'il est.

Je pris la défense de notre *intrus*, et j'observai à Ignazia qu'elle avait bien peu d'indulgence pour un homme qui lui donnait cette marque d'amour. Elle comprit ma retenue, et invita le pauvre Francisco à s'asseoir; il s'assit un instant, se versa à boire et partit.

Alors Ignazia me dit d'un air triste :

— La présence de Francisco m'a ôté tout le plaisir que je me promettais avec vous; je suis convaincue qu'il est resté dans les environs pour m'épier, et il est bien capable de se venger de mes mépris. Moi je me vengerai aussi du tour qu'il m'a joué, et je suis décidée à le renvoyer tout à fait; car, à vrai dire, je n'entretiens son amour que par la fenêtre, pour m'assurer un mari. Je n'aime que vous, don *Jaime*.

— J'en suis persuadé, Ignazia, et je vous estime trop pour penser autrement.

Puis je reconduisis Ignazia chez son père, après lui avoir juré que je l'aimerais aussi longtemps que j'habiterais Madrid. On sait que j'ai pour habitude de ne jamais engager l'avenir; si vive que fût ma passion pour Ignazia, elle laissait encore dans mon cœur quelque place au caprice, et, pour mon malheur, j'allais l'éprouver.

CHAPITRE X.

Aventure tragique. — On me prévient que je serai arrêté. — La police me fait prendre chez Mengs. — Prison espagnole. — Comment j'en sors.

En face de la maison où je demeurais, il y avait un assez bel hôtel habité par un seigneur riche et distingué. Je ne le nommerai pas, peut-être vit-il encore. A l'une des fenêtres du premier étage, j'avais souvent remarqué une petite main blanche qui se laissait voir en dehors de la jalousie. Là-dessus mon imagination fit des siennes, comme il arrive toujours; elle inventa une de ces belles Castillanes à l'œil noir, à la peau blanche, à la taille souple. La vérité est que mon imagination avait deviné juste; car un beau jour on écarta la jalousie, et j'aperçus une fort jolie personne, pâle et rêveuse. Me voilà tombé dans une contemplation amoureuse, mais on s'obstine à ne pas me voir; cependant la fenêtre est toujours ouverte, et la senora reste à son poste. Je porte la main sur mon cœur, puis à mes lèvres, et je prends l'attitude d'homme frappé d'admiration; mais je ne découvre sur ce visage virginal ni émotion ni sympathie. Pendant un quart d'heure, je m'épuise en protestations muettes; tout à coup, le visage de l'inconnue s'anime, son œil étincelle, je crois la voir en proie à une profonde émotion, et elle abaisse la jalousie. Étonné de cette conclusion imprévue, je cherche à m'assurer si la crainte d'avoir été surprise ne l'a pas déterminée à se retirer; mais la nuit est venue, nuit toujours brillante et étoilée en Espagne, la rue est silencieuse, je n'y vois qu'un homme enveloppé d'un manteau brun, qui ouvre avec précipitation une petite porte en face, et disparaît aussitôt. Cette porte appartient à la maison voisine de l'hôtel: qu'en conclure, sinon que la visite n'était pas faite à mon inconnue? Cependant, comment expliquer sa disparition subite, et cela au moment où le cavalier en man-

teau s'est montré sous ses fenêtres? Je me perdais en conjectures, lorsque, à ma grande surprise, au bout d'un quart d'heure, la jalousie se lève de nouveau, et la jeune fille, plus pâle que jamais, vient s'accouder à la balustrade. Cette fois, elle attache sur moi des regards obstinés; je recommence mes protestations d'amour, je crois démêler un vague sourire sur ses lèvres; enfin je hasarde un geste significatif, on y répond; un autre signe me prescrit le silence et la discrétion, puis on me montre une clef et un billet, et la jalousie s'abaisse de nouveau. En un clin d'œil j'arrive dans la rue; je vais me placer sous la fenêtre de l'inconnue, la clef et le billet tombent dans mon chapeau. Rentré chez moi, je lis ces lignes écrites en français : « Êtes-vous gentilhomme? Êtes-vous brave et discret? Peut-on se fier à vous? Je le veux croire. Venez donc à minuit; au moyen de cette clef vous pouvez ouvrir la petite porte sculptée de la maison voisine : je serai là. Le plus profond mystère, et ne venez pas avant minuit. »

Je couvris ce billet de baisers, je le portai à mon cœur; bien que la jalousie fût abaissée, je pensais que j'étais observé: un nouveau signe d'intelligence, envoyé par la jolie main de la senora, m'apprit que l'on comptait sur ma venue. J'étais ivre de joie et d'amour, et ce soir-là j'oubliai complètement dona Ignazia. J'avais deux heures pour ma toilette, j'y mis tout le soin et toute la recherche nécessaires en pareille circonstance. Cependant mon enthousiasme, quelque grand qu'il fût, ne me laissait pas sans inquiétude. Le procédé de la jeune fille ne me paraissait nullement suspect, mon amour-propre y trouvait d'ailleurs son compte; mais je me disais avec effroi : Si le père ou quelque parent me surprend dans cette maison, je suis mort. Il y a là de quoi réfléchir. L'impression du danger que j'allais courir fut un moment si vive, que j'aurais renoncé à ma *bonne fortune* si le *point d'honneur* ne m'eût retenu. Il est vrai que j'avais donné ma parole et qu'on l'avait acceptée; il n'y avait plus à reculer. Je pris mes pistolets de poche et m'armai de mon poignard véni-

tien, dont la lame triangulaire n'avait pas moins de six pouces de longueur; et, au moment où minuit sonnait, j'allai ouvrir la petite porte. J'attendis, dans une obscurité complète, la venue de la senora; bientôt une voix douce articula très-bas :

— Êtes-vous là?...

Puis des vêtements de femme frissonnèrent à mes côtés, on me prit la main, et je me laissai conduire. Nous suivimes un long corridor dont les vastes fenêtres donnaient sur des jardins. La vue de mon inconnue m'ôta jusqu'à l'appréhension du danger; jamais expression plus noble n'avait animé plus gracieux visage. J'étais encore ému et troublé, mais c'était d'ivresse et de bonheur, en pensant aux voluptés qui m'attendaient. Nous montâmes un escalier qui me parut magnifiquement orné; puis je me trouvai dans un appartement à lambris noirs et surchargés de plaques d'argent où brillait le chiffre de la noble famille, c'était l'appartement de mon inconnue. Deux bougies éclairaient la place où nous nous trouvions; dans le fond, j'aperçus un lit fermé par les rideaux de tous les côtés. L'inconnue, que j'appellerai Dolorès, m'invita à m'asseoir à ses côtés; je me précipitai à ses genoux et couvris sa main de baisers.

— Vous m'aimez? s'écria-t-elle.

— Si je vous aime! pouvez-vous en douter? Mon cœur, ma vie, tout ce que je possède est à vous?

— Je n'en doute plus. Eh bien, vous allez jurer sur ce crucifix de m'accorder le service que je vais vous demander.

— Je le jure.

— Vous êtes un digne gentilhomme, venez.

Et elle m'attirait vers son lit. J'allais entr'ouvrir les rideaux en même temps qu'elle, lorsque son regard m'arrêta: jamais regard n'exprima plus de douleur, d'angoisses et de désespoir.

— Qu'avez-vous? lui dis-je en l'étreignant contre mon cœur; vous tremblez?

— Oh! ce n'est pas de peur. Mais vous, ne tremblez-vous point? Non. Eh bien, voyez!

Et elle écarta violemment les rideaux : il y avait un cadavre sur le lit, un cadavre d'homme jeune et d'une figure charmante; le désordre de ses vêtements et sa position sur le lit indiquaient que la mort lui avait été donnée dans une de ces situations où on l'attend le moins.

— Qu'avez-vous fait? criai-je.

— J'ai fait justice; ce cavalier était mon amant, et je l'ai tué. J'en mourrai, mais j'ai dû agir ainsi. Écoutez, un mot me justifiera : il m'a trompée!

— C'est une horrible action.

— Vous êtes gentilhomme, vous m'avez promis le secret; songez-y, songez aussi que vous avez juré tout à l'heure, sur le corps de Jésus-Christ, de m'accorder le service que je vais vous demander.

— Qu'exigez-vous, madame?

— Otez-moi ce cadavre de devant les yeux; la rivière passe derrière les murs de cette maison, traînez-le jusque-là, que je ne le voie plus, je vous en supplie!

Et elle se jeta à mes pieds. Quelle scène! Elle, l'œil fixe, le désespoir au cœur, plus belle que jamais; moi, glacé d'horreur, merveilleusement paré, et ce cadavre sanglant entre nous deux!

— Madame, lui dis-je paisiblement, car l'extrême danger me rendait le sang-froid dont j'avais besoin; madame, vous demandez ma vie, prenez-la!

— Cette parole est belle, je ne t'aimais pas tout à l'heure et maintenant je t'aime... Mais, ajouta-t-elle tristement, je suis maintenant indigne de vous. Et, fondant en larmes, elle se jeta sur le lit.

Chaque moment de retard pouvait nous perdre; aussi lui dis-je :

— Madame, point de faiblesse, et hâtons-nous.

Je soulevai résolument le cadavre; mais la vue du manteau dont la jeune fille le couvrit me rappela l'homme que j'avais vu entrer quelques heures avant par la petite porte, et je chancelai d'effroi et d'horreur. C'est alors que Dolorès, touchée sans doute du péril où j'allais m'exposer pour elle, voulut s'opposer à mon dessein.

— Arrêtez ! cria-t-elle ; vous êtes perdu si on vous rencontre.

— Et vous êtes perdue, vous, si ce cadavre reste ici.

Et, chargé de mon affreux fardeau, je me dirigeai vers la porte. Dolorès me suivit une bougie à la main. En un clin d'œil je gagnai la rue, puis les bords de la rivière. Après m'être débarrassé du cadavre, je tombai épuisé et presque évanoui. Mes vêtements étaient ensanglantés, je ne m'en aperçus qu'après être rentré chez moi ; là je me mis à effacer les souillures du meurtre et je passai toute la nuit dévoré d'inquiétude, ne songeant plus qu'aux moyens de m'enfuir de Madrid le plus promptement possible.

Je ne quittai pas ma chambre le jour suivant ; continuellement sur le *qui-vive*, j'épiais de ma fenêtre les allants et venants de la rue : j'étais fort inquiet aussi de Dolorès ; sa jalousie ne s'abaissa point. Le lendemain j'étais invité à dîner chez Mengs. J'y allais pour prendre congé, comptant bien quitter la ville ; mais voilà qu'à deux heures de l'après-midi, au moment où j'arrivais chez Mengs, un individu à mine suspecte m'aborde et me dit : Vous êtes l'étranger qui habite la maison du café de la rue de la Cruz ; eh bien, tenez-vous sur vos gardes, car l'alcade Messa et des alguazils sont à vos trousses.

Ce renseignement me fit frémir.

— Merci de l'avis, lui dis-je ; mais je n'ai rien à craindre, puisque je n'ai rien à me reprocher. Au surplus, qui êtes-vous ?

— Un alguazil. Nous savons que vous avez chez vous des armes prohibées. L'alcade croit aussi avoir connaissance de diverses circonstances qui lui donnent le droit de se saisir de votre personne et de vous jeter en prison en attendant l'instruction de votre procès.

Je pâlis à ces derniers mots, l'alguazil s'en aperçut et me dit :

— Ne vous troublez pas, puisque vous êtes innocent ; mais profitez du renseignement que je vous donne.

— Vous êtes un brave homme, prenez ce doublon.

Il l'empocha après s'être signé avec.

Il est trop vrai qu'outre mon poignard et mes pistolets de poche, j'avais d'autres armes cachées sous le tapis de ma chambre : c'était une épée et une carabine. Je rentrai chez moi pour enlever ces objets, et courus les porter chez Mengs, où je me savais en sûreté, puisque son appartement dépendait de la demeure royale.

Mengs me donna asile pour la nuit, mais en me priant de chercher un autre domicile pour le lendemain, parce qu'il ne voulait pas être compromis.

— Du reste, me dit-il, comme vous le prétendez, vous n'avez pas autre chose à vous reprocher que d'avoir en votre possession des armes prohibées, vous pouvez mépriser l'avis de l'alguazil : chacun est maître chez soi, et tout à fait libre d'avoir même des canons si bon lui semble.

— Je suis convaincu qu'il y a du vrai dans l'avertissement qu'on m'a donné, répondis-je à Mengs, et, si je suis venu vous demander asile, c'était pour m'éviter le désagrément de coucher cette nuit en prison ; toutefois je conviens que j'aurais pu laisser mes armes dans ma chambre.

— Que n'y restiez-vous aussi ? vous n'êtes ni crédule ni poltron.

Au même instant, mon hôte de la rue de la Cruz vint nous dire que l'alcade Messa, suivi d'une douzaine d'alguazils, s'était présenté pour faire une visite domiciliaire dans mon appartement. Il en avait fait ouvrir la porte, et, après avoir fouillé partout, les scellés avaient été apposés sur les serrures ; ensuite l'alcade s'était emparé de mon page, disant que sans lui je n'aurais pu lui échapper : mais qu'on n'ignorait pas que je fusse chez le chevalier Mengs.

Que le lecteur se figure l'invincible terreur qui s'empara de mes esprits au récit de mon hôte ; je le pressai de questions sur l'alcade et ses gens. Il répéta qu'il les avait suivis dans chacune de leurs visites, et que sur mes hardes mêmes on n'avait rien trouvé de suspect. Je lui demandai d'une manière détournée si la justice avait pris l'éveil à

propos de quelque crime commis dans la ville, et si cette visite domiciliaire avait eu lieu dans d'autres endroits. Il me répondit que pareille descente de la police avait eu lieu dans d'autres logis publics, mais qu'il n'était question d'aucun attentat.

Mengs m'engagea à voir le comte d'Aranda pour lui exposer l'injuste procédé de l'alcade qui s'était emparé de mon page, et, comme il persistait à s'intéresser au sort de mon domestique sans s'occuper beaucoup du mien, je lui dis avec quelque vivacité :

— Ce page est un traître, c'est lui qui m'a dénoncé; c'est lui qui a instruit la police de la circonstance des armes cachées, car lui seul la connaissait.

Je passai la nuit chez Mengs; sur les huit heures du matin il entra dans ma chambre accompagné d'un officier, celui-ci me dit :

— Vous êtes le chevalier Casanova, veuillez donc me suivre de bonne grâce jusqu'au corps de garde de *Buen-Retiro*.

— Je m'y refuse absolument.

— Je sais, monsieur, qu'il m'est interdit de recourir à la force, puisque cette maison est une propriété de S. M.; mais je vous prévien que d'ici à une heure M. le chevalier Mengs recevra l'ordre de vous mettre dehors, et qu'alors vous serez conduit en prison sous escorte : c'est ce que vous pouvez éviter : je vous conseille donc de me suivre sur-le-champ.

— Puisque tout moyen de résistance m'est ôté, je vais vous suivre, monsieur, mais permettez-moi d'écrire deux ou trois lettres.

— Il ne m'est pas permis de vous attendre et encore moins de vous laisser écrire; en prison seulement vous aurez toute liberté à ce sujet.

En même temps cet officier, dont les formes étaient d'ailleurs fort honnêtes, réclama les armes prohibées que l'alcade avait inutilement cherchées chez moi. Je les lui remis, et, après avoir embrassé Mengs, qui paraissait fort peiné, je montai en voiture.

Je fus conduit à la prison de *Buen-Retiro*, autrefois château royal ; car Philippe V s'y retirait souvent avec sa famille pour y passer le temps du carême. C'était, comme on voit, toujours un lieu de pénitence. On me confina dans une salle commune à tous, au rez-de-chaussée, et mon supplice commença. D'abord je fus suffoqué de l'atmosphère épaisse et grasse de cet endroit où quarante prisonniers étaient entassés sous la garde d'une vingtaine de soldats. J'y vis quatre ou cinq lits de camp et plusieurs banquettes, mais ni tables ni chaises. Je remis un écu à un soldat pour qu'il me procurât des plumes et du papier ; il prit la pièce en souriant, partit et ne revint plus : les autres soldats, à qui je demandai de ses nouvelles, me riaient au nez. Je retrouvai mon page parmi mes compagnons d'infortune, je lui adressai de vifs reproches, et, selon la coutume, il protesta de son innocence. Dans la foule je reconnus aussi un chevalier d'industrie, Marazani, qui s'était souvent présenté chez moi à l'heure du diner, et à qui j'avais fait l'aumône ; il m'apprit qu'il était en prison depuis deux jours, et qu'un certain pressentiment lui avait révélé que je ne tarderais pas à le rejoindre. Mais, ajouta-t-il, de quoi êtes-vous coupable ?

— Je vous le demande.

— Vous l'ignorez ! c'est précisément ma position ; cela n'empêche pas qu'avant huit jours nous serons conduits sous escorte dans quelque bonne forteresse où nous travaillerons pour l'État.

— J'espère qu'on ne me condamnera pas sans m'entendre.

— Détrompez-vous ; l'alcade viendra demain vous interroger et mettra toutes vos réponses par écrit, telle est du moins la marche qu'on a suivie hier pour mon affaire. On m'a demandé quels étaient mes moyens de subsistance, j'ai répondu que provisoirement je vivais chez mes amis en attendant mon incorporation dans les gardes de Sa Majesté. A cela, on m'a répondu que Sa Majesté me donnerait une place pour la servir, et que je n'avais plus besoin de solliciter. Voilà où j'en suis ; et cette place, je la tiens

maintenant. Eh bien, il vous en pend autant au nez, si votre ambassadeur ne vous réclame pas

J'étouffai ma colère et n'eus que la force de me jeter sur le lit voisin; mais au bout d'un quart d'heure la vermine m'en chassa.

Marazzani m'aborda de nouveau et me dit : Nous sommes jolis garçons ! vous du moins vous êtes bien nanti ; mais moi, je n'ai pas le sou et depuis deux jours je n'ai vécu que de pain et d'ail. Quand il vous prendra fantaisie de demander à dîner, mettez-moi de la partie, ce sera une bonne action : moyennant quelque argent, un de ces soldats nous procurera tout ce qui nous est nécessaire.

— Je ne donnerai pas un sou à qui que ce soit ; on m'a déjà volé.

Marazzani se récria contre cet abus de confiance ; mais tout le monde se moqua de lui. Mon page vint me dire qu'il mourait de faim et réclamer quelque monnaie de pitié ; je répondis à ce drôle que je ne lui devais rien et qu'il n'était plus à mon service

Sur les trois heures le domestique de Mengs m'apporta un dîner pour trois personnes : et, par un mouvement d'insensibilité et d'égoïsme que je me reproche, je ne voulus le partager avec personne ; je mangeai comme je pus c'est-à-dire fort peu, et je fis remporter mes restes. Marazzani me supplia de conserver au moins le vin. Je l'envoyai promener ; l'inquiétude me dévorait et j'étais suffoqué de douleur et de colère.

Dans la soirée je reçus la visite de Manucci ; il était accompagné de l'officier qui m'avait arrêté. Après mille témoignages de regret, Manucci me dit : — Du moins vous ne manquez de rien, puisque vous avez de l'argent.

— Au contraire je manque de tout ; il ne m'est pas même permis d'écrire à mes amis.

— C'est une indignité ! s'écria l'officier.

— Que feriez-vous, lui dis-je, à un soldat qui aurait volé l'argent qu'un prisonnier lui confiait pour un achat ?

— Il serait condamné aux galères ; nommez ce soldat.

Tout le monde se taisait, je tirai trois écus de ma po-

che et promis de les remettre au premier qui nommerait l'auteur du vol. Marazzani le désigna aussitôt, et d'autres prisonniers attestèrent qu'il disait vrai. L'officier nota l'individu sur ses tablettes, tout en riant de me voir donner trois écus pour en retrouver un ; on m'apporta plumes, papier et une chandelle, et, ces messieurs partis, je me mis à écrire.

Séance tenante, et malgré l'incommodité de ma situation, car tout le monde venait se coucher jusque sur mon papier, je rédigeai quatre lettres : la première au ministre de la justice, dans laquelle j'exhalais mon indignation contre l'alcade ; la seconde était adressée à M. de Mozenigo. « Il est de votre devoir, lui disais-je, de prendre sous votre protection un malheureux compatriote injustement opprimé. Et n'alléguez point que les ordres de notre gouvernement vous défendent de m'accorder votre intercession ; si vous ignorez encore le motif de ma brouille avec les inquisiteurs, je vais vous le dire : c'est uniquement parce que la Sozzi me préférait à *monsignor* Condulmer, qui par jalousie me fit mettre sous les Plombs. »

J'écrivis aussi au duc de Lassada en le conjurant d'intercéder en ma faveur directement auprès du roi. La dernière et la plus sanglante de mes lettres était adressée au comte d'Aranda ; la voici dans tout son contenu, si ma mémoire est fidèle :

« Monseigneur,

« A l'heure qu'il est on m'assassine, et on m'assassine en prison. Il m'est impossible de ne pas croire que vous êtes l'auteur de cette mort lente que j'endure, puisque c'est vainement que j'ai déclaré à mes bourreaux que je suis venu à Madrid avec des lettres de recommandation pour Votre Excellence. Quel crime ai-je commis ? Qu'on me le dise. J'en appelle à vos sentiments d'humanité : quelle satisfaction pourrez-vous me donner jamais pour tous les tourments que j'ai déjà subis ? Ordonnez donc sur-le-champ qu'on me mette en liberté, ou terminez mon ago-

nie; cela m'épargnera de me donner la mort de mes propres mains. »

Je tirai copie de ces quatre lettres et pliai les originaux pour les remettre le lendemain au domestique de Manucci. Ma nuit fut affreuse; l'œil toujours ouvert, je la passai sur mon banc. A six heures, Manucci parut. Je l'embrassai avec effusion et en versant des larmes de rage. Je le suppliai de m'emmener un instant au corps de garde, car j'étais plus mort que vif; il m'y conduisit aussitôt et m'y fit apporter du chocolat. Il prit connaissance de mes lettres et parut effrayé de mon langage. Ce jeune homme, qui n'avait pas encore souffert, ignorait qu'il est dans la vie des situations où il est impossible de maîtriser son indignation : cependant, il me jura que mes quatre lettres seraient fidèlement remises à leur adresse dans le courant de la journée; il ajouta que M. de Mocenigo devait dîner chez le comte d'Aranda, et que l'ambassadeur lui avait positivement promis de parler en ma faveur au ministre.

Dans la matinée je reçus la visite de dona Ignazia et de son père. Leur aspect me perça le cœur, et cette fois je versai des larmes d'attendrissement. Ignazia pleurait aussi; quant à don Diégo, il me fit un long discours, bienveillant au fond, mais emphatique dans la forme. Il me dit qu'il ne serait pas venu me voir s'il n'était pas convaincu de mon innocence; que j'étais regardé par tout le monde comme la victime d'une infâme calomnie, et que je ne tarderais pas à obtenir réparation complète pour l'affront qui m'était fait. L'allocution terminée, le brave homme me serra dans ses bras et glissa furtivement dans la poche de mon gilet un rouleau de doublons en me disant à voix basse : — Vous me rendrez cela plus tard. J'étais confondu de reconnaissance et d'admiration; je lui répondis également à voix basse : Gardez ces doublons, j'en ai cinquante en poche; et je n'ose pas vous les montrer, parce que nous sommes entourés de voleurs. Il reprit le rouleau et partit en me faisant promettre de l'aller voir aussitôt que je serais libre. Don Diégo ne s'était pas

nommé; il était fort bien mis, et il avait ce jour-là tous les dehors d'un homme de distinction. Tel est le caractère castillan, mélange de grands défauts et de grandes qualités; mais il est juste de dire que presque tous les vices des Espagnols tiennent à leur esprit, tandis que leurs vertus leur viennent du cœur.

Après mon diner, je fus informé de l'arrivée de l'alcade. On me conduisit dans une salle voisine, où je l'aperçus devant une table chargée de papiers, sur laquelle se trouvaient aussi mes armes. L'alcade était assisté de deux greffiers; il m'invita à m'asseoir et à répondre d'une manière convenable aux questions qui me seraient faites.

— Songez bien, ajouta-t-il, que vous ne direz pas un mot que je ne le fasse consigner au procès-verbal.

— Alors vous voudrez bien m'interroger en italien ou en français; car je m'exprime fort mal en espagnol, et je ne l'entends guère mieux. Je ne veux pas m'exposer à commettre quelque non-sens.

L'alcade se fâcha et parla avec violence pendant un quart d'heure. J'entendais à peu près tout ce qu'il me disait; mais je m'entêtai dans ma détermination. Alors il me présenta une plume en m'invitant à écrire en *italien* mon nom, ma profession et les motifs qui m'avaient amené à Madrid. Je pris la plume et j'écrivis :

« Je suis Jacques Casanova de Seingalt, Vénitien, savant par goût, indépendant par habitude, et suffisamment riche pour ne rien demander à personne. Je voyage pour mon plaisir; je suis connu de l'envoyé de mon pays, du comte d'Aranda, du marquis de Moras et du duc de Lassada. Je suis venu avec confiance en Espagne, et je ne crois pas avoir enfreint aucune des lois de cette monarchie; cependant j'ai été arrêté et emprisonné avec des bandits : il est vrai que c'est le fait de gens plus dignes que moi d'un pareil traitement. N'ayant rien à me reprocher, je dois apprendre à ceux qui me persécutent qu'ils n'ont aucune autorité sur moi, si ce n'est celle de me faire sortir d'Espagne, ce à quoi je suis tout préparé. On me reproche d'avoir en ma possession des armes prohibées;

je réponds que depuis quinze ans ces armes ne m'ont pas quitté : la raison, c'est que je voyage beaucoup et qu'il y a des malfaiteurs partout. D'ailleurs les commis de la douane ont vu ces armes à la porte d'Alcala et on mes les a laissées. Si aujourd'hui on me les confisque, c'est qu'on veut un prétexte pour me persécuter. »

Je remis le papier à l'alcade, qui le fit traduire sur-le-champ. Après avoir lu, il se leva plus furieux que jamais en s'écriant : « *Vous vous repentirez de cela !* » Puis il ordonna qu'on me reconduisit dans la salle commune.

Manucci vint me voir dans la soirée ; il m'apprit qu'il avait été question de moi entre le comte d'Aranda et l'ambassadeur. M. de Mocenigo avait fait mon éloge, tout en convenant qu'il lui était impossible de s'intéresser en ma faveur autant qu'il l'aurait voulu, à cause de ma brouille avec l'inquisition. L'ambassadeur transmit ensuite au ministre tout ce qu'il connaissait de ma position. Le comte d'Aranda convint qu'on avait agi indignement, mais qu'après tout il n'y avait pas de quoi ôter la raison à un homme d'esprit, et il donna lecture de la lettre que je lui avais écrite.

— Il en dit autant, ajouta-t-il, à don Emmanuel de Roda et au duc de Lassada, or on n'écrit pas de ce style à des gens comme il faut.

— Parbleu ! dis-je à Manucci, chaque position a son style. Voyez dans quel état on m'a mis : dans une salle infecte, sans lit, sans siège, entouré de bandits ; n'y a-t-il pas là de quoi pousser un homme au désespoir ? Mais votre récit m'a fait du bien, parce que je vois qu'on est disposé à me rendre justice.

En me quittant, Manucci crut pouvoir m'assurer que je serais libre le lendemain. Je passai donc cette seconde nuit comme j'avais passé la première, accablé de sommeil, mais n'osant pas m'y abandonner, dévoré par la fièvre, et tremblant pour ma bourse, ma montre, ma tabatière et mieux encore, pour ma vie.

Sur les sept heures du matin, parut un officier supérieur suivi de deux adjudants ; il me dit :

— S. E. le comte d'Aranda déplore le traitement que avez subi; elle n'en a eu connaissance que par votre lettre d'hier

— Son Excellence ne sait pas tout. Et je contai l'histoire de mon *voleur d'écu*.

L'officier fit aussitôt demander le capitaine de la compagnie dont ce soldat faisait partie; il lui raconta le fait en lui ordonnant de payer cet écu de sa poche; le capitaine s'exécuta d'assez mauvaise grâce, et je pris la pièce en souriant. Cet officier, qui n'était autre que le comte de Rojas, colonel du régiment caserné au Buen-Retiro, me donna sa parole d'honneur qu'avant la fin du jour on me rendrait mes armes et ma liberté.

— Si vous n'êtes pas libre sur-le-champ, ajouta-t-il, c'est que Son Excellence veut que vous receviez satisfaction pour cette bévue de la police. Toutefois, je dois vous dire que le bon alcade a été la dupe d'un faux témoignage. Il s'est trop facilement confié au rapport d'un vaurien qui est à votre service.

Ainsi je ne m'étais pas trompé, c'était ce maudit *page* qui m'avait dénoncé; mais qu'avait-il pu dire? En songeant à l'étrange événement de la nuit qui précéda mon arrestation, je ne me sentais pas complètement rassuré.

— J'espère, dis-je à M. de Rojas, que je n'aurai plus rien à redouter des calomnies de ce drôle, et j'avoue que sa présence me pèse.

Aussitôt le colonel appela deux soldats qui emmenèrent le coquin, dont je n'ai plus entendu parler.

Lorsqu'on me conduisit au corps de garde pour ma confrontation avec mon voleur, j'aperçus le comte d'Aranda dans la cour du château; j'en témoignai ma surprise au colonel, qui me dit: — Son Excellence est venue uniquement pour vous. Puis ce brave officier m'invita à dîner pour le jour même.

En attendant, je regagnai provisoirement ma prison. On avait fait dresser pour moi, dans la salle, un lit de camp très-propre; je trouvai là Manucci, qui m'attendait et qui me sauta au cou: nous nous embrassâmes de bon cœur.

Je dois dire que ce jeune homme me donna en cette circonstance des preuves de l'amitié la plus dévouée, aussi regretterai-je toute ma vie l'indiscrétion dont je me rendis coupable à son égard; il ne me l'a jamais pardonnée, et le lecteur jugera bientôt si Manucci n'a pas poussé trop loin la vengeance.

L'heureux dénoûment de ma mésaventure devint bientôt le sujet de la conversation des prisonniers. La plupart m'accablaient d'obsessions: si je les eusse écoutés, j'aurais eu fort affaire. Marazzani était le plus pressant, il voulait que j'adressasse incontinent une pétition au comte d'Aranda en sa faveur. Tout ce qu'il obtint de moi, ce fut de partager mon diner. Nous étions encore à table, lorsque l'alcade Messa se présenta pour me reconduire à mon domicile, il me restitua mes armes, et l'officier qui m'accompagnait me rendit mon épée. Ma sortie de prison ne se fit pas sans cérémonie. plusieurs soldats ouvraient la marche de ce que j'appellerai mon cortège; j'étais placé entre l'alcade revêtu de son grand costume, et l'officier dont j'ai parlé; derrière nous marchaient une vingtaine d'alguzils. C'est avec cette escorte que je rentrai dans mon appartement, d'où les scellés avaient été enlevés. Avant de se retirer, l'alcade me dit avec quelque émotion: — Vous pouvez vous assurer, monsieur, qu'on ne vous a rien dérobé pendant votre absence, et sans votre coquin de domestique vous n'auriez jamais eu lieu de traiter les magistrats de Sa Majesté Catholique comme des voleurs et des assassins.

— Monsieur l'alcade, lui répondis-je, la colère fait faire bien des sottises, elle en fait dire aussi, convenez-en. Oublions tout ce qui s'est passé: je pense que vous me trouverez de bonne composition; car, si ma voix n'eût pas été entendue, il y allait pour moi des galères.

— Ma foi, c'est fort probable; mais je vous aurais plaint.

— Bien obligé!

Je pris un bain, je fis un peu de toilette et courus chez mon savetier-gentilhomme. Il ne me félicita pas de me

voir libre ; mais il se félicita lui-même de sa perspicacité, qui lui avait fait deviner que mon arrestation ne pouvait être que l'effet d'une de ces erreurs si ordinaires aux gens de police. Quand je lui appris quelle éclatante satisfaction j'avais obtenue, il m'assura qu'un grand d'Espagne n'aurait pu s'attendre à mieux. Je me rendis ensuite chez Mengs, qui ne comptait pas me revoir sitôt. Il me reçut avec quelque embarras. En effet, n'avait-il pas quelque reproche à se faire ? ne m'avait-il pas mis à la porte comme un homme suspect ? Je regardai comme une excuse indirecte le projet qu'il me dit avoir eu de faire des démarches, à mon intention, auprès du ministre de la justice. Je trouvai chez lui une lettre qui me causa plus de plaisir que toutes ses protestations. Cette lettre était de Dandolo et en contenait une autre adressée à M. de Mocenigo.

Le bon Dandolo me marquait qu'après cet envoi l'ambassadeur ne craindrait plus de déplaire à l'inquisition en me faisant bon accueil, puisque cette lettre me recommandait de la part même des inquisiteurs. Mengs voulait que je la portasse sur-le-champ à Mocenigo ; mais j'étais accablé de sommeil et je me contentai de l'envoyer à Manucci, qui, le lendemain, vint m'inviter à dîner de la part de l'ambassadeur. Il y aura grande réunion, me dit-il, et votre triomphe n'en sera que plus complet. Néanmoins je n'étais pas encore débarrassé de toute inquiétude ; il est probable que j'aurais quitté Madrid, et même l'Espagne, sans l'entrevue que m'accorda le ministre, entrevue qui dissipa toutes mes craintes.

CHAPITRE XI.

Mon entrevue avec le comte d'Aranda. — Dinerchez l'ambassadeur. — Campomanès. — Anecdotes sur Mengs. — Le roi Charles III. — Histoire d'un abbé et d'une madone.

On me retint assez longtemps dans l'antichambre du comte d'Aranda, ce qui me fit augurer que Son Excellence, ne s'attendant pas à ma visite, se préparait à me recevoir. On m'introduisit auprès d'elle au bout de trois quarts d'heure.

Dès que le comte m'aperçut, il vint à ma rencontre d'un air animé, et me remettant une liasse de papiers : Voici vos quatre lettres, dit-il ; je vous engage à les relire, présentement que vous êtes de sang-froid.

— Pourquoi relirais-je ces lettres, monseigneur ?

— Pourquoi ? ne vous souvenez-vous plus du langage que vous y tenez ?

— Pardon, monseigneur, mais tout homme décidé, comme je l'étais, à en finir, même aux dépens de ses jours, n'est pas d'humeur à modérer ses expressions. Je devais penser que tout ce qui m'arrivait était ordonné par Votre Excellence.

— C'est bien mal me connaître ; c'est plus mal encore apprécier votre position et la mienne.

— Je sais tout ce que je dois de respect et de considération à la vôtre dans des circonstances ordinaires ; mais je me voyais en dehors de la loi et du droit des gens, mon emportement est excusable.

— Peut-être ; mais ce qui l'est moins, c'est l'opinion que vous avez cru pouvoir prendre de mes dispositions à votre égard. Vous êtes injuste et vous soutenez mal votre réputation d'homme d'esprit.

Je m'inclinai comme pour le remercier de son compliment satirique.

Il reprit d'un ton moins sévère : — M. Casanova, êtes-

vous bien sûr de n'avoir rien à vous reprocher, et de n'avoir pas, ainsi que vous le prétendez, violé les lois du gouvernement de Sa Majesté Catholique ?

La manière dont le comte articula ces derniers mots me fit trembler ; les souvenirs de l'aventure tragique se dessinèrent dans mon esprit en traits sanglants. Le comte s'aperçut de mon trouble et me dit avec bienveillance :

— Remettez-vous ; tout est connu et tout vous est pardonné, parce que votre conduite a été celle d'un digne et vaillant homme ; mais avouez que les apparences étaient plus que suffisantes pour vous faire pendre. Au surplus, le plus beau rôle dans cette affaire n'est pas celui que vous avez joué ; vous avez agi en Espagnol, mais la senora Dolorès s'est comportée en Romaine.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle a tout avoué.

— Au risque de me perdre ?

— C'était l'unique moyen qu'elle eût de vous sauver ; en cherchant à vous disculper entièrement, elle eût fait croire à une complicité, car vous aviez été vu. Le cavalier que la senora a tué était un assez mauvais sujet ; cependant pareil attentat méritait une punition, et elle eût été terrible si le crime eût été connu du public ; mais le mystère dont on l'a couvert et plus encore les motifs de l'action de Dolorès faisaient une loi de l'indulgence. Dolorès est libre, et sa famille a quitté avec elle le sol de l'Espagne. Pour vous, soyez désormais sans inquiétude ; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur toute cette affaire, vous y êtes intéressé le premier.

Je fus tenté de me jeter aux genoux du comte ; mon émotion dut lui faire juger de la vivacité de ma reconnaissance.

En quittant le ministre, je me rendis chez M. de Rojas. Sous l'influence de la scène qui venait d'avoir lieu, je ne lui cachai pas les sentiments dont mon cœur était plein pour Son Excellence. M. de Rojas, qui ne pouvait en soupçonner le véritable motif, me dit brusquement :

— Comment donc ! on vous étrille et vous dites merci !

— On m'a rendu justice, je n'ai point de rancune ; et d'ailleurs, quelle autre satisfaction pourrais-je exiger ?

— D'abord, la destitution de l'alcade, et ensuite une forte indemnité en argent.

— L'alcade a outre-passé ses instructions, j'en conviens, mais il a été plus malheureux que coupable ; quant à l'indemnité, je rougirais de mettre un prix aux souffrances que j'ai endurées.

— C'est très-bien, mais votre générosité passera pour de la faiblesse ; vous êtes dans un pays où il est permis de tout dire impunément, si ce n'est en parlant de l'inquisition et du roi.

En rentrant chez moi, je trouvai Mengs qui m'attendait avec sa voiture ; il était invité au diner de M. de Mocenigo et il venait me prendre. L'ambassadeur m'accueillit les *bras ouverts*, et félicita Mengs de l'hospitalité qu'il m'avait donnée. Mengs devint rouge, et je ne pus m'empêcher de sourire. A table, il fut question de mes quatre lettres, et la manière différente dont chaque convive les jugea me donna lieu d'observer à quel point les positions des hommes règlent et déterminent leur façon de voir et de penser. Outre Mengs et l'ambassadeur, les notabilités que je distinguai étaient : l'abbé Bigliardi, le consul de France, le savant don Pablo Olivarès et le célèbre Rodrigo de Campomanès. Avec une franchise plutôt bienveillante que sévère, l'ambassadeur blâma hautement le ton de ma missive au comte d'Aranda ; Campomanès prit vivement ma défense, en soutenant qu'elle était faite, au contraire, pour m'attirer la considération de tout le monde, même celle du roi et de son ministre ; Olivarès fut du même avis, et l'appuya d'une foule de citations ; Mengs, homme de cour, se rangea du côté de M. de Mocenigo ; quant à l'abbé Bigliardi, il dit que l'ambassadeur avait raison et que Campomanès n'avait pas tort.

Campomanès, qui a laissé dans son pays une grande réputation d'esprit, de savoir et de courage, était un petit homme brun, d'une laideur non équivoque, mais qu'on était tenté de trouver beau, à l'entendre parler. Son élo-

cution, vive et impétueuse, était pleine d'autorité et de séduction. Ennemi de l'Église, dont il connaissait à fond les intentions perfides, il se prononçait, en toute occasion et ouvertement, contre les abus qu'en dépit de tous les efforts elle éternise dans la malheureuse Espagne. Tout cédait à l'incisive ironie de son raisonnement; que de préjugés ce Voltaire espagnol a démolis du bec de sa plume! C'est à lui que son pays fut redevable de l'arrêt d'exclusion des jésuites: il avait dévoilé au comte d'Aranda toutes les intrigues de cette société pestifère; il lui avait fait toucher au doigt tous les fils de cette trame si habilement ourdie dont le réseau, tendu d'un bout de l'Europe à l'autre, menace toujours d'envelopper les peuples. Campomanès louchait, le comte d'Aranda et le général des jésuites louchaient aussi. J'amenai la conversation sur le terrain de cette guerre que se faisaient ces trois personnages au regard louche, guerre dont je redoutais le dénouement pour Campomanès. Il passait pour l'auteur de tous ces petits pamphlets anonymes qui, dirigés contre les jésuites, inondaient alors presque toutes les cours de l'Europe. Ses relations suivies avec l'envoyé de Venise l'avaient mis à même de connaître toutes les mesures que notre sénat avait prises contre les moines, communication dont il aurait pu se passer s'il eût pris connaissance des écrits de notre célèbre Paolo Sarpi. Plein de courage, de persévérance et de sagacité, Campomanès passait pour un homme sincère et désintéressé dans son opposition: c'était le seul amour de la vertu et de la patrie qui l'inspirait: aussi jouissait-il de l'estime des personnes les plus éclairées; en revanche, les moines, les prêtres, les faux dévots et la vile populace, dont toute cette prêtraille nourrissait la corruption, portaient une haine mortelle à ce courageux écrivain. L'inquisition avait juré sa perte, et il se disait assez hautement que Campomanès était destiné à périr dans les cachots du saint-office: prophétie qui s'est malheureusement accomplie, ou peu s'en faut. En effet, quatre ans plus tard, Campomanès, jeté dans les prisons de l'inquisition, n'en sortit qu'après avoir fait amende honorable. Olivarès, son

ami et notre convive, s'en tira encore plus mal : tous ses biens furent confisqués, et il mourut dans l'exil. Le comte d'Aranda lui-même, appui de ces deux hommes, n'eut point échappé aux fureurs de cette canaille enfroquée, si le roi, pour le soustraire à la vengeance de ses ennemis, ne lui eût donné l'ambassade de Paris.

Charles III, qui est mort fou, a fait des choses prodigieuses pour un roi d'Espagne et pour un homme faible de caractère, fantasque et bigot. Il croyait au diable autant qu'à Dieu, croyance qui devait le rendre l'instrument des volontés de son confesseur. Néanmoins ce confesseur n'était pas jésuite, car c'est lui qui disposa la conscience royale au grand acte de l'expulsion de leur ordre ; mais le bon père, dont j'ai oublié le nom, était fermement attaché aux statuts de l'inquisition. S'il parut d'abord prêter son appui aux plans de réforme du comte d'Aranda, son but était, ainsi que les événements l'expliquèrent plus tard, de replonger plus sûrement le roi dans les abîmes de la superstition et du despotisme. L'histoire fourmille de ces exemples de tentatives de réforme autorisées par leurs adversaires mêmes, convaincus qu'ils sont que ces tentatives doivent tourner contre leurs propres auteurs, et que le joug, un instant relâché, retombera plus pesant sur des peuples abrutis et crédules.

Le lendemain, je me présentai chez don Emmanuel de Roda, homme d'esprit et d'une instruction profonde ; rareté par tous pays, et notamment en Espagne. Il avait beaucoup de goût pour la poésie latine et la poésie italienne, mais il mettait l'une et l'autre fort au-dessous de celle de son pays. C'est une faiblesse fort ordinaire chez les hommes les plus distingués. Je laisse au lecteur à décider si je la partage moi-même, en déclarant hautement que je ne connais pas de poésie et même de littérature plus belles que la littérature et la poésie de mon pays. Je ne vois pas dans le monde entier de poète comparable à Dante, à Pétrarque, au Tasse et à l'Arioste ; je ne parle que des modernes. On peut même aller jusqu'à dire qu'exception faite des Grecs, toute la grande et sévère littérature européenne appartient presque exclusivement à l'Italie. Les Romains

ont brillamment ouvert la route que les Italiens de la renaissance ont parcourue avec tant d'éclat. L'Italie moderne a cet avantage sur l'ancienne, c'est qu'elle a brillé dans des arts à peu près inconnus à la civilisation romaine. Quoi de plus beau, de plus élevé, de plus parfait que la peinture et la musique de mon pays ! Les écoles flamande, espagnole et française ne sont que des reflets de la nôtre. En outre, l'Italie a produit les plus grands architectes, les plus grands sculpteurs et, ce que les autres peuples semblent trop oublier, les plus grands hommes de guerre ; on peut les compter depuis César, la liste en est longue. Enfin, dans les sciences exactes, je ne sais pas de noms plus imposants que ceux d'Archimède et de Galilée.

Voilà les noms que j'opposais à don Emmanuel de Roda, qui croyait répondre à tout par le nom de Cervantès. *Don Quichotte* est un ouvrage admirable sans doute, mais qui m'a toujours paru un peu futile dans son but ; les épisodes de ce roman ne sont pas suffisamment variés, et la forme générale est monotone. Quelle que soit la bonne volonté du lecteur, il a peine à s'expliquer aujourd'hui l'inébranlable folie de don Quichotte. Le grand précepte de toute littérature et de toute œuvre d'art est écrit dans un sonnet de Michel-Ange : « L'écrivain et l'artiste ne doivent pas s'attacher à reproduire ce que le temps détruira. » Or, l'œuvre satirique de Cervantès est continuellement dirigée contre un ridicule qui ne lui a pas survécu.

Malgré mes frais d'éloquence, don Emmanuel garda sa conviction et moi la mienne ; c'est le dénoûment ordinaire de toute discussion. Du reste, il me reçut de la manière la plus amicale, et me témoigna ses regrets des avanies que j'avais essayées au *Buen-Retiro* : mêmes marques d'intérêt me furent données par le duc de Lassada et le prince de la Catolica. Pendant les trois semaines que je passai chez Mengs, j'eus l'occasion de voir les personnages les plus considérés et les plus considérables de l'Espagne ; aussi songeai-je sérieusement à me procurer quelque emploi dans le gouvernement, d'autant plus que Pauline, ma dame portugaise, ne m'écrivait plus. Sans négliger pré-

cisément dona Ignazia, nos relations étaient moins suivies, parce que toutes mes visites avaient pour témoins l'*hidalgo* et sa femme ; d'ailleurs l'obligation pour Ignazia de se soumettre à une foule de pratiques religieuses était un obstacle à nos plaisirs.

Quelques jours avant la semaine sainte, le roi quitta Madrid et se rendit avec toute la cour à Aranjuez. M. de Mocenigo m'avait invité à l'y accompagner, car il comptait me présenter au monarque. Mais, la veille de notre départ, je fus attaqué d'une fièvre violente qui me retint au lit. Le vendredi saint, quoique très-faible encore, je pris une voiture et partis pour Aranjuez ; en arrivant j'étais plus mort que vif. Dans cet état, je reçus de Mengs la lettre suivante :

« Je dois vous prévenir qu'hier le curé de ma paroisse a fait afficher aux portes de l'église les noms de celles de ses ouailles qui ne croient pas en Dieu et qui n'ont pas fait leurs pâques ; le vôtre se trouve sur la liste. Le pasteur m'a réprimandé à ce sujet ; il s'étonne de ce que j'ai reçu sous mon toit un païen. Vous auriez dû rester un jour de plus à Madrid et remplir vos devoirs de chrétien, ne fût-ce qu'à ma considération. Le soin de ma bonne renommée et la sûreté de mon avenir m'obligent donc à vous déclarer qu'à dater de ce moment ma maison vous est fermée. Mes domestiques remettront vos effets à la personne que vous enverrez pour les prendre. »

Lecture faite de cette inconvenante missive, je dis au messager qu'il pouvait s'en retourner comme il était venu. Comme il voulait une réponse ou un reçu de la lettre, je la mis en pièces, et lui jetant les morceaux au visage :

— Voilà ma réponse, lui dis-je.

Aussitôt, je me fis conduire en chaise à porteurs à l'église d'Aranjuez, et me confessai à un capucin. Le lendemain, je communiai, et je tirai de lui une attestation des formalités que j'avais remplies, attestation que j'envoyai au curé en le priant de faire disparaître mon nom de sa liste de proscription. J'écrivis à Mengs :

« J'ai mérité l'affront que vous me faites, puisque j'ai

été assez mal avisé pour vous faire l'honneur d'accepter un appartement chez vous. Quelque grossier que soit votre procédé, néanmoins je vous le pardonne, c'est le devoir d'un chrétien qui sort de la sainte table; mais permettez-moi de vous rappeler un proverbe que tous les honnêtes gens savent par cœur, et que vous ignorez :

« *Turpius ejicitur quam non admittitur hospes* (1). »

Ma lettre expédiée, je contai l'affaire à l'ambassadeur, qui me dit que Mengs n'était estimé que pour ses talents; quant à son caractère, il était peu sociable : c'était un homme perdu d'orgueil.

— S'il vous a offert un asile, c'était par pure vanité et afin de faire croire à tout Madrid que c'est par égard pour lui, Mengs, qu'on vous a traité avec tant de distinction.

Mengs parlait quatre langues, mais il les parlait incorrectement, ce dont il ne voulait pas convenir. Sa langue maternelle ne lui était même pas très-familière. Un jour qu'il rédigeait un placet au roi, j'eus toutes les peines du monde à lui faire changer sa formule de salutation, dans laquelle il s'intitulait *el mas inclito*, s'imaginant que ces trois mots signifiaient *le plus humble*, lorsqu'ils signifient, au contraire, *le plus renommé*. Il m'a toujours gardé rancune du service que je lui rendis en cette occasion. Quand on lui écrivait, il fallait que la suscription de la lettre portât : A. M. le *chevalier* Mengs; sans cette formalité nobiliaire, il ne répondait pas. Il tenait beaucoup aussi à ce qu'on fit mention de ses prénoms, et il étayait sa prétention d'un raisonnement au moins bizarre. Je m'appelle Antoine-Raphaël Mengs, disait-il, et comme je suis peintre, ceux qui suppriment mes deux prénoms me refusent l'honneur d'en porter qui me soient communs avec Antoine de Corrége et Raphaël d'Urbin, dont je réunis en moi les qualités. Il avait une habitude insupportable dans la conversation, c'était de traiter tous les sujets *métaphysiquement*.

(1) « Il est hon'ieux de refuser l'hospitalité, mais il est plus honteux encore de chasser ce'ui à qui on l'a accordée. »

Il se croyait profond parce qu'il avait recours au vocabulaire des généralités, qui m'ont toujours paru des banalités. Ses discours étaient farcis de considérations empruntées à ceux qui ont écrit sur la peinture et la statuaire, Léonard et Vasari entre autres; et comme il confondait leurs préceptes et transposait l'application qu'ils en ont faite, cela produisait les plus ridicules conclusions. Comme presque tous les artistes de troisième ou quatrième ordre, il avait un penchant déclaré à diviniser tout ce qu'il faisait; il était dans une perpétuelle adoration de sa personne et de son talent: tout en lui, jusqu'à ses difformités, était des beautés. Je me souviens qu'un jour je pris la liberté de lui faire observer, en voyant un de ses tableaux, que la main d'une certaine figure me paraissait manquée. En effet, le quatrième doigt était plus court que le second.

— Voilà une plaisante observation, me dit-il, voyez ma main! et il l'étendit,

— Voyez la mienne, répondis-je; je suis convaincu qu'elle ne diffère pas de celle des autres enfants d'Adam.

— De qui donc me faites-vous descendre? répliqua-t-il.

— Ma foi! lui dis-je après avoir examiné sa dextre, je ne sais à quelle espèce vous rattacher, mais vous n'appartenez pas à la mienne.

— Alors votre espèce n'est pas l'humaine, car la forme manuelle de l'homme et de la femme est bien celle que voilà.

— Je parie 100 pistoles que vous vous trompez, lui dis-je.

Furieux de mon défi, il jette palette et pinceaux, sonne ses gens, et leur fait à tous exhiber leurs mains: sa colère fut grande quand il reconnut que chez tous le doigt annulaire était plus long que l'index. Cependant il voulut bien sentir le ridicule de sa conduite, et termina la scène par cette plaisanterie:

— Je suis charmé du moins d'être unique en mon genre sur un certain point.

Cependant cet homme, vaniteux outre mesure, et dont le

talent a été beaucoup trop vanté, selon moi, avait parfois le sentiment du beau et de la perfection. Il me le prouva un jour; c'était au sujet d'une *Madeleine* qu'il avait peinte, figure vraiment belle. Depuis un mois il me disait chaque matin : — Mon tableau sera terminé demain; et, bien qu'il y travaillât jusqu'à la nuit, l'œuvre ne s'achevait pas. Je finis par lui demander s'il ne s'était pas trompé, en m'annonçant la veille que son tableau serait terminé dans la journée.

— Non, certes, je ne me suis pas trompé, car il peut paraître achevé à quatre-vingt-dix-neuf amateurs sur cent; mais je ne tiens compte que du jugement de ce centième que je ne saurais découvrir. Cette *Madeleine* ne sera donc jamais achevée, si ce n'est *de fait*, c'est-à-dire quand je cesserai d'y travailler. Aucune œuvre humaine ne peut être considérée comme achevée, parce qu'aucune n'est parfaite. Dans votre Pétrarque même, que vous aimez tant, il n'y a pas un sonnet qui soit parfait.

— C'est vrai, lui dis-je, et je lui sautai au cou en signe d'adhésion.

Comme tous les gens de sa profession, il prisait bien plus haut le génie du peintre que celui du poète : par exemple, en comparant le mode de travail d'un poète composant une tragédie avec celui du peintre, qui, dans un seul cadre, représente les différentes scènes de cette tragédie, il donnait la préférence au dernier. Je lui répondais : — Je n'oserais décider entre le génie d'un Raphaël et celui d'un Euripide; mais quant au mode d'exécution, j'oserai dire que l'œuvre du peintre est plutôt celle de ses mains que de son esprit. Tout en dessinant des contours ou disposant ses couleurs, il est libre de faire voyager son esprit à cent lieues de sa toile; mais le poète tragique ne saurait distraire un seul instant son imagination de son sujet; il a besoin de toute sa verve, de toutes ses forces et de toute son application. Montrez-moi le poète tragique qui ait jamais commandé le menu de son dîner au moment de son travail; ce que vous venez de faire vous-même, tout en travaillant à votre *Madeleine*.

Quand Mengs se sentait battu sur son propre terrain, il grommelait entre ses dents ; ce fut là toute sa réponse. Je pourrais citer encore quelques anecdotes relatives à Mengs, mais j'aime mieux reprendre le fil de mes aventures.

Je fis, en société de Manucci, une petite excursion à Tolède. On voit, dans cette capitale de la Nouvelle-Castille, le fameux *Alcazar*, palais où résidaient les rois maures. La cathédrale est aussi un très-bel édifice ; le tabernacle qui renferme le saint-sacrement est d'une dimension telle que, dans les processions, il faut trente hommes pour le porter. Le chanoine qui nous montrait les curiosités de l'endroit nous fit remarquer un petit vase en mauvaise terre de pipe, et comme je m'étonnais de voir pareil ustensile au milieu des autres somptuosités du culte : — Ce vase, nous dit-il, est celui où Judas cacha les trente deniers qu'il reçut pour trahir Notre-Seigneur. J'allais porter la main sur cette relique afin de l'examiner de plus près ; mais le chanoine m'arrêta en disant que le roi lui-même n'oserait y toucher.

Nous allâmes ensuite visiter le cabinet d'histoire naturelle, également rempli de reliques ; mais du moins nous pouvions rire de celles-là. L'administrateur nous montra une espèce de paquet empaillé qu'il nous dit renfermer le squelette d'un dragon : — preuve, ajouta-t-il, que le dragon n'est pas un animal fabuleux. Il nous fit voir aussi un tablier de franc-maçon, qu'il tenait d'un ami de son père, lequel de son vivant était franc-maçon : — preuve, ajouta-t-il, que cette secte existe. Toutes ces preuves ne me donnèrent pas une haute idée de l'esprit de l'administrateur.

A mon retour à Aranjuez, l'ambassadeur me présenta au marquis de Grimaldi, qui m'entretint longuement de la colonie suisse que le gouvernement espagnol avait établie dans la Sierra-Morena. L'entreprise était loin de prospérer ; tous les colons périssaient dans cette plate et aride solitude. Je dis au marquis : Ce projet est irréalisable ; voilà une colonie qui, dans vingt ans, se sera

fondue jusqu'au dernier homme. Cela tient à des causes physiques et morales. De tous les peuples d'Europe, le Suisse est celui qui tient le plus profondément non-seulement aux usages de son pays, mais au sol même. Je le comparerais volontiers à une plante qui, transplantée sur un terrain étranger, y dépérit insensiblement jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Ces gens-là sont sujets à ce qu'ils appellent le mal du pays, mal connu des anciens Grecs sous le nom de *nostalgie*. Le seul remède peut-être à employer serait de les mêler, par des alliances, à des colons des autres contrées ou à des Espagnols ; il faudrait aussi leur laisser des prêtres et des magistrats du pays, et, pardessus tout, les mettre à l'abri des tracasseries de l'inquisition, car le Suisse a des habitudes tenaces et invincibles : tel est certain usage qui précède la solennité des noces, et qui répugnerait certainement à l'Église d'Espagne. Bref, j'engageai M. de Grimaldi à renoncer à sa colonie suisse, et à la composer de familles espagnoles. Il m'objecta que la population de l'Espagne était déjà trop faible, qu'il faudrait ainsi dégarnir un canton pour le repeupler aux dépens d'autres localités aussi peu peuleuses. — Point du tout, répliquai-je ; car dix colons, qui, dans les Asturies, meurent de faim, produiraient cinquante enfants avant dix ans, lesquels en donneraient deux cents dans la génération suivante, et mille dans la troisième.

On commença l'essai de mon projet, et le marquis m'assura que s'il réussissait je serais nommé gouverneur de la colonie ; récompense qui me souriait peu, vu que, pour longtemps encore, cette colonie ne devait être qu'une réunion de gueux.

J'étais occupé de la rédaction de ce projet, lorsque le maître de chapelle de la cour, Vénitien protégé de M. de Mocenigo, vint me demander si je ne connaissais pas quelque canevas à mettre en musique. C'était pour le spectacle de la cour, et le temps avancé ne lui permettait pas de faire venir un *libretto* d'Italie. Je lui propose de composer un opéra en un acte ; il me prend au mot ; me

voilà à l'ouvrage, et, au bout de trente-six heures, j'avais fini. Il mit quatre jours à composer sa musique; les répétitions avaient lieu à l'hôtel de l'ambassade, en présence des ministres espagnols et étrangers. Le succès fut complet, seul bénéfice que je retirai de mon ouvrage, et le seul que j'ambitionnais. La composition de cet opéra m'avait mis en relation avec les cantatrices du théâtre d'Aranjuez; c'est là que je fis la connaissance de la signora Pellicia, *prima donna*, Romaine de naissance, d'un talent médiocre, plutôt laide que belle, mais pleine d'esprit. Engagée pour donner des représentations à Valence, elle me pria de lui procurer une lettre de recommandation pour cette ville. Je l'envoyai au duc d'Arcos, qui la satisfît au moyen d'une lettre cachetée à l'adresse d'un banquier de Valence nommé don Diégo; j'aurai plus tard l'occasion de parler de cette singulière lettre.

Parmi les personnages que je fréquentais assidûment à Aranjuez, je ne dois pas oublier don Domingo Barneri, premier valet de chambre du roi. De ses fenêtres je voyais Sa Majesté partir tous les matins pour la chasse et en revenir épuisée de fatigue. Le roi était de petite taille, mais alerte et robuste, au rebours de presque tous les rois d'Espagne, qu'on se représente d'ordinaire comme énervés et languissants. Charles III avait pour favori un certain Gregorio Squillace, homme de basse extraction, et qui, pour tout mérite, avait une fort belle femme. Comme tout le monde, j'attribuais à la senora Squillace les faveurs dont le roi comblait son époux. J'augurais qu'il devait y avoir réciprocité. Barneri me détrompa en ces termes: Ces propos ont couru, me dit-il, mais ce sont pures calomnies; le roi est la chasteté même, il n'a jamais connu que sa femme notre feuve reine, et il agissait auprès d'elle plutôt par devoir de chrétien que par entraînement conjugal. Ce bon prince ne voudrait pas, au prix de ses jours, souiller son âme d'aucun péché mortel, et, le croiriez-vous? uniquement pour n'avoir pas à l'avouer à son confesseur. Vigoureux et dispos, de sa vie il n'éprouva la moindre indisposition, et son tempérament est tel que,

du vivant de la reine, il ne laissa guère passer de nuit sans lui donner des marques de sa tendresse. C'est pour donner un autre cours aux émotions charnelles qui le devorent qu'il s'adonne aux plaisirs ou plutôt aux fatigues de la chasse ; il croit y trouver un remède efficace contre les impulsions d'un sang trop ardent.

— Voilà un homme admirable ! m'écriai-je.

— Quand la reine mourut, la réforme n'était pas facile, et il lui en coûta beaucoup, car Sa Majesté n'aime ni la lecture, ni la musique, ni la conversation.

Il devenait nécessaire qu'elle s'imposât des occupations qui ne lui laissent ni loisirs, ni repos. Voici donc le *train* de vie de Sa Majesté, ce qu'elle fait et fera sans doute jusqu'au tombeau ; à sept heures, le roi se lève et passe dans son cabinet de toilette, puis il dit ses prières ; à huit heures il entend la messe et prend son chocolat ; après quoi il bourre son nez d'une énorme prise de tabac, la seule qu'il prenne dans toute la journée. Il travaille jusqu'à onze heures avec les ministres, et, le travail terminé, il dîne copieusement. Au sortir de table, il fait une visite à la princesse des Asturies, et part pour la chasse. Il y reste jusqu'à huit heures, et fait collation tout en courant. Quand Sa Majesté rentre au château, on la porte dans son lit, car la fatigue l'a endormie. Tel est le cercle immuable de ses habitudes.

— C'est une vie triste pour un roi. Pourquoi ne se marie-t-il pas ?

— Il avait jeté les yeux sur l'une des filles de Louis XV, la princesse Adélaïde ; il fit demander son portrait, et sur son inspection, il ne voulut plus entendre parler d'union. Depuis ce temps on n'ose pas lui parler de mariage, et malheur à qui lui proposerait de prendre une maîtresse.

Charles III devint victime de sa rigoureuse abstinence, et l'on sait qu'il mourut fou : avec mes idées d'homme encore jeune et très-facile sur l'article des mœurs, je jugeai alors qu'il l'était déjà.

L'austérité n'est bonne que pour les prêtres ; de la part d'un monarque, ce n'est qu'une folie blâmable, parce que,

dans ce haut rang, les macérations des sens produisent à la longue l'insensibilité du cœur, et finissent, comme on le voit, par attaquer le siège de l'intelligence. Le roi aimait beaucoup l'infant, son frère, prince d'une laideur remarquable ; il lui laissait prendre des maîtresses à tort et à travers, et procréer des bâtards tout à son aise : Barneri ne pouvait s'expliquer cette contradiction. Cet enfant avait dans la tête un grain de la folie qui germaît dans le cerveau de son auguste frère, mais c'était une folie beaucoup plus mondaine.

Ainsi, il ne voyageait jamais sans emporter dans sa voiture l'image d'une Vierge peinte par Mengs. Cette sainte était représentée assise sur l'herbe, les pieds en croix, à la manière des Arabes, et la robe retroussée, de manière qu'on lui vit les jambes jusqu'au genou ; tout, dans cette peinture, avait été calculé pour éveiller l'émotion sensuelle : tel était son effet sur le prince espagnol, dont l'esprit mystique mettait tout sur le compte de la pure dévotion. Cette image voluptueuse, ces formes mondaines avaient pour lui un caractère céleste qui ajoutait à l'exaltation de son imagination. Son illusion était complète, et il tenait d'autant plus à cette Madone, qu'il croyait y découvrir, en la regardant, le secret de l'amour que la mère du Rédempteur lui avait inspiré. Tous les Espagnols sont bâtis sur ce modèle ; voulez-vous captiver leur cœur, commencez par toucher leurs sens. Les Italiens leur ressemblent passablement sous ce rapport, mais ils ont une finesse de tact qui ne leur permet pas de confondre les choses du monde réel avec les idoles d'une croyance fantastique.

Avant mon départ pour Aranjuez, j'eus un nouvel exemple de ce mélange de mysticité et de concupiscence qui fait bouillonner un cœur espagnol. Au-dessus du maître-autel de la chapelle *San-Geronimo*, il y avait une image de la Vierge allaitant le Sauveur. La gorge, admirablement peinte, était bien faite pour émouvoir tous ceux qui la voyaient ; et ils étaient nombreux, car la chapelle ne désemplissait pas de fidèles qui venaient s'agenouiller de-

vant la *Vierge au beau sein*. Les dons déposés sur son autel, accumulés depuis un siècle, étaient devenus si considérables, qu'on en avait tiré toute la matière des lampes d'or, du tabernacle et des vases sacrés qui décoraient ce sanctuaire, indépendamment du gros revenu affecté à leur entretien.

Un poste d'honneur, composé de grenadiers royaux, veillait jour et nuit sur les *beata ubera quæ lactaverunt æterni Patris Filium* (1). Ceci, comme je l'ai dit, se passait avant mon départ pour Aranjuez. A mon retour à Madrid, j'ordonnai à mon cocher d'éviter la rue *San-Geronimo*, afin d'éviter l'encombrement de voitures et de piétons que la belle Vierge y occasionnait toute l'année ; mais le cocher me répondit que la rue était déserte, et en effet, nous passâmes librement devant la chapelle.

Je demandai la raison de ce brusque changement, et l'on me répondit en riant : Allez à la chapelle, et vous l'apprendrez. J'y courus aussitôt, et j'eus, au premier coup d'œil, le mot de l'énigme. La Vierge y était toujours, mais le *beau sein* avait disparu. Un mauvais peintre avait couvert ces voluptueux contours d'une couche bistrée qui en dérobaient la vue. Le pinceau brutal du barbouilleur n'avait pas épargné la tête de l'enfant divin. Les regards langoureux de la Madone, qui naguère étaient attachés sur l'objet de sa tendresse, se dirigeaient maintenant sur ce malencontreux voile, contre toutes les lois de la vraisemblance et de l'art : travestissement ignoble, imaginé dans le temps du carnaval, dont il semblait être l'indécente continuation.

Il faut savoir que, l'ancien chapelain étant mort, son successeur, plus austère et plus bête, avait ainsi mutilé la sainte image : il avait tort comme Espagnol, comme chrétien, et surtout comme spéculateur, car son incartade menaçait de le ruiner.

Plus de visiteurs, plus de génuflexions, plus d'adorations, partant plus d'offrandes. Un idiot eût compris cela ;

(1) Sur les bienheureuses mamelles qui allaitèrent le fils du Père éternel.

le nouveau chapelain ne le comprit pas. Mon désir d'observer les hommes et de les faire causer sur les motifs de leurs actions me suggéra l'idée d'aller voir cet ecclésiastique : je me le figurais, d'après son action, vieux et d'une humeur sombre ; mais, à ma grande surprise, je trouvai un abbé de trente ans à peine, le teint frais, les yeux doux et d'une humeur ouverte et sémillante. Il me reçut en souriant, et, avant de savoir mon nom, il m'offrit une tasse de chocolat, que je ne crus pas devoir accepter. J'entrai sur-le-champ en matière.

— M. l'abbé, je viens en ma qualité d'amateur de bonnes peintures, vous témoigner la peine que m'a causée la vue de la Vierge si horriblement mutilée de votre chapelle *San-Geronimo*. Quel motif a pu vous porter à cette action, dont vos pauvres seront les premières victimes, car cette belle Vierge était une source d'aumônes pour eux ?

— Cela peut être, monsieur, mais c'est précisément la beauté de cette image qui la rendait indigne de représenter la mère du Sauveur.

— J'espère, monsieur, que vous ne faites pas à la Vierge Marie l'injure de croire qu'elle fût laide.

— Certainement non ; mais elle ne faisait pas parade de ses perfections.

— Ignorez-vous que les plus grands peintres ont toujours laissé voir dans les portraits de la Vierge ce que vous cachez dans la vôtre ?

— Ces peintres ont eu tort. Périssent tous leurs tableaux plutôt que de donner lieu à un seul péché mortel !

— Vous faites votre religion beaucoup plus ennemie des sens qu'elle ne doit l'être. D'ailleurs, si votre conscience est tranquille sur ce point, ne craignez-vous pas qu'on ne vous accuse de vandalisme ? A Venise, les inquisiteurs d'État, le terrible M. Barbarigo lui-même, vous eussent mis sous les Plombs pour pareille équipée. Le désir d'aller au ciel n'implique pas nécessairement la destruction des chefs-d'œuvre de l'art qui élèvent l'âme et la rapprochent de la Divinité. Tenez, je suis convaincu qu'en

ce moment saint Luc vous accuse auprès de la sainte Vierge.

— Pourquoi saint Luc, monsieur?

— Ignorez-vous qu'il était peintre et qu'il a peint la Vierge avec trois couleurs seulement : un vrai miracle!

— Monsieur, je n'ai pas pour habitude de consulter autrui sur mes propres actions. Je dis chaque jour la messe à cet autel, et je n'ai aucune honte à confesser que la vue de cette peinture m'occasionnait de dangereuses distractions, et portait le trouble dans tous mes sens.

Avec une brusquerie que je me reproche, car elle n'avait rien de charitable, je lui dis :

— Eh! qui vous forçait de la regarder?

— Je la regardais malgré moi à l'élévation.

— Il fallait alors faire ce que fit Origène, *qui se castavit propter regnum cœlorum*; vous savez assez de latin pour traduire cela. Croyez-moi, mon cher abbé, en imitant ce grand saint, ce que vous eussiez sacrifié ne vaut pas ce que valait cette image.

— Vous m'offensez, monsieur.

— Ce n'est point mon intention; l'intérêt de l'art non moins que le vôtre a motivé ma démarche. Je vous engage très-sérieusement à prier M. Mengs de vous faire une nouvelle Madone; c'est le seul moyen qui vous reste de ranimer la piété de vos ouailles.

— C'est ce que je ne ferai jamais.

Là-dessus, le petit abbé se leva brusquement de son siège, me conduisit jusqu'à la porte et me tourna le dos. Je sortis fermement convaincu qu'il méditait, à la faveur de la sainte inquisition, une vengeance digne d'un prêtre espagnol et d'un prêtre irrité.

CHAPITRE XII.

Les confidences d'Ignazia. — Je me brouille avec Manucci. — Départ pour Saragosse. — Combats de taureaux. — Excursion aux ruines de Sagonte — Les *revenants* espagnols. — Arrivée à Valence. — Une nouvelle connaissance.

Ma démarche auprès de l'abbé *iconoclaste* était fort imprudente, car rien de plus facile que de connaître mon nom et mon adresse, et dans le pays où j'étais on ne plaisante pas sur l'article du culte et des desservants. Une petite histoire que je me rappelle me fit pressentir ce que je pouvais redouter de la colère de mon chapelain. J'étais lié avec un jeune Français, du nom de Ségur, récemment sorti des cachots de l'inquisition, où il demeura trois ans ; voici quel était son crime. Il avait dans son cabinet un bassin de pierre qui lui servait de *lavabo*. Ce bassin était surmonté d'une statuette d'enfant, laquelle, creuse en dedans, était remplie d'une eau pure que l'enfant évacuait par le canal ordinaire, qui, en effet, figure assez exactement un robinet. Aux yeux des dévots, qui ont la manie de tout rapporter à la religion, cette figure pouvait passer pour celle du Rédempteur, parce que le sculpteur avait ceint la tête d'une auréole. M. de Ségur fut dénoncé aux inquisiteurs, qui voulurent voir dans cette eau pure l'emblème de l'urine de l'Enfant-Jésus. Voilà ce qui valut à ce grand coupable trois ans de prison. *Aliena spectans doctus evasi mala*. C'était un avis à mon adresse. Aussi, pour conjurer le danger, j'allai tout droit chez le grand inquisiteur, évêque de Samosate *in partibus infidelium*. Je lui contai ponctuellement mon entretien avec le jeune chapelain, et, donnant à cette plaisanterie une tournure tout à fait sérieuse, je demandai l'absolution à S. E. Cet évêque, à l'aspect sévère et imposant, était au fond un homme fort spirituel et fort aimable. Mon récit l'égayait beaucoup. Il trouva le chapelain répréhensible. Sa con-

duite, me dit-il, est de nature à porter préjudice aux intérêts de l'Église; mais vous avez eu tort de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. — C'est une vieille habitude que mes amis me reprochent, et, à mon âge, il est difficile de s'en défaire. — Puis, sur sa demande, je déclinai mes noms et qualités. Le révérend ayant accueilli ma déclaration par un sourire j'osai lui en demander le motif, et il me dit : Ce n'est pas le premier démêlé que vous ayez avec nos ecclésiastiques, vous avez été dénoncé déjà plusieurs fois : mais on sait vous rendre justice, si bien que le curé qui a fait afficher votre nom comme celui d'un excommunié a été chassé. — C'est une satisfaction que je n'aurais jamais demandée. — Et vous ne l'auriez pas obtenue pour vous personnellement, car il ne vous en doit pas ; mais il en devait une à la *discipline* pour avoir outre-passé ses pouvoirs. Sur ce, je baisai la main du grand inquisiteur, et le quittai aussi content de lui que de moi-même.

En entrant dans Madrid, je m'attendais à loger à l'ambassade ; mais M. de Mocenigo ne m'ayant point offert d'appartement, j'écrivis à mon gentilhomme-savetier que j'avais besoin d'une chambre meublée avec des cabinets, ainsi que d'un domestique et d'une voiture de louage ; je lui marquais mon prix. Sur quoi, le brave homme me répondit que, sous deux jours, je serais servi selon mon choix, et qu'en outre j'aurais une servante biscayenne pour cuisinière. Je reçus effectivement le surlendemain l'adresse de ma nouvelle demeure, située rue d'Alcala. Le logement était fort propre, et la servante assez avenante et très-habile. Ayant demandé au domestique où demeurerait le maître du logis, il me répondit qu'il habitait le deuxième étage, et au même instant on l'annonça. C'était... qui ? mon brave hidalgo lui-même, accompagné de sa fille. Il avait loué toute la maison uniquement pour me recevoir. Je lui rendis sa visite. Le local, véritable galetas, se composait d'une seule grande pièce que mon hôte avait distribuée en quatre compartiments. Il travaillait et couchait dans l'un ; deux, plus petits, servaient de chambre à coucher à Ignazia

et à sa sœur cadette ; la cuisine occupait le quatrième : c'est lui-même qui, de ses nobles mains, avait arrangé tout cela. Je lui offris ma table, n'aimant pas à manger seul ; après bien des objections, il se rendit à mes instances, mais sous la réserve de se faire remplacer par sa fille quand ses occupations l'empêcheraient de me tenir compagnie, condition qui me parut fort agréable.

Le lendemain je visitai la belle église de *Buen-Suceso*, alors rendez-vous des plus jolies femmes de Madrid et de leurs amants. J'ai déjà dit qu'en ce pays le mysticisme et la galanterie ont des rapports tellement intimes, qu'ils semblent découler l'un et l'autre du même sentiment. Au surplus, j'ai observé que partout les dévotes sont plus sensibles que les autres femmes aux plaisirs corporels ; cela résulte peut-être de l'obligation où on les met de se tenir toujours en garde contre les sollicitations de leurs sens. La beauté du spectacle que je vis dans cette église, où toutes les femmes se rendent en grande toilette, l'exécution supérieure des musiciens, la magnificence déployée pour la célébration de la sainte messe, tout ce délicieux ensemble me suggéra l'idée d'y conduire Ignazia. J'en demandai l'autorisation au père en présence de la fille qui apostilla ma supplique du plus tendre regard. Mon gentilhomme me dit : — Si j'étais bigot, je n'aurais pas de peine à trouver des inconvénients à la proposition que vous me faites, parce qu'on s'imagine qu'une jeune fille qui accepte le bras d'un homme pour aller à la messe s'occupera plutôt de la créature que du Créateur ; mais je ne partage pas ces sots préjugés : je sais, d'ailleurs, que vous êtes la probité et l'honneur mêmes, bien que vous n'ayez pas, comme moi, le bonheur d'être né Espagnol : ma fille vous accompagnera toutes les fois que vous le souhaiterez.

Don Diégo parti, je restai seul avec Ignazia, et nous eûmes un entretien dont les circonstances furent trop caractéristiques pour les avoir oubliées. Dans des termes délicats et indirects j'avais fait l'éloge de ses charmes.

— Je ne sais, me dit-elle, si je suis jolie ou non, mais

on me fait la cour de tous les côtés, et je mets mes soins à éviter les surprises de mon propre cœur, sans quoi mon âme courrait de grands risques, il est des hommes contre lesquels il n'est possible de se défendre que par la fuite.

— Vous ne me mettez pas au nombre de ces hommes-là, chère amie !

— Il est certain que je devrais fuir votre présence. Tenez, il y a des moments où je voudrais être laide ; et, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai été voir une de mes amies atteinte de la petite vérole, uniquement dans le but de gagner son mal.

— Mais savez-vous bien que, pour vous soustraire à l'apparence du péché, vous commettiez un crime ?

— C'est ce que mon confesseur m'a dit, et il m'a infligé une pénitence à laquelle je ne me serais pas attendue.

— L'avis suffisait, la pénitence est de trop. Mais quelle est cette pénitence ?

— Il m'a d'abord expliqué pourquoi il fallait préserver son visage de toute souillure. Une belle figure, a-t-il dit, est l'indice d'une belle âme et un présent du ciel dont il faut chaque jour le remercier, car la beauté est une lettre de recommandation pour qui la possède. A son avis, je suis coupable d'ingratitude envers le Seigneur ; et en expiation du péché, mon confesseur m'a prescrit de mettre un peu de rouge sur les joues parce qu'il me trouve pâle.

— Vous lui avez désobéi aujourd'hui, chère amie.

— J'ai acheté un pot de fard, mais je n'ose en faire usage ; mon père ne manquerait pas de s'apercevoir de la mascarade, et que lui dirais-je pour excuse ?

— Votre confesseur est-il jeune ?

— Il a soixante-dix ans.

— Lui racontez-vous jusque dans leurs moindres détails toutes vos charmantes faiblesses ?

— Je n'ai pas de secret pour lui ; la plus légère dissimulation, dans une affaire de cette importance, serait un péché mortel.

— Ainsi, quand vous commettez quelque joli péché, il en est informé ?

- Tout de suite.
 - Et quand vous *péchez à deux*, connaît-il le nom du complice?
 - Certainement; sans cela je n'obtiendrais pas l'absolution.
 - Peut-être méconnaît-il ses devoirs en vous faisant des questions qui concernent d'autres que vous?
 - Il ne me questionne jamais; c'est moi qui lui dis absolument tout. Du reste, on ne se résout pas à faire ces sortes d'aveux sans beaucoup de honte; mais on y vient bon gré mal gré, car l'enfer est là.
 - Pauvre ange.
 - Il y a deux ans que j'ai ce confesseur; l'autre était insupportable et d'une curiosité révoltante.
 - Il était jeune, sans doute?
 - Vingt-six ans.
 - Et que voulait-il savoir?
 - Dispensez-moi de vous l'apprendre.
 - Il est présumable que ce sévère jeune homme vous infligeait d'autres pénitences que celles de votre vénérable septuagénaire.
 - Il m'ordonnait des mortifications...
 - Qu'il prétendait administrer lui-même, n'est-ce pas?
 - C'est pour cela que je l'ai quitté.
 - Si vous êtes exposée à de pareils dangers, pourquoi allez-vous si souvent à confesse?
 - Pourquoi? Vous m'étonnez! Suis-je donc une sainte? Plût à Dieu que je pusse m'en dispenser? Je n'y vais que tous les quatre jours.
 - Quand comptez-vous y aller?
 - Ce soir même.
 - Et avez-vous un péché mortel sur la conscience?
 - Aucun.
 - Vous n'aurez donc rien à dire ce soir à votre confesseur; si vous le vouliez bien, néanmoins...
- Là-dessus elle posa ses jolis doigts sur ma bouche. Je les pressai amoureusement contre mes lèvres, et, en vertu des lois de l'attraction, elle fut bientôt sur mes genoux.

— Mon Dieu ! que dira le père Augustin !

— Votre confesseur s'appelle Augustin ? C'est un nom qui doit le disposer à l'indulgence ; son saint patron a beaucoup péché.

— Par amour ?

— Uniquement pour ce motif. Cette éloquence enflammée, ces inspirations du divin enthousiasme qui animent tous ses écrits, où les a-t-il puisées ? Dans les yeux de femmes jeunes et belles comme vous l'êtes.

— Oui, mais il s'est converti.

— C'était l'usage de son temps ; n'ayant plus rien à faire, il a voulu dire.

— Vous êtes bien loin de lui ressembler, vous ne vous convertirez jamais ; je suis persuadée que vous n'allez jamais à confesse.

— Il n'y a pas huit jours que j'ai reçu l'absolution.

— Vous m'enchantez.

Je profitai du moment d'enchantement, et, toujours en vertu de la loi d'attraction, notre position changea : ce n'était plus Ignazia qui était sur mes genoux.

Mais voilà qu'au moment décisif Ignazia se relève par un effort violent, et court s'agenouiller devant une petite image de la Vierge, placée dans un coin de l'appartement. Il faut savoir que chaque chambre espagnole est garnie de sa madone ; cette madone est ordinairement nichée dans une petite guérite de gaze sur laquelle s'abaisse un rideau d'étoffe brune. Après sa prière faite devant l'image de la Vierge, qui était restée découverte durant notre entretien, Ignazia abaissa le rideau et vint se placer à mes côtés ; elle était fort émue.

— Pourquoi ce trouble, chère enfant ?

— Je ne suis pas seulement en état de péché mortel, j'ai commis un sacrilège. Je n'oserai jamais avouer à mon confesseur tout ce que j'ai fait avec vous devant la sainte Vierge.

Elle entrecoupa ces paroles naïves de larmes et de sanglots, et tout ce que je tentai pour la ramener à la raison fut inutile. Le lendemain soir elle me dit qu'elle avait

tout avoué la veille à son confesseur, et qu'il ne lui avait pas refusé l'absolution, mais à une condition, c'est qu'elle eût à se pourvoir d'une autre madone, puisque la sienne avait été profanée. Je lui promis ce petit cadeau, et elle m'assura, les larmes aux yeux, que dorénavant elle n'oublierait jamais, quand je viendrais la voir, de voiler l'image de la mère du Rédempteur. Cela dit, elle fit disparaître la trace de ses pleurs, et nous montâmes en voiture pour nous rendre à l'église de *Buen-Suceso*. L'église était encombrée de fidèles, la plupart répartis par couples, et qui s'occupaient visiblement de tout autre chose que de l'office divin. Je reconnus dans la foule la duchesse de Villa-Dorias, qui m'avait été signalée pour son *andromanie*, maladie que les Français nomment *fureurs hystériques*. Toutes les fois que cette bonne dame, qui n'était plus jeune, mais encore assez jolie, éprouvait un de ces accès, elle s'emparait de vive force de l'objet de ses désirs. On me dit que cela lui était arrivé souvent en pleine église. Elle me fit l'honneur de me remarquer et de se rapprocher de moi vers la fin du service divin. Le visage en feu, elle me demanda pourquoi je ne m'étais pas encore présenté chez elle; je répondis qu'au premier jour j'irais lui porter mes hommages, et elle me quitta en me lançant une œillade tout à fait lubrique.

J'allai voir M. d'Aranda lors de son retour d'Aranjuez; il m'accueillit poliment, mais plus froidement qu'à l'ordinaire. Au sujet de mon altercation avec Mengs et le curé intolérant, il me dit que cette dernière aventure eût pu devenir des plus sérieuses et que sa protection eût été inefficace.

— Mon crédit, me dit-il, n'est pas des mieux établis auprès de ces messieurs de l'inquisition. En ce moment même leurs affidés pensent m'intimider par des placards menaçants.

— Qu'exige-t-on de Votre Excellence?

— Une bagatelle, mais je ne céderai pas. On veut que j'autorise de nouveau les longs manteaux et les chapeaux à bords rabattus.

— Et, sur ce prétexte frivole, on ose vous menacer ?

— Si bien que je vous engage à ne pas vous présenter chez moi dimanche prochain ; car, s'il faut en croire le placard affiché ce matin à ma porte, ma maison doit sauter en l'air ce jour-là.

— Je suis curieux de voir si elle sautera bien haut, et j'aurai l'honneur de faire ma cour à Votre Excellence dimanche à midi.

En effet, je me rendis au jour désigné chez le comte d'Aranda. Ses appartements n'avaient jamais réuni plus nombreuse société ; la maison ne bougea pas. Le placard par lequel on menaçait de mort le ministre, s'il ne rapportait pas ses ordonnances sur le costume, était rédigé en vers ; j'en citerai deux qui ont une énergie singulière dans la langue espagnole :

Si me cogen, me horqueraan,
Pero no me cogeran (4).

J'eus plusieurs conférences avec le ministre au sujet de la colonie de la Sierra Morena, et l'affaire marchait si bien, contre mon attente, que je fis mes préparatifs pour me rendre sur les lieux. Manucci, qui ne cessait de me donner des témoignages de la plus vive amitié, se proposait d'être du voyage ; il avait mis de la partie une jeune aventurière qui se faisait appeler Porto-Carrero, et se donnait pour la fille naturelle de feu le cardinal de ce nom ; elle ne désignait jamais Son Éminence que par le terme filial de *mio padre*. On la signalait alors comme étant la maîtresse de l'abbé Bigliardi.

Sur ces entrefaites, ma mauvaise étoile amena à Madrid le baron de Fraiture, de Liège, joueur et fripon de profession. J'avais eu le malheur de faire sa connaissance aux eaux de Spa ; et, ayant appris que je me proposais d'aller en Portugal, il s'était mis en route pour Lisbonne, comptant m'y retrouver et remplir sa bourse sous mes auspices. Dans ma longue et douloureuse carrière, j'ai

(4) S'ils me prennent, ils me pendront,
Mais jamais ils ne me prendront.

toujours été le point de mire d'une foule d'intrigants et de vauriens, cause unique des nombreux désagrémens que j'ai essayés. A peine arrivé à Madrid, Fraiture, informé que j'y séjournais, s'empressa de me rendre visite. Il m'obséda de ses prévenances, et je me crus obligé à le recevoir civilement. Je ne pensais pas pouvoir me compromettre par les connaissances que je lui procurai ; mais j'ai toujours été la dupe de ma facilité d'humeur et de mon caractère bienveillant.

Dès le surlendemain de son arrivée, mon Fraiture montra le bout de l'oreille. Il m'avoua qu'il était sans le sou, et me pria de lui ouvrir ma bourse ; il n'avait besoin, disait-il, que d'une bagatelle, quarante pistoles. Je les lui refusai net, tout en le remerciant de la marque de confiance qu'il me donnait.

— Vous êtes à sec, mon cher Casanova ; parbleu ! ceci m'enchanté ! Nous pourrons faire de bonnes opérations ensemble.

Je compris qu'il entendait parler des ressources du jeu, et je lui dis :

— J'ignore si l'entreprise dont vous voulez parler réussirait ; dans le doute, je m'abstiens.

— Diable ! je n'ai pas de quoi tenir le premier enjeu, et mon hôte parle déjà de me présenter son mémoire. Ne pourriez-vous pas lui glisser deux mots sur mon compte ?

— Cela vous ferait plus de tort que de bien.

— Comment l'entendez-vous ?

— Parce que votre hôte ne manquerait pas de me demander de vous cautionner, et, sur mon refus, il supprimerait ses crédits.

Fraiture avait eu l'occasion de voir Manucci chez moi : au bout d'une semaine ils étaient en grande liaison, et l'intrigant baron parla de sa gêne au jeune comte. Celui-ci, joueur de profession, ne donna pas l'argent qu'on lui demandait, mais il envoya le postulant à un homme serviable qui lui procura quelque argent sur gages. Tous deux se mirent à jouer de compagnie.

A la même époque Querini arriva à Madrid ; il venait

remplacer M. de Mocenigo, appelé à l'ambassade de Paris. Querini, homme d'esprit et d'une grande instruction, me témoigna les dispositions les plus favorables. Quelques jours me suffirent pour m'en faire un ami.

Cependant le baron de Fraiture se trouvait dans une position qui l'obligeait à quitter l'Espagne. Il avait joué et tout perdu; son hôte le tourmentait, il se voyait au moment d'être mis à la porte, et pas un maravédis pour gagner la frontière. Ma bourse, excessivement plate, ne pouvait seconder les inspirations de mon bon cœur. Sans doute c'est notre devoir de compatir aux misères d'autrui, mais les nôtres nous touchent de plus près; ma situation ne me permettait pas le moindre sacrifice. Cette situation, déjà fort critique, allait s'empirer encore, et par l'effet d'une indiscretion que je me reprocherai toujours.

Un beau matin Manucci entre brusquement dans ma chambre; il était pâle et fort ému.

— Je suis sur les épines, me dit-il; Fraiture, à qui j'ai fermé ma porte, parce qu'il m'obsédait de demandes d'argent, m'a écrit hier qu'il se brûlerait la cervelle si je ne lui procurais cent pistoles pour aujourd'hui.

— Voilà ce qui vous trouble?

— Je suis convaincu que le malheureux tiendra parole.

— Et moi je suis convaincu du contraire. Il n'y a pas quatre jours qu'il m'a fait la même demande sous même menace, et j'en attends encore les effets. Il est vrai qu'il m'a provoqué en duel, trouvant ce moyen plus décent de sortir de la vie; mais je lui ai répondu que, dans les dispositions où je le voyais, la partie ne pouvait être égale entre nous, et je n'en ai plus entendu parler. S'il vous provoque, faites-lui la même réponse ou ne répondez pas du tout.

— C'est impossible. Voici cent pistoles; veuillez les lui porter de ma part, et qu'il souscrive un billet en bonne et due forme, payable à Liège, où il a des propriétés.

Je me rendis aux désirs de Manucci et courus chez le baron. Je trouvai un homme anéanti; il reçut les cent pistoles très-froidement, et me fit une lettre de change de

pareille somme : c'est tout ce que je voulais. Je dinai ce jour-là chez l'envoyé, et je remis l'effet à Manucci. Le lendemain je me présentai chez l'envoyé pour ma *visite de digestion*, comme disent les Français ; mais, à ma grande surprise, le concierge répond : — Il n'y a personne. — J'insiste, et alors celui-ci ne me cache pas qu'il a reçu l'ordre positif de me fermer l'entrée de l'hôtel. Je rentre chez moi frappé de stupeur, et, par un billet écrit à la hâte, je demande à Manucci l'explication de son procédé. Mon domestique court à l'ambassade, et me rapporte mon billet intact : le comte Manucci avait donné la consigne de refuser mes lettres. Que s'était-il donc passé ? C'est en vain que je mettais mon esprit à la torture pour trouver la clef de cette étrange conduite, lorsqu'un laquais de l'ambassade parut, une lettre à la main. Cet écrit de Manucci en contenait un autre du baron de Fraiture adressé au comte. Cet intrigant lui demandait cent pistoles, et s'engageait, en échange de ce service, à signaler un ennemi secret que lui, Manucci, regardait comme un des hommes les plus dévoués à ses intérêts. La lettre de Manucci nommait cet ennemi ; c'était moi, le lecteur l'aura deviné. J'étais coupable d'indiscrétion, il est vrai, puisque j'avais confié au baron les relations intimes qui existaient entre l'ambassadeur et son favori ; mais le traître avait exagéré les confidences que je lui avais faites étourdiment. Chacune des phrases de la missive de Manucci était un tissu d'injures, et il terminait par cette injonction :

— Je veux que vous quittiez Madrid sous huit jours.

Mes torts étaient réels, je répondis à Manucci par un aveu complet et des excuses, tout en lui offrant telle autre satisfaction qu'il jugerait convenable ; mais je lui signifiai que, dans tous les cas et à tous risques, j'étais décidé à ne pas quitter Madrid. Pour être plus sûr que ma réponse parviendrait à son adresse, j'en fis écrire la suscription par mon domestique ; et je la portai moi-même au bureau de poste du *Prado*. Manucci la reçut et n'y répondit jamais. La colère me confina chez moi pendant deux jours. Le troisième, je monte en voiture et me fais conduire

chez le prince de la Catolica ; mais le concierge m'arrête tout net, et me dit poliment à l'oreille que Son Excellence avait des motifs pour me fermer sa porte. De là je courus chez l'abbé Bigliardi : même affront. Je remonte en voiture, et me voici dans l'antichambre de Domingo Barneri. Celui-ci me reçoit, mais c'est pour m'apprendre que M. de Mocenigo allait disant partout que j'étais un *drôle*, et que je ne méritais pas d'être reçu chez des gens de bonne compagnie. Tous ces coups de poignard, qui me perçaient le cœur, me laissèrent le triste courage d'aller jusqu'au bout. Bref, je fus successivement repoussé par le marquis de Grimaldi et par don Emmanuel de Roda. Le duc de Lassada, ennemi de l'ambassadeur, me donna accès auprès de sa personne ; mais c'était pour me prier de discontinuer mes visites. — Il m'en coûte beaucoup, me dit-il, de me priver d'une société aussi agréable que la vôtre, mais c'est un sacrifice qui m'est imposé par les convenances. Il ne me restait plus que le comte d'Aranda. J'augurais très-mal de notre entrevue ; cependant Son Excellence m'accueillit avec empressement ; je me souviens même qu'elle me fit asseoir à ses côtés, faveur que je recevais pour la première fois. Ceci me rendit courage, et je contai mes aventures.

— Monsieur Casanova, vous avez eu tort ; seulement M. de Mocenigo pousse trop loin la vengeance. Je vois avec peine que nous devons renoncer à notre projet de colonisation ; car, du moment qu'il faudra vous présenter, Sa Majesté, informée que vous êtes Vénitien, interrogera l'ambassadeur de votre république.

— Mais, monseigneur, faut-il donc aussi que je quitte l'Espagne ?

— M. de Mocenigo l'exigeait, je m'y suis refusé ; malheureusement, c'est là désormais tout ce que je puis faire pour vous. Restez sans crainte parmi nous, mais je vous demande en grâce de vous taire sur l'ambassadeur et son protégé.

A dater de cette entrevue et pendant un mois, je ne vis plus personne à Madrid, si ce n'était mon brave savetier

et sa fille ; c'est la seule maison de gentilhomme qui me restait ouverte. Malgré les complaisances d'Ignazia, mon voisinage me devint bientôt insupportable, et je songeai à me remettre en route. Un honnête libraire génois, *il signor Corrado* (que Dieu ait son âme !), consentit à m'avancer trente doublons, sans exiger d'autre nantissement que ma parole, bien que je lui eusse offert une montre à répétition et ma tabatière d'or. C'est la seule dette que je n'aie pas payée dans tous le cours de ma vie, parce que le pauvre homme mourut quelque temps après, sans laisser d'héritiers.

Muni de cet argent, de quelques louis et de mes bijoux, je me dirigeai vers Saragosse. Les réformes du comte d'Aranda n'avaient pas encore pénétré jusque dans cette vieille capitale de l'Aragon. Nuit et jour on rencontrait dans les rues des gens affublés d'énormes chapeaux à bords rabattus et de manteaux noirs qui leur tombaient depuis le visage jusqu'aux talons, costume bizarre qui les faisait ressembler à autant de masques, ou plutôt à autant de sacs de charbon. Ils portaient sous le manteau une épée (*spadino*), plus longue de moitié que celle que les gens de distinction ont coutume de porter en France et en Italie. On avait beaucoup de considération pour les sectateurs de cette mascarade, bien que la plupart fussent des bandits. Mon séjour à Saragosse me fournit l'occasion d'observer en détail les cérémonies du culte rendu à *Notre-Dame-du-Pilier* ; ces cérémonies consistent principalement en processions, dans lesquelles on promène des statues de la Vierge d'une dimension colossale. Toutes les sociétés particulières, tous les cercles de la haute classe étaient infestés de moines. Dans une de ces réunions, j'obtins l'honneur d'être présenté à une grande et grosse dame dont la généalogie, parfaitement en règle, remontait jusqu'au bienheureux Palafox. Mon introducteur tenait, j'ignore pour quel motif, à ce que je déposasse une offrande aux pieds de la bête : je jugeai plus convenable et plus économique de m'en tenir à une simple génuflexion. Je recueillis de singuliers renseignements sur le révérend Pinatelli, président du tribu-

nal de l'inquisition. Ce bon père avait une habitude invétérée et invariable : c'était de faire jeter chaque matin dans les cachots du saint-office les pauvres créatures qui, la veille, avaient servi à ses ébats terrestres. Le saint homme regardait ses cruelles équipées comme des expiations nécessaires ; puis il se levait frais et dispos, se baignait, allait à confesse, disait sa messe et dinait abondamment ; après quoi le diable lui amenait de nouvelles victimes. Tel était son régime habituel ; régime dont il paraissait se trouver fort bien, car il était dodu et de belle prestance.

Je fus témoin des fameux combats de taureaux dont j'avais eu un échantillon à Madrid. Qu'on se figure un long et large espace fermé de barrières et entouré de gradins ; c'est l'arène. On y lâche un vigoureux taureau, qui s'élance en mugissant, les cornes baissées, fournit une course, puis s'arrête tout à coup et regarde à droite et à gauche, comme s'il cherchait à découvrir son adversaire. Au même instant un homme à cheval (*picadero*) se précipite et au moment où la bête furieuse fond sur lui, le picadero détourne prestement son cheval, évite le taureau et le frappe. Tout cela se fait avec la rapidité de l'éclair. Quelquefois le taureau tombe mort sous le coup de lance de l'adroit picadero, mais il arrive le plus souvent qu'il n'est que blessé. Alors il s'acharne à la poursuite du cheval, et le perce de ses cornes ; assez souvent aussi le picadero est tué en même temps que son coursier. Quelques-uns de ces picaderos combattent à pied. J'admirais la légèreté et la hardiesse dont ils font preuve en attaquant ainsi l'animal. Quoique retenu par les cordes engagées dans ses cornes, le taureau se précipitait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre ; mais ceux-ci, tout en se déroband à sa poursuite, ne lui tournent jamais le dos, ce qui leur attirerait les huées des spectateurs. Le picadero a, pour toute arme offensive, une pique surmontée d'un morceau d'étoffe rouge ou noire. Voit-il le taureau près de lui, il lui porte l'étoffe aux naseaux et se jette de côté. L'animal s'élance, tête baissée, sur le simulacre, et laisse l'homme, qui, la plupart du

temps, se réfugie derrière les barrières, à moins qu'il ne soit assez hardi pour frapper le taureau entre les cornes. A Saragosse les combats de taureaux sont plus brillants que dans la capitale, parce que l'animal est tout à fait libre dans l'arène ; aussi arrive-t-il souvent que les luttes se terminent par la mort de quelque combattant. Je ne vois pas l'intérêt qu'on peut prendre à ce spectacle : il faut être Espagnol pour en goûter le charme ; aux yeux d'un étranger il paraîtra toujours plutôt triste que réjouissant. Ces représentations ont beaucoup d'attrait pour les dames du pays, et on me montra, à cette occasion, les *Aspasies* de Saragosse : quelle que soit la réputation des beautés aragonaises, aucune de celles que je vis ce jour-là ne me parut pouvoir soutenir la comparaison avec l'image des différentes femmes que j'aimai le plus.

Saragosse est fortifiée ; seulement l'église de *Nuestra-Senora-del-Pilar* (Notre-Dame-du-Pilier), située sur les remparts mêmes, interrompt la ligne des fortifications. Les habitants n'en regardent pas moins leur ville comme imprenable de ce côté ; ils sont fermement persuadés qu'en cas d'attaque l'ennemi pourrait peut-être pénétrer dans la place, mais jamais par ce point-là.

Bien que je ne me pique pas d'être antiquaire, j'aime assez les antiquités, surtout les antiquités romaines ; aussi, partant pour Valence, je me promis de visiter chemin faisant, les ruines de Sagonte.

Eminet excelso consurgens colle Saguntus.

Sagonte s'élève sur une éminence. J'y monterai, dis-je au conducteur, qui, se proposant d'arriver ce jour-là à Valence, poussa un gros soupir. Dans l'intérêt de ses mulets, le pauvre diable aurait pris fait et cause contre toutes les antiquités du monde. J'avais pour compagnon de voyage un petit abbé, qui crut devoir mettre son éloquence au service de mon muletier.

— Senor, me dit-il, en se signant, qu'iriez-vous faire à-haut ? il n'y a qu'un monceau de ruines.

— C'est vrai; mais ce monceau de ruines m'en dit plus que les plus beaux édifices modernes.

Le petit prêtre, dont la défroque racontait bien des misères, ouvrit de grands yeux, et me regarda comme un pétitionnaire regarde un ministre. Le muletier levait les épaules, et nonobstant la présence de l'ecclésiastique, il allait en venir aux blasphèmes quand il s'arrêta tout net en voyant que je portais la main à la poche. J'en tirai un écu.

— Tenez, leur dis-je, partagez-vous cet écu.

— Vous êtes un *hombre* (homme de bien), répondirent-ils en s'inclinant.

— Cela veut dire qu'il n'y a plus d'obstacle à ce que j'aie voir Sagonte; au fait, rien ne nous oblige à entrer dans Valence aujourd'hui.

Je trouvai les creneaux des murs d'enceinte de cette forteresse dans un état parfait de conservation, et pourtant leur construction remonte à la seconde guerre punique. J'y vis nombre d'inscriptions, malheureusement indéchiffrables pour moi comme pour tant d'autres, mais qui ne l'eussent pas été pour un La Condamine ou un Séguier. Mon abbé parut surpris de l'émotion qui mouillait mes paupières à la vue de ces glorieux débris.

— Ignorez-vous, lui dis-je, le trait de dévouement sublime qui a sanctifié ces ruines?

— Absolument, senor.

— Vous n'avez donc jamais ouvert un livre?

— Je n'ouvre guère que mon bréviaire.

— C'est ici que la population de l'antique Sagonte aimait mieux périr tout entière dans les flammes que de manquer de foi aux Romains en livrant la ville à Annibal.

— Vous vous trompez senor, il n'y a pas de Sagonte ici; cet endroit s'est appelé de tout temps *Murviadro*.

— Bien que ce dernier nom vienne du latin *muri veteres* (anciens murs) et qu'il établisse d'une manière exacte cette antiquité qui vous semble douteuse, il eût été plus sage néanmoins de conserver à la nouvelle ville le nom de Sagonte; mais le temps, *tempus edax*, est un monstre qui détruit tout.

Et comme j'étais en veine de citer du latin, j'ajoutai :

— *Mors etiam saxis nominibusque* (1)

— Cette Sagonte, objecta judicieusement le muletier, n'a-t-elle pas d'autres ruines ailleurs ?

— Pourquoi cette demande ?

— Oh ! c'est que nous irions les voir si ce n'est pas trop loin, et vous nous donneriez un autre écu. Et il ajouta d'un air gouailleur : — Si votre Seigneurie aime tant Sagonte, il faut venir demeurer à *Murviedro*.

— Señor, s'écria tout à coup l'abbé, qui avait paru réfléchir profondément, je ne comprends rien à l'intérêt que vous portez à cette Sagonte : quant à moi, je ne dirais pas une messe pour posséder un lieu qui a perdu jusqu'à son nom. Je ne suis peut-être pas aussi savant que vous, mais je vous soutiens, encore un coup, que cet endroit s'est toujours nommé *Murviedro*.

— Impossible, car ce mot ne présenterait aucun sens. Comment expliquez-vous qu'on eût donné l'épithète de vieux à un objet qui, à son origine, a dû être nécessairement nouveau ? C'est exactement comme si vous souteniez que votre Nouvelle-Castille n'est pas ancienne, et cela uniquement parce qu'on l'appelle *Nouvelle*.

— Il est du moins certain que la Vieille-Castille est plus ancienne que la Nouvelle.

— C'est le contraire, monsieur l'abbé.

A partir de ce moment, mon homme, me prenant sans doute pour un fou, ne m'adressa plus la parole. Je cherchai, mais en vain, l'effigie d'Annibal, ainsi que l'inscription latine faite en l'honneur de l'empereur Claude, qui succéda à Gallien ; en revanche, je parvins à découvrir des traces de l'amphithéâtre. Le lendemain, de bon matin, nous poursuivîmes notre route vers Valence. Si mon abbé ne disait mot, le muletier était grand bavard, et au demeurant bon compagnon. Il était voleur comme tous les gens de sa profession, et je me souviens encore qu'il fit des frais prodigieux d'éloquence pour me tirer

(4) La mort n'épargne ni la pierre ni les noms.

(HORACE.)

quelques maravédís, en considération de la nuit passée à l'auberge.

— Mais, mon cher, je vous ai donné un demi-écu.

— C'est un don de la générosité de Votre Seigneurie, et non pas le payement d'une dette.

La distinction me parut fort juste, et je m'exécutai. Il eut aussi le talent de me faire acheter quelques bagatelles sur la route, bagatelles fort gênantes, et dont je me débarrassai en lui en faisant cadeau. Rien n'était plus amusant que de l'entendre parler religion avec l'abbé; l'un et l'autre étaient fort dévots, et probablement très-orthodoxes en intention; mais le fait est qu'il existait des différences radicales entre les deux croyances. Comme la plupart des ecclésiastiques, tous les hommages et toutes les adorations du jeune abbé étaient pour Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est à peine s'il mentionnait Dieu le Père. Le muletier, au contraire, n'en parlait pas plus que s'ils n'existaient pas; toutes ses prières étaient pour la Vierge. On sait qu'en Espagne il y a Vierge et Vierge: chaque province, on pourrait dire chaque localité, a la sienne, et fait des gorges chaudes sur celle de ses voisins. Mon muletier aragonais tenait pour Notre-Dame-du-Pilier: à l'entendre, elle valait mieux que toutes les autres ensemble. Il croyait aussi aux revenants, et, tout adroit et fripon qu'il était, on va voir à quel point sa finesse naturelle s'émoissait, dans l'occasion, devant cette absurde croyance.

Chemin faisant, comme nous passions devant une hôtellerie, je voulus faire arrêter pour m'y rafraîchir; mais mon homme me dit avec une expression d'effroi:

— Maison damnée! allons plus loin.

— Pourquoi damnée? demandai-je.

— Parce qu'il y a un *duende* (revenant).

— Qui vous l'a dit?

— J'ai des yeux.

— Vous avez vu un revenant?

— A telles enseignes qu'il m'a mangé un mulet, pas plus tard que le mois dernier.

— Je pensais, lui dis-je d'un air sérieux, que les revenants ne mangeaient point.

— Ils mangent comme des diables qu'ils sont ; pourtant celui dont je parle était un beau garçon dans son temps.

— Ah ! ah ! vous l'avez connu ?

— Je crois bien ; du temps qu'il vivait, c'était mon cousin Pérez.

— Voilà qui est surprenant ; mais pourquoi défunt votre cousin Pérez *revient-il* dans cette auberge pour vous manger vos mulets ?

— Pourquoi il vient dans cette auberge ? Mais je vous l'ai dit, parce que c'est la maison du diable ; on n'y croit pas à Notre-Dame-du-Pilier, ce sont des païens d'Amérique qui tiennent cette maison ; leur Vierge, à eux, est couleur de brique, tandis que la véritable était blanche ; vous le savez bien, *senor*.

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais pourquoi alliez-vous dans cette auberge ?

— On m'avait bien dit qu'il valait mieux rester toute la nuit à la belle étoile plutôt que de la passer chez ces maudits *gitanos*. Pérez est revenu et m'a emporté mon mulet noir.

— Je suis sûr que ce Pérez pour emporter votre mulet sera monté dessus.

De son vivant il avait une vieille *pique* contre moi, parce que mon oncle le sacristain m'a favorisé dans son testament ; pourtant on ne peut pas dire que Pérez n'avait pas de bons moments : croiriez-vous, *senor*, que, jusqu'au pied de la potence, il a pensé à son cousin Juanito ?

— Il est donc bien mort ?

— Puisqu'on l'a pendu !

— Juanito, lui dis-je, vous ne contez pas tout. Je gage qu'on n'a pas retrouvé le corps du pendu à la potence.

— Sitôt qu'il fut mort, le diable vint le décrocher et l'emporta sur ses cornes. Depuis ce temps, Pérez est *duende* (revenant) et mange les mulets.

Je demandai à l'abbé, qui avait prêté aux contes du

muletier une grande attention, ce qu'il pensait de cette bizarre croyance. Il me répondit froidement et sérieusement qu'il n'avait point pour habitude de discuter les choses de religion.

Le même jour, sur les onze heures, nous entrâmes dans Valence. Je dus m'y contenter d'un mauvais gîte, attendu que le Bolognais Marescalchi, entrepreneur de l'Opéra, avait retenu tous les logements passables pour ses acteurs et actrices qu'il attendait de Madrid. J'allai le voir, et nous sortîmes ensemble pour nous promener par la ville. Comme je lui proposais d'entrer dans un café, il se mit à rire. Il n'existe point dans tout Valence, me dit-il, un seul endroit où un étranger puisse décentement aller se rafraîchir, pas même un lieu où il puisse se reposer. Les cabarets sont malpropres et insalubres; la société en est ignoble et repoussante, et le vin détestable; véritable poison, regardé comme tel par les Espagnols eux-mêmes qui, ayant du bon vin chez eux, ne boivent que de l'eau dans ces auberges.

— Comment donc, répondis-je, dans un pays qui produit des vins délicieux, dans une ville voisine d'Alicante et de Malaga, on ne saurait trouver un verre de vin potable, et cela parce que les détaillants, empiriques et fripons dans tous pays, empoisonnent les marchandises? S'ils ont un talent, c'est celui de faire de mauvais vin avec du bon.

Valence est la patrie du pape Alexandre VI, ce célèbre Borgia, à qui le père Pétou, jésuite, donne l'épithète indulgente de *non adeo sanctus* (1). En ma qualité de curieux, je visitai tout ce que la ville présente de remarquable, mais je fus loin de partager les admirations banales de tant d'écrivains qui en ont parlé; c'est ce qui arrive toujours quand on se résigne à voir les choses de près et en détail. En effet, Valence, placée dans une position magnifique, non loin de la mer, baignée par le Guadalaviar, entourée de sites riants, sous un ciel toujours bleu et limpide; Valence, riche surtout des plus belles productions végétales, où réside un archevêque, avec un clergé

(1) Pas plus saint qu'il ne faut.

dont les revenus dépassent 1,000,000 d'écus; Valence, qui possède une noblesse nombreuse et distinguée, et les femmes, sinon les plus belles, du moins les plus spirituelles de l'Espagne, n'en est pas moins un séjour désagréable pour tout étranger. Même pour son argent, on ne saurait s'y procurer les premières commodités de la vie : mauvais gîte, mauvaise nourriture, point de société, partant nulle conversation. Dans les rares réunions privées de la noblesse, il n'est question que de frivolités; car cette ville, n'ayant pas d'université, ne possède pas un seul homme de vrai mérite. Quant à la ville même, ses édifices publics et ses églises, sa maison de ville, sa bourse et son arsenal, ses cinq ponts sur le Guadalaviar et ses douze portes, tout cela n'eût aucun attrait pour moi, parce qu'il fallait payer la vue de ces curiosités au prix d'une extrême fatigue. Les rues ne sont point pavées, et il n'y a point de promenades; il est vrai qu'en sortant de l'enceinte des murailles, on trouve amplement à se dédommager; les environs de Valence réalisent le fabuleux paradis terrestre. La seule chose qui me plut dans Valence, ce sont les moyens de transport rapides et peu coûteux qu'elle offre aux voyageurs. Une multitude de petites voitures, attelées d'un cheval, sont disséminées dans tous les quartiers; on s'en sert, soit pour la campagne, soit pour des tournées de trois ou quatre jours. Ces voitures vont jusqu'à Barcelone, qui est à cinquante lieues de là. Sans les incommodités locales que je prévoyais, j'eusse visité avec empressement les provinces de Murcie et de Grenade, dont les points de vue surpassent en beauté, dit-on, nos merveilleux sites d'Italie. Peuple espagnol, que tu es à plaindre! Dans les biens mêmes que la nature t'a prodigués, tu trouves la cause de ton éternelle misère; la beauté de ton pays et ses richesses naturelles sont précisément les causes de ton indolence et de ton incurie, de même que les mines du Mexique et du Pérou ont nourri ton orgueil et tes préjugés. Voilà une opinion qui, au premier coup d'œil, semblera paradoxale; c'est au lecteur à y réfléchir et à l'apprécier. Qui doute que l'Espagne ait besoin d'une régénération qui ne

peut être que le résultat d'une invasion étrangère, seule capable de ranimer dans le cœur de tout Espagnol ce foyer de patriotisme et d'émulation qui menace de s'éteindre tout à fait? Si l'Espagne reprend jamais son glorieux rang dans la grande famille européenne, nous craignons pour elle que ce ne soit au prix du plus terrible bouleversement. La foudre seule peut réveiller ces esprits de bronze.

Informé de l'arrivée prochaine de dona Pellicia, j'allai au-devant d'elle jusqu'à une certaine distance de la ville. Sa première représentation devait avoir lieu le lendemain; ce qui n'était pas difficile, puisqu'on ne pouvait donner que les mêmes opéras joués dans les résidences de la cour. Le comte d'Aranda n'avait pas osé prendre sur lui d'autoriser la représentation d'un opéra-buffa sur le théâtre de Madrid; c'eût été une innovation trop téméraire, et l'inquisition n'eût pas manqué d'en prendre ombrage. Déjà les bals masqués donnés au *Scannos del Peral* l'avaient vivement alarmée, au point que, deux ans après, on fut obligé de les supprimer. Sitôt descendue de voiture, la signora Pellicia envoya au banquier Diégo la lettre de recommandation qu'elle tenait du duc d'Arcos. Depuis son séjour à Aranjuez, elle n'avait pas revu le duc. Nous étions à table, elle et son mari, lorsqu'on nous annonça le banquier.

— Madame, lui dit-il, je me félicite de l'honneur que m'a fait S. Exc. en vous adressant à moi; je me mets à votre disposition. J'ai en outre à vous communiquer les ordres de Sa Seigneurie, mais peut-être en avez-vous connaissance.

— Je me flatte, monsieur, que la recommandation de M. le duc ne vous sera pas à charge.

— Pas le moins du monde. S. Exc. est assez riche pour suffire à tout, Elle m'a donné l'ordre de tenir à votre disposition 25,000 doublons.

— 25,000 doublons! — Tout autant, madame. Veuillez lire vous-même sa lettre.

Cette lettre ne contenait que trois lignes, les voici:

« Don Diégo, vous remettrez pour mon compte, à la

signora Pellicia, sur sa première demande, la somme de 25,000 doublons.

» *Signé* : Le duc d'ARCOS. »

Nous demeurâmes tous fort surpris de cette aventure. Ces sortes de traits ne se font guère qu'en Espagne; c'est le pays des fables et de l'extraordinaire. J'avais eu déjà l'exemple d'un procédé semblable de la part du duc de Medina-Celi envers la Pichona. Ailleurs, en Angleterre par exemple, de pareils procédés sont plutôt l'effet de l'ostentation : dans un cœur espagnol, ils émanent d'une source plus pure, la gloire d'obliger magnifiquement.

Le banquier parti, la lettre du duc fut mise sur le tapis ; chacun en cherchait les motifs sans les trouver ; au fait, on n'en pouvait guère donner qui fussent plausibles et vraisemblables. La Pellicia fut d'avis que le duc avait voulu simplement lui montrer ce qu'était une lettre de recommandation de sa part. Sa Seigneurie, ajouta-t-elle, me témoigne par là combien elle me croit incapable d'abuser de sa confiance ; aussi, plutôt que de recevoir un seul de ces doublons ; j'aimerais mieux m'exposer à mourir de faim. Le mari pensa que M. le duc se trouverait offensé par un refus, et qu'il valait mieux accepter quelque chose. Je crus devoir leur dire qu'il n'y avait pas de milieu, qu'il fallait tout accepter ou tout refuser.

— Eh bien, je refuse tout.

— Je suis convaincu, répliquai-je, que le duc, touché d'une pareille délicatesse, se fera désormais un devoir de vous honorer de ses bienfaits.

Au bout de quinze jours dona Pellicia s'en retourna à Madrid sans avoir rien touché, ce dont le banquier parut fort scandalisé. Bientôt le bruit de l'aventure se répandit dans la capitale, et comme il arrive toujours, on y ajoutait un commentaire peu charitable. Le moyen, en effet, de croire à la pureté de pareilles faveurs ! Le roi, prenant l'affaire au sérieux, et croyant prévenir la ruine du duc d'Arcos, fit signifier à la signora qu'elle eût à quitter Madrid. La même mesure atteignit la danseuse Ca-

sacci, de Lucques, favorite d'un autre grand d'Espagne.

Ce dernier, dont les relations avaient été plus directes, remit à sa maîtresse, en prenant congé d'elle, une lettre de change de 100,000 francs sur Lyon. Plus offensé que lui, le duc d'Arcos envoya à dona Pellicia 100 doublons de *ocho*, d'or, pour ses frais de voyage, et une lettre cachetée pour la banque de *Santo-Spirito* à Rome. La Pellicia crut d'autant moins devoir refuser ce cadeau qu'elle en connaissait le motif honorable. Quant à la lettre, dont elle ignorait le contenu, elle ne l'apprit qu'à Rome, lorsque le gouverneur Belloni lui compta, de la part du duc, 25,000 écus romains.

Je sus depuis que, le lendemain du départ de la Pellicia, le roi, ayant rencontré le duc d'Arcos dans le Prado, voulut bien lui conseiller de se guérir d'une passion qui avait failli lui coûter toute sa fortune. — Votre Majesté, lui répondit le duc, est l'unique cause de ce qui est arrivé; elle m'a obligé, par ses rigueurs, à changer en réalité une simple politesse. Nous ne nous connaissions, dona Pellicia et moi, que pour avoir échangé en public quelques paroles insignifiantes, et jamais je ne lui fis aucun cadeau. — Mais tu l'as gratifiée de 25,000 doublons! — Oui, sire, mais cela n'a eu lieu sérieusement qu'avant-hier; et la vérité est que si Votre Majesté n'eût cru devoir chasser cette cantatrice, elle ne me coûterait pas un seul maravedis. Ce fut une leçon pour le roi, qui apprit à connaître le degré de confiance que méritent les bruits publics.

J'assistais un jour au combat de taureaux, quand je distinguai sur la banquette une jolie femme d'une tournure distinguée et parfaitement mise. Sur ma demande, un voisin me dit son nom : — C'est la fameuse Nina!

— Pourquoi fameuse?

— Si vous ignorez son histoire, elle est trop longue pour que je vous la raconte ici.

Quelques instants après, un individu de bonne mine vint parler bas à mon voisin; celui-ci m'annonça que dona Nina désirait savoir qui j'étais. Alors, m'adressant au messager, je lui dis que, si cette dame voulait bien le per-

mettre, j'aurais l'honneur d'aller la saluer après la représentation.

— Si j'en juge d'après votre accent, monsieur, vous êtes Italien.

— Oui, monsieur, je suis de Venise.

— C'est aussi la patrie de cette dame. Et, me prenant à part, il ajouta : La signora Nina est une danseuse dont le comte de Riela, capitaine général de la Catalogne, est vivement épris ; elle habite Valence depuis quelques semaines, sous la protection spéciale du comte.

— Pourquoi n'est-elle pas à Barcelone, auprès de Son Excellence ?

— Parce que l'évêque a exigé qu'elle s'en éloignât, au nom de la décence publique.

— Cette dame mène grand train ?

— Sans doute ; le comte lui alloue, par jour, 50 doublons pour son entretien ; mais, malgré toutes ses folies, il lui est impossible de les dépenser.

— A Valence, je le crois bien.

Flatté d'avoir été distingué par cette femme et curieux de la voir le plus près possible, j'attendis avec impatience la fin du spectacle ; j'étais loin de croire qu'une liaison avec elle me mettrait à deux doigts de ma perte.

CHAPITRE XIII.

La signora Nina. — Jalousie espagnole. — Je suis conduit à la citadelle.
— Départ de Barcelone.

Au moment où les spectateurs se retiraient, j'allai présenter mes hommages à la belle. Elle y répondit par une gracieuse œillade et en posant familièrement sa main sur mon bras. Je la conduisis jusqu'à son équipage, attelé de six mules magnifiques, et, comme je prenais congé d'elle, elle me répondit par un : Je vous attends à déjeuner pour demain matin. On pense bien que je fus exact à l'heure in-

diquée. Nina habitait un très-bel hôtel entre cour et jardin : meubles somptueux, laquais en livrée, grand luxe partout, mais tout cela dépourvu de goût. Je m'efforçais de percer l'essaim d'une demi-douzaine de femmes de chambre, toutes plus élégantes les unes que les autres, lorsqu'une voix éclatante se fit entendre dans la pièce voisine : c'était celle de la signora. Elle accablait d'invectives un pauvre marchand qui lui apportait des modes. Après les premiers compliments, qu'elle m'adressa en italien et en style de b...l, la dame me demanda mon sentiment sur les dentelles que cet imbécile d'Espagnol, articula-t-elle en le montrant, voulait lui vendre comme fines et belles. Je me récusai, alléguant mon ignorance, et j'ajoutai que, pour ces objets, les dames étaient meilleurs juges que les hommes. — Ce rustre n'est pas de votre avis, chevalier, car il me tient tête. Là-dessus le marchand témoigna quelque humeur, et dit brusquement que, si les dentelles ne convenaient point, on pouvait les laisser pour d'autres personnes. — Personne ne portera de pareils haillons, répliqua la Nina ; et, en parlant ainsi, elle saisit une paire de grands ciseaux et mit la dentelle en pièces. Le marchand la regardait faire en souriant ; mais l'espèce de *sigisbée* qui, la veille, accompagnait la dame aux combats de taureaux, lui fit observer que c'était grand dommage de détruire d'aussi belles choses. — Que t'importe, musicien ? (Ce *sigisbée* n'était autre qu'un certain Molinari, guitariste de son métier, Bolonais et intrigant.) Madame, reprit-il, vous passez déjà pour folle à Barcelone ; que penseront de vous les Valenciens ? — Que t'importe ! nigaud ! Et en même temps elle lui appliqua un soufflet à poing fermé. Molinari ne perdit pas la tête, et lui répliqua par l'épithète qui désigne si énergiquement une femme de mauvaise vie. Le croirait-on ? Nina éclata de rire, et, se tournant vers le marchand, fort surpris d'une pareille scène, elle lui dit : Fais ta facture. Le marchand, homme habile, qui savait que la colère ne raisonne pas et calcule encore moins, *sala* son mémoire d'importance, et la signora, après l'avoir revêtu de son paraphe, mit le mar-

chand à la porte avec un coup de pied au derrière, en lui criant : Va te faire payer chez mon banquier. La figure de cet honnête homme, qui exprimait fort bien la satisfaction que lui causait le marché et le désagrément éprouvé par la bourrade, était d'un comique achevé. Molinari sortit sur ses pas, pour s'épargner sans doute un pareil traitement.

Dès que nous fûmes seuls, la signora fit servir le chocolat. Je ne savais quelle contenance observer. J'étais stupéfait, et pourtant je pouffais de rire. — Ne soyez pas étonné, me dit-elle fort paisiblement, de la manière dont j'ai traité tout à l'heure mon racleur de guitare. C'est un drôle que le comte de Riela a placé auprès de ma personne en qualité d'espion. J'ai mon but en le maltraitant, et les horions que je lui administre lui servent à vivre ; car, sans cela, qu'aurait-il à rapporter à son maître ? Son office serait une vraie sinécure.

Singulière femme, dont je ne retrouvai jamais la pareille dans mes courses vagabondes ! Elle voulut bien me mettre au fait de sa biographie, qui n'avait guère d'intéressant que le ton qu'elle mettait à la conter. Elle était fille d'un certain Pelandi, charlatan fameux que je dois avoir connu, et qui, si j'ai bonne mémoire, débitait des drogues et des onguents sur la place Saint-Març, côte à côte avec *il signor Pulcinella*, et les pieds majestueusement plantés sur un tréteau. A en croire la Nina, son père l'avait sacrifiée à un danseur, Bergonzi, glouton fieffé, que je me rappelai aussi, et dont on disait trivialement qu'il était plus sur sa bouche que sur ses jambes ; c'était, en effet, un assez mauvais sauteur. Après ces communications confidentielles, la Nina me congédia en m'invitant à souper. « C'est mon repas favori, ajouta-t-elle, nous nous griserons ! »

Cette femme, à n'envisager que les grâces extérieures, était vraiment séduisante ; mais j'ai toujours pensé que la beauté seule n'est pas suffisante pour inspirer de l'amour. Je ne pouvais m'imaginer comment le vice-roi de la Catalogne était devenu passionnément épris d'une semblable

créature. Jusque-là, comme on voit, Nina, toute belle qu'elle était, ne m'avait pas tourné la tête. Cependant, je me rendis chez elle à la brune, par curiosité et désœuvrement. Nous étions au commencement d'octobre, et cependant il faisait aussi chaud qu'en Italie au mois d'août. La signora dormait dans son jardin auprès de son sigisbée. Leur toilette était des plus négligées et leur position passablement indécente : les jambes de la signora se trouvaient plus haut placées que sa tête, et le sigisbée montrait cette partie de notre corps où le marchand de modes avait reçu un si violent coup de pied. Jusqu'au moment du souper, Nina m'entretint d'anecdotes scandaleuses où elle jouait souvent le rôle principal, et elle n'avait pas encore vingt-deux ans ! Enfin, nous nous mîmes à table. La chair était exquise, le vin excellent, le service somptueux. Les propos grivois recommencèrent, et je vis bien qu'on ne tarderait pas à passer de la parole à l'action ; mais je ne me sentais pas dans les dispositions qui sont nécessaires pour payer convenablement de ma personne, et, au dessert, je tirai ma révérence à la dame.

En me reconduisant, elle me dit : Vous paraissez soucieux, on vous prendrait pour un confident de tragédie. Je n'aime pas qu'on se gêne avec moi, rappelez-vous cela ; demain soir, je vous attends.

— Impossible ! ma place est retenue ; je quitte Valence demain.

— C'est une erreur, mon cher ; vous ne partirez que dans huit jours, quand je serai moi-même en route pour Barcelone.

— Des affaires pressantes...

— La belle raison !... Vous ne vous éloignerez pas, j'en réponds. Non, point de réplique ; c'est m'offenser, et je ne le souffre pas.

Néanmoins, je me retirai avec la ferme résolution de quitter Valence, quoi qu'elle pût faire et dire.

Je lui fis, le lendemain soir, une visite, laquelle devait être la dernière. Elle me reçut avec un *désappointement* affecté.

— Molinari, me dit-elle, est malade. Nous souperons en tête-à-tête, puis nous jouerons aux cartes : on prétend que vous êtes grand joueur, nous verrons bien. Ensuite nous ferons un tour de promenade dans le jardin, et demain...

— Demain, madame, j'aurai le regret de vous quitter.

— A d'autres !

— Ma place est retenue pour sept heures du matin.

— Comptez là-dessus. J'ai gagné le voiturier ; sa voiture est à ma disposition pendant huit jours : voici sa quittance.

Tout cela fut dit d'un ton de tyrannie leste et aimable qui ne pouvait me déplaire. Qu'avais-je à faire, sinon à en passer par son caprice ?

Cependant la prudence me conseillait de me tenir sur mes gardes, et je lui dis :

— Votre argus ne manquera pas sûrement d'avertir le comte de Riela que nous avons soupé en tête-à-tête.

— Tant mieux.

— C'est-à-dire tant pis.

— Monsieur trouve peut-être que cela le compromet, ou monsieur a peur ?

— Si j'ai peur, c'est pour vous ; je ne voudrais pas être la cause d'une rupture qui vous serait préjudiciable.

— C'est très-délicat, mais rassurez-vous. Plus j'irrite le vieux comte, plus il m'aime, et chacun de nos raccommodements lui coûte cher.

— Ah çà ! vous ne l'aimez donc pas ?

— Moi l'aimer ! pour qui me prenez-vous ? Un homme qui *m'entretient* !

— Qui vous comble de cadeaux, qui vous témoigne tous les égards, et qui tient tête, en votre faveur, à toutes les puissances des Espagnes.

— C'est sa folle passion qu'il satisfait par cette conduite, et vous croyez que je lui en sais gré !

— Vous allez passer pour une ingrate.

— Que m'importe l'opinion publique ! J'aime le comte... pour le ruiner. Malheureusement il est si riche, que la chose me paraît impossible.

Elle fit apporter des cartes, et nous jouâmes à la *primera*, jeu de hasard, mais tellement compliqué qu'il n'y a ni finesse ni habileté qui y tienne ; il faut tout abandonner au hasard. Je perdis une vingtaine de pistoles, que je payai *en riant jaune*, vu l'état de mes finances. Nina prit son gain en riant et en me promettant ma revanche. Nous fîmes un délicieux souper, entremêlé d'incidents érotiques. Cette femme étrange n'avait pas plus de sens qu'elle n'avait de cœur ; elle se prêtait à tout froidement et brutalement : véritable phénomène féminin qui, grâce à la démoralisation croissante, devient tous les jours moins rare. Toute la journée du lendemain, je la passai auprès d'elle, et nous nous remîmes à jouer. En peu de jours ma bourse se gonfla de 300 pistoles. On sait que j'en avais grand besoin.

Enfin, la signora reçut de son amant l'avis qu'elle pouvait, en toute sécurité, venir le rejoindre à Barcelone. Le roi avait ordonné à l'évêque de regarder Nina comme une personne attachée au théâtre de la ville ; elle était libre d'y passer l'hiver, pourvu qu'elle évitât de donner lieu à aucun scandale. En me faisant part de cette nouvelle, Nina me dit : — Maintenant vous pouvez partir, et ne manquez pas de venir me voir tous les soirs à Barcelone. Ayez soin de ne vous présenter qu'après dix heures ; c'est le moment où le comte me débarrasse de sa présence.

Il est présumable que je n'aurais pas usé de l'autorisation sans la circonstance des pistoles qu'elle perdait de si bonne grâce. Je quittai Valence un jour avant elle, et, suivant nos conventions, j'allai l'attendre à Tarragone où nous passâmes la nuit ensemble. Nous entrâmes séparément dans Barcelone, et j'allai descendre à l'hôte Santa-Maria. L'hôte, déjà prévenu de mon arrivée, me fit l'accueil le plus empressé, en m'informant avec mystère qu'il avait reçu l'ordre de ne me laisser manquer de rien. Ce procédé de la dame me parut fort imprudent. L'hôtel avait, il est vrai, l'extérieur d'un homme accoutumé à ces sortes de tripotages, il possédait toutes les apparences de la discrétion ; mais enfin Nina était la *protégée* du capitaine général, qui avait à sa dévotion tous les limiers de

la police. Il est probable que cet honnête gentilhomme, esprit à part, n'était pas d'humeur à entendre raillerie sur l'objet de ses amours. Nina elle-même me l'avait dépeint comme étant d'un caractère violent, jaloux et vindicatif.

L'hôte m'ayant dit qu'une voiture était mise à ma disposition, je lui demandai de quelle part.

— De la part, répondit-il en souriant, de dona Nina.

— Je suis étrangement surpris, répliquai-je, de toutes les peines que cette dame veut bien se donner pour moi; cette dépense est de trop pour ma bourse.

— Tout est payé, monsieur.

— C'est ce que je ne souffrirai pas.

— Il est certain toujours que je ne recevrai rien de vous.

Cette déclaration péremptoire me donna beaucoup à penser, et m'inspira de sinistres pressentiments. J'avais une lettre de recommandation pour don Miguel de Cevallos, qui, le surlendemain de mon arrivée, me présenta au vice-roi. Le comte était de petite taille; ses manières étaient roides et communes. Il me reçut debout, apparemment pour ne pas se voir obligé à m'offrir un siège. Je lui adressai la parole en italien, et il me répondit en espagnol, ce qui produisit le plus étrange amalgame. Le sachant très-vain, je lui prodiguai le titre d'Excellence pendant toute la durée de notre entretien. Il me parla beaucoup de Madrid et des plaisirs de cette capitale, ce qui ne me donna pas une haute idée de Barcelone sous ce rapport. Il se répandit en plaintes sur M. de Mocenigo, qui, au lieu de passer par Barcelone pour se rendre à Paris, ainsi que le comte l'y avait amicalement engagé, avait pris la route directe de Bordeaux. Son Excellence m'invita à dîner; invitation qui me fit plaisir, en ce qu'elle témoignait que le comte n'avait aucun soupçon de mes relations avec Nina. Il y avait huit jours que je n'avais entendu parler de la signora, et, comme il avait été convenu entre nous que je ne me présenterais chez elle qu'après qu'elle m'aurait donné l'avis de venir, cet avis ne venant pas, je me perdais en conjectures. Mieux

avisé, j'aurais deviné que le comte usait de sa *lune de miel*, et qu'il occupait sa belle toutes les nuits. Enfin, je reçois un billet de la princesse; elle me donnait rendez-vous pour dix heures. Notre entrevue fut assez cérémonieuse. J'attribuai la réserve dont elle fit preuve à la présence de sa sœur, femme de quarante ans, et qui avait tous les dehors d'une duègne. Au fond, je ne fus pas fâché de ce que Nina appelait un contre-temps, car je ne me sentais aucune inclination pour cette fille; mais je crus devoir, par ménagement pour elle, ne pas discontinuer mes visites. Une petite circonstance, dont je vais parler, eût bien dû me déterminer à les cesser.

Je me promenais tranquillement dans la ville, lorsqu'un officier des gardes wallonnes m'aborde poliment et me dit :

— Monsieur, j'ai à vous entretenir d'un objet qui ne me concerne nullement, mais qui vous intéresse au plus haut degré.

— Expliquez-vous, monsieur, je ne puis que vous savoir gré de ce que vous voudrez bien me dire.

— A merveille! Vous êtes étranger, et peut-être ne connaissez-vous pas très-bien les mœurs espagnoles; par conséquent vous ignorez à quoi vous vous exposez en allant voir tous les soirs la signora Nina, après la sortie du vice-roi.

— A quels dangers m'exposerais-je, monsieur? Le comte est instruit de mes visites, et probablement ne trouve-t-il pas mauvais que je les continue.

— Vous pourriez vous tromper. Le comte sait que vous allez chez sa maîtresse; s'il ne lui témoigne pas son mécontentement de ces visites nocturnes, c'est qu'il la craint encore plus qu'il ne l'aime. Mais sachez qu'il est impossible à un véritable Espagnol d'aimer sans être jaloux. Croyez-moi, monsieur, dans l'intérêt de votre sûreté, ne revoyez plus Nina.

— Merci pour votre conseil; mais je ne saurais le suivre, ce serait payer la bienveillance que me témoigne cette dame par une grossièreté inexcusable.

— Ainsi, vous persistez à vous présenter chez elle ?

— Jusqu'au moment où le comte croira convenable de me faire connaître que mes assiduités lui déplaisent, j'aurai l'honneur de faire ma cour à la signora.

— Le comte croirait s'avilir en vous faisant donner l'avis que je vous donne ici, faites donc, comme vous l'entendrez.

Et mon officier s'éloigna.

Le 14 novembre, en arrivant chez Nina, je trouve auprès d'elle un individu à mine suspecte, qui lui montrait un portrait en miniature ; cet individu n'était autre que l'infâme Passano, dont le nom se trouve, malheureusement pour moi, écrit à presque toutes les pages de ces mémoires. Le sang me monte au visage, mais j'ai assez de force pour me contenir. Je fais un signe à Nina de me suivre dans la pièce voisine, et, là, je lui enjoins de mettre sur-le-champ ce mauvais sujet à la porte. Nina m'objecte que c'est un peintre qui se propose de faire son portrait. — C'est un drôle que je connais à bonnes enseignes ; chassez-le, vous dis-je, ou je me retire à l'instant. Alors Nina appelle sa sœur, et lui remet le soin de cette commission. L'ordre fut exécuté : Passano sortit furieux en criant que *je m'en repentirais*. Effectivement je m'en suis repenti, comme on va le voir. La porte de la maison de la signora aboutissait à une avenue assez étroite et sombre, défilé qu'il fallait traverser avant de se trouver dans la rue. Il était minuit. Je venais de prendre congé de ces dames, et j'avais fait à peine vingt pas dans ce passage, lorsque je me sens saisi violemment au collet. Je me débarrasse de mon adversaire au moyen d'un violent coup de coude, et, sautant promptement en arrière, je mets l'épée à la main, et je porte une botte vigoureuse à un autre individu qui, le bâton levé, allait se ruer sur moi ; puis je me hâte d'escalader le mur de clôture, et me voilà dans la rue. Un coup de pistolet, qui part à mes oreilles, me fait fuir à toutes jambes ; mais, dans ma précipitation, je me laisse choir, et me relève tout aussitôt, oubliant de ramasser mon chapeau. Éperdu, l'épée à la main, je rentre à mon

auberge, et je conte tout à l'hôte. En même temps je m'assure avec plaisir que je ne suis pas blessé; je l'avais échappé belle, car mon habit était percé de deux balles, tout auprès de la poitrine.

— Voilà une fâcheuse affaire, me dit l'hôte en secouant la tête.

— Il est présumable que j'ai tué l'un de ces scélérats, mais du moins saura-t-on que c'était pour ma défense. Gardez mon habit, c'est un témoin que personne ne récusera.

— Il vaudrait mieux quitter Barcelone.

— Me prendriez-vous pour un imposteur?

— Dieu m'en garde! Je crois sans peine à tout ce que vous m'avez dit, et c'est pour cela que vous ferez bien de décamper.

— Je ne crains rien et je reste.

Cependant j'avais quelque appréhension de ce qui m'arriva à mon réveil. Mon lit était entouré de sbires: on fait main basse sur mes papiers; on s'empare de ma personne, et me voilà à la citadelle. On me dresse un mauvais lit: mon portemanteau m'est remis; puis les verrous sont tirés, et je reste plongé dans mes réflexions. J'avais peine à établir quelque rapport entre l'attaque nocturne dont j'avais failli être la victime et mon incarcération dans une prison militaire. Quel parti prendre? Faut-il écrire à Nina, ou attendre? Je m'arrête à ce dernier parti. Moyennant un *pezzo duro* (5 livres de France), je fais venir un bon diner, et mon désastre ne m'empêche point d'y faire honneur. Je dirai même, à ma louange, que je ne me trouvais jamais meilleur appétit. Pendant deux jours je me vois traité avec assez de distinction. Ma bourse m'avait été fidèlement remise, et elle contenait 300 doublons. Il y a des personnes plus à plaindre.

Le troisième jour, en mettant le nez à ce que le geôlier appelait la fenêtre, sorte de trou percé dans la muraille et garni de barreaux, je reconnais dans la cour ce coquin de Passano, qui me salue avec un compliment ironique. Ce fut un trait de lumière. C'était donc lui qui m'avait

dénoncé : il devenait évident qu'il avait joué son rôle dans le guet-apens. Mais comment Passano avait-il accès dans les cours de la prison ? Il s'entretenait avec les officiers, et paraissait donner des ordres aux soldats. Quelle était donc cette maligne influence qui me faisait retrouver mon mauvais génie dans tous les lieux où je portais mes pas ? Je n'étais pas au bout.

Sur les neuf heures du soir, un officier entre d'un air consterné dans mon cachot.

- Veuillez me suivre, monsieur.
- Qu'y a-t-il de nouveau ?
- Vous le saurez tout à l'heure.
- Mais où me conduisez-vous ?
- Sur les glacis.

Je le suivis. Le froid était assez vif, et il tombait une neige menue et serrée ; circonstance rare en Espagne, où l'automne se prolonge jusqu'en décembre. A peine arrivé, un soldat veut me dépouiller de mon manteau, que j'avais pris à tout hasard. Je résiste, et cet homme me dit d'une voix brève et émue :

- Vous n'en avez plus besoin.

Ces paroles me firent frémir. Je lève les yeux et je vois en face de moi, à quelque distance, spectacle horrible ! sept ou huit soldats rangés sur deux lignes, l'arme au bras. Les grandes murailles noires de la forteresse jetaient sur cette scène une teinte plus lugubre encore. A la lueur de quelques lanternes, je voyais se consommer les apprêts de mon supplice, car nul doute que j'allais être fusillé. J'étais glacé de crainte, et en même temps mon cœur bondissait d'indignation. Par quel étrange mépris du droit des gens et de l'humanité allait-on m'exécuter, sans aucune forme de procès ? Quel était mon crime ? de quel attentat digne de mort étais-je donc coupable ? Absorbé dans ces réflexions, j'étais appuyé, anéanti, contre la muraille, quand l'officier, qui paraissait aussi consterné que moi, vint me demander si je n'avais pas quelques dispositions à faire, et qu'il était là pour s'en charger. En entendant ces paroles, qui m'annonçaient si clairement mon sort, la

colère prit le dessus. Je protestai énergiquement contre l'assassinat dont j'étais la victime, et, élevant la voix, je rendis responsable de mon supplice devant Dieu tous ceux qui allaient en être les instruments. Bref, je terminai par réclamer l'assistance d'un prêtre. Alors un individu, la tête enfouie dans le collet d'un vaste manteau, s'approcha de l'officier, et lui parla à voix basse. Celui-ci vint me prendre le bras, et me conduisit dans un autre cachot, en forme de cave, pavé en pierre, recevant d'en haut un simple filet d'air, véritable tombe, où il me laissa enseveli vivant, sous la garde d'un nouveau geôlier. Cet homme, dont tous les dehors concordaient merveilleusement avec ses fonctions, me signifia qu'il fallait demander en une seule fois la nourriture qui me serait nécessaire pour la journée du lendemain; car personne, excepté lui, ne pouvait pénétrer dans ma prison, qu'il appelait, je crois, *Calabozo*.

Cette injonction, toute réservée qu'elle était, me délivra d'une mortelle inquiétude. Dans ma situation, ce répit de vingt-quatre heures était suffisant pour me sauver.

— J'ai demandé un prêtre, dis-je à mon argus.

— Et pourquoi faire?

— Ne dois-je pas me préparer à la mort?

— Jamais un prêtre n'est entré ici; cette prison n'est pas destinée à recevoir les condamnés à mort.

— N'avez-vous pas connaissance de la scène qui a précédé ma translation ici?

— Tout ce que je sais, c'est qu'on ne m'a donné aucune des instructions qui me sont prescrites pour les condamnés à mort. La preuve, c'est que vous avez les pieds et les mains libres, et que j'ai l'ordre de vous fournir, moyennant votre argent, tout ce que vous pouvez souhaiter.

— Vous étiez donc prévenu de mon arrivée?

— Depuis ce matin.

Ainsi, c'était un simulacre de supplice qu'on m'avait fait subir, et je le devais probablement à l'esprit infernal de Passano; car le moyen d'imaginer que le vice-roi se fût prêté à cette atroce aggravation de peine!

— Puisque vos instructions, dis-je au geôlier, vous obligent à m'accorder tout ce dont j'ai besoin, vous me procurerez d'abord des livres.

— Impossible ! cela n'est pas permis.

— Alors donnez-moi du papier, des plumes et de l'encre.

— Du papier seulement, car il n'est pas permis d'écrire.

— Au moins pourrai-je avoir des crayons pour dessiner des plans d'architecture ?

— Tant que vous voudrez.

— Vous me procurerez aussi de la bougie ?

— Non pas : voici une lampe qui brûle nuit et jour ; cela doit vous suffire.

— Ces restrictions me concernent-elles personnellement ?

— C'est l'usage de la maison.

— Et vos fonctions vous obligent-elles à me tenir compagnie ?

— Non pas. J'ai les clefs de votre cachot, et je suis responsable de votre personne : voilà tout. En outre, vous serez gardé à vue par une sentinelle placée à la porte ; si bon vous semble, vous pourrez causer avec elle par le guichet.

— Quel est le régime des prisonniers ?

— Du pain et de la soupe ; mais ils sont libres de demander tels autres mets, en s'astreignant à certaines formalités. Ainsi, je dois visiter les volailles, pâtés, etc.

Sur ce, mon homme se retira, en me prêchant la patience comme s'il dépendait de nous d'en avoir. Cependant les paroles de mon geôlier m'avaient fait du bien ; et, accoutumé à ces vicissitudes, je dormis paisiblement. Je fis, le lendemain, un succulent déjeuner en présence de mon geôlier, qui enfonça ponctuellement la fourchette dans tous les mets, pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas de lettres cachées. Sur l'invitation que je lui fis de partager mon repas, il me répondit que la nature de ses fonctions ne lui permettait pas d'accepter mon offre.

Je restai quarante-trois jours confiné dans ce donjon ; c'est là que je rédigeai de mémoire, au crayon, la *Réfuta-*

tion complète de l'Histoire de Venise par Amelot de la Houssaye, laissant en blanc les citations, puisque le texte de l'ouvrage me manquait.

Le 28 décembre, le même officier qui avait procédé à mon arrestation se fait ouvrir le cachot, et m'ordonne de m'habiller et de le suivre. Il m'accompagne jusqu'au palais de justice, où un greffier me fait remise de ma malle et de mes papiers ; il me remet aussi mes trois passe-ports, qui, ajoute-t-il, sont véritables.

— Est-ce donc pour vérifier cette circonstance qu'on m'a détenu pendant quarante-trois jours dans un cachot ?

— Uniquement pour ce motif, monsieur ; mais présentement vous êtes justifié. Toutefois, il ne vous est pas permis de rester à Barcelone. Vous avez trois jours pour faire vos préparatifs.

— Je ne veux pas savoir quel est l'ennemi secret et puissant qui me persécute ; mais cette conduite est odieuse : convenez-en, monsieur. Un scélérat avéré peut se défendre, et l'on m'a refusé jusqu'à cette consolation.

— Vous vous trompez ; libre à vous de porter plainte au conseil de Madrid.

— Cette expérience me suffit, et Dieu me garde d'avoir recours à la justice espagnole ! Je vais en France.

— Bon voyage !

— Du moins vous voudrez bien me notifier par écrit l'ordre que vous me donnez.

— C'est inutile. Je suis Emmanuel Badillo, secrétaire de l'administration. On va vous conduire à l'hôtel Santa-Maria : vous y retrouverez tout ce que vous y avez laissé ; ensuite vous serez libre, et demain vous aurez un passe-port.

Arrivé à l'hôtel, on me rendit ma redingote et mon épée, ainsi que le chapeau que j'avais laissé tomber dans ma fuite ; singulière trouvaille, puisque en mon absence ma chambre n'avait été ouverte qu'aux agents de police. On me remit aussi fidèlement cinq ou six lettres à mon adresse, et qui n'avaient pas été ouvertes ; nouvelle preuve que ma détention était le résultat d'une haine particulière. Avant

de partir, je voulus régler mes comptes avec l'hôte ; mais il me répondit par la formule en usage :

— Tout est payé, ainsi que votre dépense présumable de trois jours.

— Et qui vous a payé ?

— Vous le savez bien.

— Mon aventure a-t-elle fait du bruit ?

— Beaucoup.

— Que disait-on ?

— Ceci et cela ; vous vous fâcherez si je parle.

— Me fâcher ! que m'importe l'opinion ? Ce sont les sots qui la règlent, et les sots seuls la redoutent.

— Eh bien, on assure que le coup de pistolet est parti de votre main, et que vous aurez tué quelque lapin pour rougir votre épée, puisqu'on n'a découvert ni mort ni blessé à l'endroit désigné par vous.

— Voilà qui est plaisant. Et mon chapeau ?

— Un agent l'aura trouvé dans la rue.

— Vous êtes crédule. Mais dit-on pour quel motif j'ai été incarcéré ?

— Mille bruits ont couru : selon les uns, vos papiers n'étaient pas en règle ; selon d'autres, vous passiez pour l'amant de dona Nina.

— Vous pouviez dire qu'il ne m'est jamais arrivé de découcher.

— Si vous m'en croyez, monsieur, ne revoyez jamais cette dame.

— Soyez tranquille.

J'appris que Nina se vantait hautement de m'avoir prodigué de l'argent, et qu'elle avait été jusqu'à avouer au comte de Riela que j'étais son amant. Le soir même, je fournis un nouvel aliment aux caquets de la ville. J'avais chargé mon hôte de retenir une loge à l'Opéra. La représentation annoncée promettait d'être brillante, lorsqu'une heure avant le spectacle l'affiche fut enlevée ; vu l'indisposition de deux chanteurs, il devait y avoir relâche jusqu'au 2 janvier. Cet ordre ne pouvait qu'émaner du vice-roi ; je le pris pour moi, ainsi que toute la ville.

Je quittai Barcelone le dernier jour de l'année 1768, me dirigeant sur Perpignan. Je voyageais dans une bonne calèche, allant à petites journées, ne m'arrêtant dans les auberges que pour les collations. Le lendemain de notre départ, mon cocher me demande si je n'ai pas des ennemis dans Barcelone.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que, depuis hier, trois individus à mine suspecte ne nous perdent pas de vue. Ils ont passé la nuit dans la même auberge que nous ; ces gens-là évitent de parler à qui que ce soit et méditent sans doute un mauvais coup.

— Que faire pour nous garantir de leur attaque ?

— Dans ce moment ils ont une avance de trois quarts d'heure sur nous ; mon avis est de partir un peu plus tard, et d'aller coucher dans une auberge éloignée de la station ordinaire, où ces brigands ne manqueront pas de nous attendre. Si nous les voyons revenir sur leurs pas, point de doute qu'ils n'aient de mauvais desseins sur vous.

Je suivis le conseil de mon cocher, et descendis à l'auberge en question. Nous n'y trouvâmes point les bandits. Je commençais à me rassurer, lorsque en jetant les yeux dans la cour je les aperçus à la porte de l'écurie. Un frisson mortel courut par tous mes membres ; je me crus perdu. La réflexion me rendit mon courage. J'ordonnai à mon domestique de ne témoigner aucune défiance, et de m'envoyer le cocher aussitôt que ces hommes seraient endormis. Celui-ci ne se fit pas attendre. Il accourut en criant qu'il fallait nous mettre en route sur-le-champ. J'ai fait causer ces vauriens après les avoir grisés, ajouta-t-il, et je suis persuadé maintenant qu'ils en veulent à votre vie. Profitons de leur sommeil pour nous éloigner ; nous sommes tout près de la frontière, et je sais un chemin détourné qui nous y conduira en peu d'heures.

Assurément, si j'avais pu me procurer une escorte de deux hommes armés, j'aurais méprisé les conseils de mon conducteur ; mais dans ma position, n'ayant qu'une paire de pistolets et mon épée, comment me serais-je

défendu contre trois assassins dont la mine annonçait l'audace et la résolution, et qui étaient armés jusqu'aux dents! Nous levâmes le pied à la hâte. En six heures de temps nous avons franchi onze lieues; si bien que les bandits dormaient probablement encore quand nous touchâmes le territoire français. J'étais loin de deviner alors par qui ces hommes avaient été chargés de m'assassiner. Le lecteur verra bientôt comment, trois semaines après, j'appris toutes les circonstances de cette vilaine affaire.

Arrivé à Perpignan, je congédiai mon domestique. Le lendemain je couchai à Narbonne et le jour suivant à Béziers. La situation de cette dernière ville est magnifique, et le séjour en est enchanteur. Les habitants en sont spirituels, les femmes jolies et serviables; on y mange bien, on y boit encore mieux. J'en dirai autant de Montpellier, où je retrouvai une demoiselle *Blasin* dont le lecteur se souviendra peut-être. Je ne fis que traverser Nîmes, pressé que j'étais d'arriver à Aix, où j'allais revoir plusieurs amis.

CHAPITRE XIV.

Séjour à Aix. — Le marquis d'Argens. — Henriette. — Départ pour Turin. — Vieilles connaissances que j'y retrouve. — Séjour à Livourne. — L'amiral Orloff. — Voyage à Rome. — Miss Betty.

Me voilà donc installé à Aix, à l'hôtel des Trois Dauphins. J'y trouvai un cardinal espagnol qui allait à Rome faire un nouveau pape en remplacement de Rezzonico (Pie V), qui venait de mourir. Ma chambre n'était séparée de celle de Son Éminence que par une simple cloison; aussi je ne perdais pas un mot de ce qui s'y disait. C'est ainsi que je devins l'invisible témoin d'une scène que le saint prélat fit à son intendant. L'Éminence gourmandait l'intendant sur sa lésinerie. Vous nourrissez donc mes gens comme des muletiers? lui disait-il; vous ferez passer

votre maître pour un gueux. Qu'est-ce que cela signifie? Nous dépensons ici quatre fois moins qu'en Espagne!

— Monseigneur, il est impossible de dépenser davantage dans ce pays. La bonne chère y est à vil prix.

— En vérité? C'est à dégoûter de la bonne chère.

— Voulez-vous que je contraigne l'hôte à exiger le double du prix de ce que vous demandez pour votre table, si splendidement servie en gibier, volaille, poisson, etc., etc.?

— S'il en est ainsi, j'entends que vous commandiez des repas dans tous les endroits des environs où nous devons passer; on payera et on n'y touchera pas. Vous ferez bien de les commander pour douze personnes.

— Mais nous ne sommes que dix.

— N'importe! En outre, vous donnerez de meilleurs pourboires aux postillons. Vous leur jetez un petit écu; c'est à me faire rougir. Rappelez-vous aussi que vous ne devez jamais recevoir la monnaie qu'on vous rend sur une pièce d'or. Vous me faites une jolie réputation avec vos lésineries de procureur! A Madrid, à Versailles, à Rome, on dira que le cardinal de la Cerda est un cancre.

Tous les grands d'Espagne sont taillés sur ce patron. Le cardinal de la Cerda, quand je le vis, avait une soixantaine d'années. C'était un petit homme aux yeux gris, au nez saillant, d'une tournure grotesque. Grâce à son embonpoint, on l'eût pris pour Sancho Pança costumé en cardinal.

Le marquis d'Argens habitait, aux environs d'Aix, la maison de campagne de son frère, le marquis d'Aiguilles, président du parlement. On sait qu'il s'était acquis une assez belle réputation par l'amitié que lui portait le grand Frédéric plutôt que par ses écrits, qu'on ne lit plus. C'était alors un vieillard touchant à la décrépitude, mais encore très-friand des plaisirs terrestres. Épicurien consommé, il coulait des jours sans nuages dans les bras de la comédienne Cauchois, qu'il venait d'épouser. Sauf la différence des conditions, ce lien ressemblait assez à celui qu'unissait J.-J. Rousseau à sa Thérèse. La Cauchois,

bien qu'épouse légitime, se regardait comme la servante du vieux marquis. Sur la recommandation qui lui avait été faite par milord maréchal, son ami intime, il me reçut avec beaucoup de bonté, et me présenta à son frère. Jamais je ne vis deux hommes plus différents de caractère et de penchants, et cependant leur fraternelle amitié était admirable. Rien ne troubla jamais leur union, pas même les controverses religieuses. Le président était dévot et partisan tellement prononcé des jésuites, qu'on ne le désignait que par la qualification de *robe courte*. Le marquis d'Aiguilles ne parlait jamais de son frère qu'avec les marques d'une tendre pitié. Il gémissait de ses péchés et le plaignait de son aveuglement, comptant bien sur sa conversion, qu'il demandait au ciel ardemment. Du reste, le bon président se bornait à faire des vœux, abandonnant le soin et la direction de sa maison à d'Argens, qui s'y entendait. Table somptueuse, concerts, théâtre de société, les visiteurs, gens de distinction, trouvaient au château tous les plaisirs. Chacun des repas réunissait au moins trente convives. La conversation y était du meilleur ton, point satirique, mais nullement rigide, quoiqu'il n'y fût jamais question d'amour. Quand, par hasard, le marquis d'Argens effleurait un sujet trop délicat, les dames se couvraient le visage, et le confesseur de la maison s'empresait de donner une autre tournure à l'entretien. Au premier abord, on n'aurait jamais pris ce confesseur pour ce qu'il était : un jésuite. Son extérieur était celui d'un abbé dameret ; mais *l'habit ne fait pas le moine*. J'eus l'occasion de l'éprouver. Comme on m'interrogeait sur mon voyage en Espagne, je contai, entre autres anecdotes, celle de la madone si méchamment barbouillée par le chapelain de *San-Geronimo*. Quoique mon récit fût fait en termes mesurés, le sévère confesseur fronça le sourcil, et m'interrompit pour savoir comment on appelait, en Italie, un fort pâté dont M^{me} d'Argens nous distribuait des tranches. *Una crostata*, répondis-je ; seulement je ne saurais vous dire, ajoutai-je, le nom de toutes les *béatilles*, telles que boulettes, boudins, boudinelles, tripettes, culs d'artichauts

qui farcisent l'intérieur de la *crostata*. Tout le monde éclata de rire, à l'exception de mon jésuite, qui m'entreprit sur le mot *béatilles*. Il est indécent, s'écria-t-il, de s'égayer ainsi sur une locution qui s'applique à l'état des bienheureux. Puis, par une transition facile à concevoir, le jésuite me demanda lequel des cardinaux serait, à mon avis, élu pape.

— Ganganelli; c'est le seul cardinal qui en même temps soit moine.

— Et pourquoi pensez-vous que le sacré collège choisisse un religieux?

— N'est-ce pas le seul moyen de satisfaire les exigences du gouvernement espagnol?

— Vous voulez parler de la suppression de l'ordre des jésuites? C'est ce que la cour de Madrid n'obtiendra jamais.

— Je le souhaite, car j'aime les jésuites, mes anciens maîtres; mais je redoute pour eux une mauvaise fin. Toutefois Ganganelli n'en sera pas moins élu pape, et par un autre motif qui vous paraîtra peut-être risible, mais qui n'en est pas moins très-sérieux.

— Lequel?

— C'est qu'il est le seul cardinal qui porte perruque, et vous conviendrez que jamais le saint-siège n'a été encore occupé par un pape en perruque.

— Les choix du sacré collège ont toujours été déterminés par de plus graves motifs. Il est possible que la majorité soit hostile à notre ordre, mais jamais le pape n'oserait le supprimer.

— Il semblerait, repartis-je aussitôt, que vous oubliiez le principe fondamental de votre ordre.

— Veuillez donc me le rappeler.

— C'est que le pape peut tout et même davantage.

Là-dessus mon homme se leva de table, rouge de colère. Je réfléchis trop tard que je m'étais fait un nouvel ennemi. On devait donner le soir même une représentation de *Polyeucte* sur le théâtre du château; mais je pris congé de la compagnie. Je serais parti le lendemain pour Marseille si

un jeune Polonais, du nom de Schusloski, parent du marquis d'Argens, ne m'eût procuré à Aix des connaissances de toutes sortes. Nous passâmes gaiement ensemble le temps du carnaval ; je dis gaiement, sans songer que le carême allait me faire expier ces plaisirs et devenir pour moi un véritable temps de pénitence.

Neuf jours après la soirée du mardi gras, au bout d'un sommeil de six heures, je me réveillai très-malade. Le mal empira au point qu'on jugea à propos de m'administrer les derniers sacrements. Ma convalescence fut longue : une femme qui m'était inconnue me soigna tout le temps qu'elle dura. Cette femme, qui n'avait plus ni jeunesse ni beauté, ne me quitta que lorsqu'elle me vit complètement guéri. En lui payant son salaire, je lui demandai qui l'avait placée auprès de moi. — Votre médecin, répondit-elle.

Quelques jours après, je remerciai le docteur de m'avoir procuré une si bonne garde-malade — Elle vous a trompé, me dit-il ; je ne la connais pas. Mon hôtesse, à qui j'en parlai aussitôt, me fit la même déclaration. Bref, cette femme était étrangère à tout le monde. — Qui donc l'avait introduite auprès de moi ? Je ne l'ai su qu'après mon départ d'Aix.

Sitôt guéri, j'allai retirer mes lettres à la poste. L'une d'elles, datée de Paris, était de mon frère en réponse aux nouvelles que je lui avais données de mon arrivée à Perpignan. Mon frère me félicitait d'avoir échappé aux trois assassins ; il m'écrivait : « Le bruit de ta mort a couru ici ; ce funeste événement m'a été communiqué à moi-même par un de tes amis intimes, le comte Manucci, attaché à l'ambassade de Venise. »

Ainsi par cette confidence indiscreète, Manucci se désignait lui-même comme l'auteur de cette lâche tentative. Ce cher ami avait poussé la vengeance bien loin ; mais il s'y prit très-maladroitement avant comme après. Lorsque, plus tard, je le revis à Rome, je lui reprochai son indigne action. Il nia effrontément, et s'entêta à dire que tout ce qu'il avait divulgué on le lui avait mandé de Barcelone, Je reviendrai sur ce sujet en temps et lieu.

Je revis le marquis d'Argens pour ma visite de congé. Nous eûmes un entretien de trois heures qui roula presque entièrement sur son auguste ami le roi de Prusse. J'avais fait présent au marquis d'une *Iliade* et d'une *Énéide*. L'*Iliade*, enrichie des scolies de Porphyre, était un exemplaire rare, à riche reliure. D'Argens, à son tour, me fit présent de la collection de ses œuvres. Comme je lui demandais si je pouvais me flatter de les posséder complètes, il me répondit : Vous avez là tout ce que j'ai écrit, si ce n'est une partie des mémoires qui concernent ma jeunesse, volumineux griffonnage que j'ai brûlé.

— Et pour quelle raison ?

— Parce qu'avec mon amour pour la vérité je me serais rendu la risée de tout le monde.

— Si par hasard l'envie me prenait, à moi Casanova, de lever le voile qui couvre les actions de ma vie, que diriez-vous ?

— Je vous dirais que vous avez tort : pareille publication ne vous laisserait que des regrets. Un homme qui monte ainsi de son propre mouvement sur les tréteaux de la publicité s'expose à tous les désagréments. Outre que son honneur est continuellement en jeu, il doit s'attendre à des humiliations sans nombre pour son amour-propre d'auteur. Qu'est-ce que des mémoires où l'auteur ne dit pas toute la vérité ? et qui aura jamais le courage de la dire ?

— Ce courage, je l'aurai !

— Prenez-y garde, tous vos aveux ne tourneront pas au profit de la vérité, et de la vraie morale par conséquent ; mais on s'en fera une arme contre vous. On suspectera les louanges que vous vous donnerez, et on exagérera le mal que vous direz de vous-même. En outre, vos révélations vous susciteront partout des ennemis.

— Je tairai beaucoup de noms.

— La belle avance ! On les devinera, et puis ne se reconnaîtront-ils pas eux-mêmes ? Croyez-moi, s'il n'est pas séant à un homme de parler de soi, il lui est encore beaucoup moins permis de se faire le héros de son livre, de se placer ainsi sur un piédestal.

Convaincu de la justesse de ses observations, je jurai au marquis que je ne ferais jamais pareille folie. Et cependant je la commets chaque jour depuis sept ans; bien plus, j'en suis venu à croire que j'ai contracté la rigoureuse obligation d'aller jusqu'au bout, quelque repentir que j'en puisse éprouver. Je continue donc à écrire, mais en nourrissant le secret espoir que l'histoire de ma vie ne verra pas le jour, et que, grâce à quelque accès de sagesse, je brûlerai tout ce barbouillage. Si par hasard cette espèce d'auto-da-fé n'avait pas lieu, je supplie le lecteur de me pardonner en songeant que j'ai eu la *main forcée* par la foule des mauvais sujets qui fréquentent le château du comte de Wadstein, à Dux, que j'habite en ce moment.

Le lendemain de la Fête-Dieu, je partis d'Aix pour Marseille. Avant de parler de ce voyage, il m'est impossible de passer sous silence la procession qui a lieu ce jour-là à Aix, ainsi que dans tous les pays catholiques. On sait que, dans cette solennité, tous les fonctionnaires des ordres ecclésiastique, civil et militaire ont ordre de suivre le saint-sacrement. Ceci a lieu partout, et n'est susceptible d'aucune observation particulière; mais ce qui mérite d'être remarqué, ce sont les mascarades et les scènes burlesques dont on égaye ici la piété des fidèles. Là vous voyez, accoutrés d'une manière grotesque, des mannequins représentant la mort, le diable et le péché originel, lutter et se battre dans les rues. Cantiques, cris de joie, quolibets, hymnes, refrains bachiques, tout cela forme le plus bizarre concert. Jamais le paganisme, qui honorait aussi ses dieux par des saturnales, n'imagina rien de plus dissolu et de plus diabolique. Les paysans viennent de six lieues à la ronde en l'honneur du Seigneur. Le saint-sacrement n'est porté processionnellement que ce seul jour de l'année, et c'est précisément l'époque que le peuple célèbre par les plus scandaleuses bouffonneries. On dirait qu'il se propose d'égayer le Père Éternel lui-même par le spectacle de ces folles orgies. Quiconque aurait l'audace de fronder un tel usage passerait pour

impie. Un membre du parlement d'Aix m'assura gravement que cette fête était une excellente institution, puisqu'elle procurait à la ville un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs.

Pendant mon séjour à Aix, je n'avais cessé de penser à Henriette. Je connaissais son véritable nom, et j'espérais toujours la rencontrer. Plus d'une fois ce nom avait été prononcé devant moi dans différentes sociétés; mais je m'étais bien gardé de demander des informations sur son compte, puisqu'elle m'avait commandé d'être discret. Cependant, impatient d'avoir de ses nouvelles, je me décidai à lui écrire, et j'allai remettre moi-même la lettre au concierge du château qu'elle habitait dans les environs. Il me répond : — Madame aura votre lettre ce soir.

— Elle n'est donc pas chez elle?

— Elle est chez elle, à la ville.

Au même instant j'aperçois ma garde-malade.

— Vous demeurez ici? lui dis-je. Et depuis quand?

— Depuis dix ans.

— Qui vous a placée auprès de moi pendant ma maladie?

— C'est ma maîtresse. Ne l'avez-vous pas vue à Aix?

— Non, car elle ne reçoit personne.

— C'est vrai, mais elle va partout. Au surplus, il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas reconnu ma pauvre maîtresse; elle a tellement changé!

— Pauvre Henriette! m'écriai-je. Et je remontai en voiture pour cacher mes larmes.

En arrivant à Marseille, la première personne que je rencontre dans l'auberge, c'est la sœur de Nina, la signora Schizza. Elle avait quitté Barcelone avec son mari, et se disposait à partir pour Livourne.

— Votre sœur serait-elle ici? lui dis-je.

— Non, elle est encore à Barcelone; mais elle n'y restera pas longtemps. L'évêque ne veut pas qu'elle demeure plus longtemps dans la ville; il faudra donc qu'elle finisse par déguerpir. Du reste, elle s'inquiète peu des persécutions de M. l'évêque, persuadée qu'elle est que l'amour du comte de Riela la suivra partout.

— Et que partout, ajoutai-je, elle trouvera le moyen de travailler à sa ruine.

— En attendant, elle l'a déshonoré dans le pays.

— Il est impossible cependant que votre sœur déteste le comte, qui a tout sacrifié, qui l'a comblée de bienfaits, et qui a assuré pour jamais son existence.

— Pour cela, vous vous trompez. Elle n'est pas riche ; elle ne possède que des diamants et des colifichets. Sur l'article des sentiments, ma sœur est incapable d'éprouver de la reconnaissance pour qui que ce soit. C'est l'ingratitude même : tout ce que j'ai fait pour elle n'a servi qu'à me perdre, moi et mon mari ; il était au service avec un assez beau grade, et elle l'a fait destituer. Mais vous savez bien à quoi vous en tenir vous-même sur le compte de ce monstre.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle a agi magnifiquement à mon égard.

— Sa générosité n'était qu'affectée ; le vrai but de Nina était d'afficher la honte du comte, et elle y est parvenue. Tout Barcelone sait qu'on a tenté de vous assassiner à sa porte, et que l'assassin est mort d'une blessure que vous lui avez faite.

— Pourriez-vous croire que Nina ait trempé dans ce meurtre, ou du moins qu'elle en ait eu connaissance avant son exécution ? Cela ne serait pas naturel.

— Eh ! mon Dieu ! est-il rien de naturel dans les actions de cette fille ? Seulement, voilà ce que j'ai vu et entendu : chaque fois que le comte venait la voir, elle ne tarissait pas sur votre esprit et vos manières, dans l'intention de l'humilier. Le comte, irrité de cette affectation offensante, l'avait priée plusieurs fois de changer de conversation ; Nina ne lui répondait qu'en riant. Enfin, deux jours avant l'événement, le vice-roi, poussé à bout, sortit en s'écriant qu'il vous ferait donner une leçon de politesse. Lorsque, le soir de votre dernière visite, nous entendîmes le coup de feu, Nina ne laissa pas échapper la moindre émotion ; seulement elle me dit en plaisantant : — Voilà la leçon de politesse ! Je lui fis observer que sans doute

vous étiez tué. A cela elle éclata de rire, en ajoutant que c'était là toute la sensation que votre mort causerait dans la ville. Le lendemain elle était encore de très-bonne humeur quand le domestique vint l'informer de votre arrestation. Elle écrivit à votre hôte un petit billet dont elle fit mystère ; c'était probablement l'ordre de ne vous laisser manquer de rien en prison.

— Et revit-elle le comte ce jour-là ?

— Il ne revit que le lendemain soir. Nina l'accueillit avec de bruyants éclats de rire. En lui parlant de votre conversation, Nina l'en félicita ironiquement.

— Cette mesure, lui dit-elle, va mettre le chevalier à l'abri des attaques de ses ennemis. Le comte répondit sèchement que votre arrestation n'avait rien de commun avec l'aventure nocturne en question. Toute la ville ayant bientôt appris que vous étiez incarcéré à la tour, on chercha à en deviner le motif. Nina le demanda tout net au vice-roi, qui répondit que vos passe-ports étaient faux.

— Mais si le comte n'a pas trempé dans cette affaire, sur quelle dénonciation pensez-vous que j'aie été arrêté ?

— Sur la dénonciation de Passano, puisqu'on l'emprisonna presque en même temps que vous. Quand vos passe-ports eurent été reconnus valables, on envoya Passano à Vienne pour le soustraire sans doute au châtement qu'il méritait. Le jour même de votre mise en liberté, Nina se proposait d'aller à l'Opéra, comptant bien vous y trouver ; mais nous apprîmes en même temps qu'il y avait relâche pour trois jours, et qu'il vous était enjoint de quitter l'Espagne. Nina jugea bien que vous ne vous exposeriez pas à la revoir, et elle s'imagina qu'on vous avait interdit toute espèce de communication avec elle ; mais elle assura que si vous aviez le courage d'arriver jusqu'à elle, elle prendrait volontiers la fuite avec vous. Lorsqu'elle apprit votre arrivée en France, et par quel miracle vous aviez échappé au triste sort qui vous attendait à la frontière, elle conta tout au vice-roi, qui fit l'ignorant. Remerciez donc le ciel, qui vous a tiré sain et sauf de ce vilain pays, car vos relations avec Nina vous auraient

infailliblement coûté la vie. Pour moi, je suis plus à plaindre, et Dieu me punit tous les jours d'avoir mis au monde un pareil monstre.

— Comment? Nina serait votre fille?

— Hélas, oui!

— Elle passerait pour votre sœur.

— Elle l'est aussi.

— Je ne vous comprends pas.

— Nina est la fille de mon père. J'avais seize ans quand je lui donnai le jour; c'est une séduction abominable. Ah! plutôt au ciel que j'eusse étouffé au berceau le fruit de ces horribles amours.

Tel fut le récit de la signora Schizza. Nous la retrouvons, elle et sa fille, à Bologne, dans quelques années.

Le même jour, je reçus d'Henriette la réponse à la lettre que je lui avais portée. « Mon vieil ami, me disait-elle, rien n'est plus romanesque et plus bizarre que l'histoire de notre entrevue, il y a cinq ans, à ma maison de campagne, si ce n'est celle de notre rencontre actuelle, vingt-deux ans après notre séparation à Genève. Nous avons bien vieilli l'un et l'autre depuis cette époque; mais croirez-vous que, malgré cela ou peut-être à cause de cela, je vous aime encore? Cependant je suis charmée que vous ne m'ayez point reconnue; n'en concluez pas que je sois devenue laide. Un embonpoint précoce a pu seul me rendre méconnaissable. Je suis veuve, et j'ai suffisamment de fortune pour pouvoir vous engager à puiser sans crainte dans ma bourse, si l'envie vous en prend; mais gardez-vous de revenir tout de suite à Aix, votre retour ne manquerait pas d'exercer les mauvaises langues si communes en tous pays. Que si le hasard vous ramenait dans ce pays, nous nous reverrions certainement, mais non comme d'anciennes connaissances. Que je me sens heureuse en songeant que j'ai pu contribuer au rétablissement de votre santé, en plaçant auprès de vous une garde-malade dont le dévouement m'était connu! Elle ne vous a rien caché, et j'en suis contente. Si vous me jugez digne d'entrer en correspondance suivie avec vous, je vous raconterai l'histoire des événe-

ments de ma vie jusqu'à notre réunion à Césène, ainsi que les circonstances qui déterminèrent mon retour dans ma patrie. En revanche, vous me ferez le récit de votre fuite miraculeuse des Plombs. Je suis très-reconnaissante de votre attention délicate à n'interroger personne sur mon compte. Marcoline doit vous avoir fait part, dans le temps, de tout ce que je l'ai chargée de vous dire. Si vous savez ce qu'est devenue cette chère enfant, veuillez m'en instruire. »

Déterminé à ne point rentrer dans Aix, où ma présence eût pu nuire à la renommée d'Henriette, je me contentai de lui écrire une lettre fort longue, puisqu'elle contenait en substance l'histoire de mes aventures principales. Dans une trentaine de missives, qui seront peut-être ajoutées à ces mémoires, Henriette me retraçait le tableau entier de sa vie depuis notre séparation. Rien ne me retenant plus à Marseille, j'en partis immédiatement, dans une voiture de louage, pour gagner directement Turin par Antibes et Nice.

Mes amis de Turin saluèrent mon arrivée par un mauvais compliment : à les entendre, *j'avais prodigieusement vieilli*. Il est vrai que j'étais dans ma quarante-cinquième année; c'est en général l'âge du repos, mais pour moi c'était encore l'âge des plaisirs et de l'activité : il y a des hommes qui se sentent jeunes toute leur vie; mon heureuse organisation m'a mis de ce nombre, aussi ne goûtai-je guère l'avis qu'ils me donnaient de songer à la retraite. Je leur fis part de mon projet d'aller en Suisse pour y faire imprimer à mes frais la réfutation en italien de l'ouvrage d'Amelot de la Houssaye; tous s'empressèrent d'y souscrire : le comte de Lapérouse retint cinquante exemplaires qu'il me paya d'avance; c'est chez lui que je fis la connaissance du chevalier L....., l'envoyé d'Angleterre, homme aimable, très-riche, gourmet renommé, généreux, et en cette qualité cher à tout le monde et surtout à une danseuse, une certaine *Carpioni*, très-belle, mais passablement cat...

Je ne fis donc que traverser Turin et me dirigeai vers

Lugano, dans le Tessin. L'imprimerie de cette ville et son directeur jouissaient d'une grande réputation, et puis je n'avais pas à redouter les griffes d'une censure. Aussitôt mon arrivée, j'allai trouver le directeur, M. Agnelli; nous réglâmes les conditions pécuniaires de l'impression. En six semaines l'ouvrage fut prêt et livré au public, qui enleva l'édition dans le courant de l'année. Mon principal but en composant cet ouvrage avait été de me réconcilier avec les inquisiteurs d'État de Venise. Après avoir erré dans toute l'Europe, j'éprouvais le désir bien naturel de revoir ma patrie. Cette envie était parfois tellement violente, que je m'imaginai ne pouvoir plus vivre ailleurs. L'*Histoire de Venise* d'Amelot de la Houssaye fut écrite en haine des Vénitiens; c'est un tissu de grossières calomnies entremêlées de quelques recherches savantes. L'ouvrage circulait depuis quatre-vingts ans, et personne n'avait songé à le réfuter; il est vrai qu'un Vénitien qui se serait dévoué à cette besogne, n'aurait pas obtenu de son gouvernement la permission de publier son livre, parce que notre paternel gouvernement a pour principe de ne rien laisser dire sur son compte, soit en mal, soit en bien. J'osai enfreindre la défense, persuadé que tôt ou tard les inquisiteurs d'État me sauraient gré de mon courage, sinon de mon talent, et lèveraient l'injuste interdit qui pesait sur ma personne. On verra que j'avais deviné juste; mais pourquoi m'a-t-on dispensé de la reconnaissance en me faisant attendre le bienfait pendant cinq ans!

Pendant que je travaillais à mon ouvrage, travail qui me prenait quatorze heures par jour et m'astreignait ainsi à une vie exemplaire, je reçus la visite du *barigel* ou chef de la milice de la ville. Lugano ainsi que son territoire fait partie des treize cantons; mais les usages, les mœurs, la langue, tout en est italien, et la police aussi. Ce *barigel* se présenta fort honnêtement et vint m'offrir ses bons offices.

— Quoique vous soyez étranger, me dit-il, vous pouvez habiter *ma* ville en toute sûreté; vous y trouverez

protection contre vos ennemis du dehors, et principalement contre les puissants seigneurs de Venise.

— Je sais, monsieur, que je n'ai rien à redouter, me trouvant sur un sol suisse.

— Vous n'ignorez pas non plus, monsieur, que les étrangers admis à profiter du bienfait de notre protection doivent acquitter certaine rétribution hebdomadaire ou mensuelle...

— Et s'ils ne veulent pas se soumettre à cet impôt, interrompis-je.

— Alors ils ne peuvent pas se considérer comme étant en lieu de sûreté.

— Pour moi, monsieur, je me regarde ici comme dans un asile; jusqu'à ce que ma conviction ait changé, je ne payerai rien.

— Libre à vous, mais songez que vous n'êtes pas en paix avec la république de Venise.

Le menace indirecte contenue dans cet adieu du barigel ne me causa pas grand effroi; néanmoins la prudence m'obligeait à quelque démarche, et j'allai rendre une visite de politesse au gouverneur de la place. On m'introduit et j'aperçois, qui? M. de et sa belle épouse, que j'avais connus dix ans auparavant à Soleure. Madame de n'avait rien perdu de ses charmes, et je vis à son accueil qu'elle ne m'avait pas tout à fait oublié. Je racontai à M. de la tentative du barigel; il me répondit qu'il le tancerait d'importance, et que je n'avais rien à craindre dans son gouvernement; bref, il me retint à diner; il ajouta qu'obligé de vaquer à ses fonctions il me priait de tenir compagnie à sa femme. Dès qu'il fut parti, madame de vint se jeter à mon cou. Le moyen de n'être pas touché de cette sensible marque de souvenir qu'elle me donnait après une absence de dix ans! Si le lecteur se souvient des tristes circonstances qui accompagnèrent notre séparation, il doit se figurer de quels voluptueux plaisirs notre réunion fut scellée.

— Pourquoi, divine amie, lui dis-je, ne m'avez-vous pas procuré ce bonheur dix ans plus tôt?

— Parce qu'alors mon mari était jaloux

— Etil ne l'est plus ?

— De vous du moins ; votre conduite prudente d'autrefois a détruit tous les soupçons qu'il aurait pu concevoir, et la preuve c'est qu'il nous laisse seuls.

Je demandai à madame de des nouvelles de la veuve dont les dégoûtantes intrigues avaient mis fin à nos amours ; elle me répondit :

— Cette femme est morte, et précisément du vilain mal qu'elle vous avait donné.

— Votre mari n'a-t-il pas eu quelque connaissance de l'affaire.

— Il en a été informé par cette indigne femme ; mais l'opinion de M. de était arrêtée sur votre compte, et il a pris vivement votre défense et la mienne.

M. de, si jaloux autrefois, était alors la confiance même, et je l'éprouvai pendant mon séjour à Lugano. Nous fîmes ensemble un petit voyage aux îles Borromées, magnifique habitation du comte Frédéric Borromeo, qui était un de mes plus anciens amis. Ce gentilhomme avait une existence de prince souverain, quoiqu'il fût à peu près ruiné. Je renonce à parler de la beauté de ces îles vraiment fortunées, mon récit paraîtrait sec et froid aux nombreux voyageurs qui ont vu cette enivrante réalité. Le comte Borromeo, bien qu'arrivant à la décrépitude, et renommé de tout temps pour sa laideur, avait encore le secret de plaire. Les jardins de son palais étaient remplis d'un essaim de jeunes beautés, et l'on m'en cita quelques-unes auxquelles mon vieil ami inspirait une vive passion.

A mon retour à Turin, je trouvai une lettre du Vénitien Girolamo Juliani, le même qui, sur l'ordre des inquisiteurs, m'avait recommandé à M. de Mocenigo. Cette lettre me recommandait chaudement à M. de Berlendis, envoyé de la république auprès du gouvernement sarde. Ce Berlendis avait une haute réputation de capacité comme diplomate, et par une raison unique, c'est qu'il était homme de plaisir ; il y avait chez lui table ouverte, on y adorait publiquement le beau sexe ; tout le talent de l'ambassadeur consistait à

traiter magnifiquement son monde : en général, les gouvernements n'en demandent pas davantage à leurs envoyés; la véritable supériorité d'esprit, l'étude, la science, les goûts simples et paisibles sont des qualités peu prisées dans un diplomate, elles ne sont bonnes qu'à vous fermer le chemin de ces fonctions, et je sais plus d'un personnage qui a dû sa disgrâce précisément à son mérite. Les gouvernements veulent toujours avoir sous la main des instrumens aveugles et dociles ; sous ce rapport la république de Venise était servie à souhait par M. de Berlendis, qui n'avait ni esprit, ni caractère, ni talent.

Je lui parlai de la publication de mon ouvrage, et il consentit à l'envoyer officiellement aux inquisiteurs d'État. La réponse qu'il en reçut était des plus singulières : le secrétaire du terrible tribunal lui mandait qu'il avait adressé mon ouvrage à la cour de justice, et que le titre seul suffisait pour attester l'étourderie ou les mauvaises intentions de son auteur ; qu'on allait l'examiner, et qu'en attendant il était chargé de recommander à M. de Berlendis de me surveiller et de se refuser à toute démarche ultérieure qui pourrait faire croire que j'étais placé sous sa protection : aussi, craignant de compromettre Berlendis par ma présence à ses fêtes, je n'allai plus le voir que le matin, et en secret. Le précepteur de son fils était un certain Andreis, petit abbé corse, assez instruit ; c'est le même, je crois, qui habite présentement l'Angleterre, où il a produit quelque sensation par ses ouvrages. Vers cette même époque, une modiste française, maîtresse du comte de Lapérouse, mourut étouffée par le portrait de son amant, qu'elle avait avalé dans un moment d'ivresse amoureuse. Je composai sur cet événement tragique deux sonnets dont je fus et dont je suis encore très-content ; si je ne craignais de rendre trop volumineux le compte rendu de mes aventures, je joindrais ici ces différentes compositions comme éclaircissements et pièces justificatives ; mais je suis peu touché de ce que l'on appelle la gloire d'auteur, et, si mon nom est destiné à quelque célébrité, je la devrai plutôt à mes actions qu'à mes écrits.

Mon travail terminé, n'ayant alors aucune *affaire de cœur*, dégoûté du jeu à cause de ses mauvaises chances, et ne sachant à quelle idée me vouer, j'eus la fantaisie d'aller offrir mes services au comte Alexis Orloff, qui commandait l'escadre russe mouillée à Livourne et en destination pour Constantinople. Ceux de mes amis à qui je parlai de mon projet s'empressèrent de me donner des lettres de recommandation pour Livourne ; j'eusse préféré des lettres de change, car je quittais Turin avec fort peu d'argent en poche. Si l'expédition dans les Dardanelles avait été dirigée par un Anglais, nul doute qu'elle n'eût réussi à forcer le passage ; mais le comte Orloff n'avait pas la réputation d'un marin. Il va paraître au moins bizarre au lecteur que je me sois figuré alors que j'étais destiné à prendre Constantinople. Dans l'exaltation de mes idées, je me persuadais que sans moi le comte russe ne parviendrait jamais à s'en emparer ; il est vrai qu'il y échoua, mais je suis moins sûr aujourd'hui que cet échec ait été le résultat de mon absence.

Je passai par Parme et soupai chez M. Dubois, directeur des monnaies de l'infant, homme ridiculement vaniteux, malgré tout son esprit. Notre liaison datait de loin, car je le connus en même temps que cette Henriette que j'ai tant aimée. Après nos embrassades, je lui fis part de mes projets. Voici, lui dis-je, des lettres pour le comte Orloff, qui m'attend avec impatience, et j'ai hâte d'arriver, car on dit que sa flotte est au moment d'appareiller. A ces mots, Dubois, me regardant comme un homme de grande importance politique, s'inclina profondément. Il fit mine de vouloir parler de cette expédition, qui mettait l'Europe entière en rumeur ; mais sa réserve diplomatique lui imposa silence. Alors il mit sa propre personne sur le tapis ; j'augurai que nous en aurions pour longtemps, mais, comme il avait eu la précaution de me faire servir un excellent diner, je pris mon mal en patience ; il n'ouvrait la bouche que pour parler, moi que pour manger ; il me regardait faire et je ne l'écoutais pas. Son entretien, qui par conséquent se réduisait aux proportions d'un simple

monologue, roula sur les souverains de l'Europe : il se plaignait de tous sans exception ; même dans le nombre, il y en avait qui étaient morts depuis quinze ans ; mais j'avais un appétit qui m'eût fait supporter bien d'autres anachronismes. Je me souviens qu'il se plaignit avec une violente amertume des ministres de S. M. Louis XV, qui, disait-il, lui avaient refusé jusqu'à *un verre d'eau* : ceci me parut étrange et l'était en effet. Ce verre d'eau consistait dans le cordon noir de Saint-Michel, qui, disait-il, avait été prodigué à des ânes.

— Certainement, lui dis-je, on vous a fait une injustice en vous le refusant. Au dessert, ses doléances terminées, j'entamai le chapitre des miennes : je me plaignis de la fortune et ne lui cachai pas ma gêne ; j'avais besoin de cinquante sequins, il me les offrit généreusement ; je ne les lui ai jamais rendus, et probablement ne les lui rendrai-je jamais : *l'homme propose, Dieu dispose !*

Je trouvai à Livourne la flotte russe retenue encore par les vents contraires. Le consul d'Angleterre me présenta sur-le-champ au comte Orloff, qui habitait son hôtel. Il m'avait connu à Saint-Pétersbourg, et il voulut bien me déclarer qu'il se réjouirait de m'avoir à son bord ; il m'engagea à y faire porter mes malles, se proposant de lever l'ancre au premier vent favorable. Resté seul avec le consul, celui-ci me demanda en quelle qualité je comptais accompagner l'amiral.

— C'est ce que je voudrais bien savoir avant de m'embarquer, lui dis-je, et je vais m'expliquer nettement sur ce point.

La négociation était épineuse ; mais j'aime les situations nettes, et, pour établir la mienne, j'allais tout droit au comte Orloff. Son Excellence étant occupée à écrire, me fit prier d'attendre *une minute*. Cette minute dura deux bonnes heures, au bout desquelles je vois sortir du cabinet M. de Loglio, envoyé de Pologne à Venise. Je l'avais connu à Berlin.

— Que faites-vous ici ? me dit-il.

— J'attends.

— L'audience de l'amiral peut-être? Il est extraordinairement occupé.

— Voilà deux heures que je m'en aperçois.

Cependant les visiteurs se succédaient et étaient admis. Cette inconvenance me choqua : n'était-ce pas me dire que l'amiral n'était pas extraordinairement occupé pour eux?

Cependant ma patience triompha de sa mauvaise volonté. Après quatre heures de station dans son antichambre, il sort, accompagné de toute sa suite, et, à ma demande d'une audience que j'attendais depuis le matin, il veut bien répondre par une invitation à dîner. Je fus ponctuel, et pris place à sa table, où tout le monde s'assit pêle-mêle. Je fus étrangement choqué encore du nombre des convives, qui dépassait du double le nombre des couverts mis. Je vis le moment où, mon voisin et moi, nous serions obligés de manger dans la même assiette. Jamais plus mauvais repas ne fut servi à convives plus avides. Le vin sentait l'eau de mer; les mets étaient avariés. La conversation pouvait passer pour le plus discordant des charivaris; c'était un résumé de tous les patois tartares en usage depuis la Néva jusqu'au pied des Balkans. Orloff, pour stimuler l'appétit des convives, criait de temps en temps : Mangez donc! Et chacun de s'étouffer. Quant à lui, il dina de l'œil, occupé qu'il était à noter au crayon les passages des lettres qu'il lisait. Au dessert on apporta du rhum et de l'eau-de-vie, boissons qui firent flamboyer ces yeux tartares. Après le café le comte me mena dans une embrasure de fenêtre, et voici, mot pour mot, le court entretien que nous eûmes ensemble.

— Eh bien, mon cher ami, vos effets sont-ils à bord? Nous partons demain.

— Permettez-moi, monseigneur, de vous demander à quelles fonctions vous me destinez.

— Je n'en ai aucune à vous donner. Vous me suivrez en ami.

— J'apprécie cette faveur, et je regarderais comme honorable toute destination qui m'imposerait le devoir de

défendre vos jours au prix des miens ; mais quel gré m'en saurait-on pendant ou après l'expédition ? Votre Excellence aura beau m'honorer des marques de sa considération, je n'en resterai pas moins étranger aux affaires. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un parasite, bon tout au plus à égayer votre suite par des quolibets. J'ai besoin d'un emploi auquel soient attachées des obligations positives, et qui me donne le droit de porter votre uniforme.

— Impossible ! mon cher, que ferais-je de vous ?

— Mettez-moi à l'œuvre, et vous verrez ! J'ai du courage et de la bonne volonté, quelques talents peut-être. et je parle couramment la langue du pays où vous allez.

— Décidément, je n'ai point d'emploi à vous confier.

— Dans ce cas je vous souhaite bonne chance, et je m'en vais à Rome. Puissiez-vous n'avoir jamais lieu de vous en repentir ! Je vous le déclare, privé de mon assistance, vous ne franchirez jamais les Dardanelles.

— Qu'est-ce que vous me dites-là ! est-ce un oracle ou une prophétie ?

— L'un et l'autre.

— Nous verrons bien, cher Calchas !

Le jour suivant, l'escadre russe mit à la voile. Quant à moi, je revins à Palerme, où j'oubliai ce camouflet dans la société du père Streafico. C'est ce même moine qui deux ans plus tard devait, par une démarche aussi hardie que périlleuse, escamoter un évêché.

Aux obsèques du père Ricci, le dernier supérieur des jésuites, Streafico fut chargé de l'oraison funèbre du défunt. Ce discours, panégyrique ardent, écrit d'un style nerveux, mettait le pape Ganganelli dans l'alternative de punir l'orateur, ou de donner un bel exemple de modération en le récompensant pour son talent oratoire. Le saint-père prit ce dernier parti, et Streafico fut nommé évêque. Lui-même m'avoua depuis que, connaissant à fond le cœur humain et la nécessité politique des temps, il était persuadé d'avance que le souverain pontife lui infligerait cette punition rémunératoire.

Streafico réunissait chaque soir dans son oratoire des jeunes personnes de distinction qu'il exerçait à improviser, et, chose singulière pour un moine ! il accompagnait leur poétique prose des sons de sa guitare. Il les initiait ainsi aux secrets de l'art pratiqué alors par la célèbre Corinne, qui, quatre ans plus tard, fut couronnée dans le Capitole, lieu illustré par les plus grands poètes de l'Italie, qui y reçurent leur plus beau laurier. L'espèce de sensation que causa, dans Rome, ce couronnement nocturne dut mêler quelque amertume à l'enivrement du lauréat femelle. Les talents de Corinne, quelque transcendans qu'ils fussent dans leur genre, étaient d'un ordre tout à fait secondaire. Les improvisateurs italiens, qui pullulent dans toutes nos villes, ont un langage de convention et de parade qui ressemble à la vraie poésie à peu près comme le cuivre ressemble à l'or. Leur inspiration est toute factice ; leurs idées, quand par hasard ils en expriment, sont communes, et font depuis longtemps partie du domaine public. Quant aux ornemens qu'ils donnent à ces prétendues idées, ce ne sont que paillettes, oripeaux et pierres fausses. Pour en revenir à Corinne et à son triomphe, les satires et les poèmes burlesques éclatèrent de toutes parts contre elle. Dans ces épanchemens d'un fiel amer, qui ne respectaient pas la vie privée de la femme, on insistait surtout sur ce que la chasteté sévère, si recommandée à son sexe, n'était pas au nombre des qualités de la virtuose. Elle aurait pu jeter au nez de ses détracteurs leur grossière ignorance, à meilleur droit sans doute que ceux-ci lui reprochaient son inconduite. Toutes les femmes qui, depuis Homère, se sont fait un nom dans la poésie, ne doivent-elles pas leur illustration à l'amour qui dicta leurs chants ? Sans cette passion féconde, sans ce stimulant aigu et doux à la fois, qui fouette notre sang, fait vibrer nos nerfs et élève notre âme en l'échauffant, la gloire de ces femmes se serait éteinte en même temps que leur vie. La meilleure part de l'immortalité qui leur est acquise leur fut décernée par les écrits de leurs adorateurs. La veille du jour fixé pour le couronne-

ment de Corinne, on trouva ces vers latins affichés à la porte du temple où la cérémonie se préparait :

Arce in Tarpeia, Caio regnante, sedentem
 Nunquam vidit equum; Roma videbit equam.
 Corinnam patres obscura nocte coronant.
 Quid mirum? Tenebris nox tegit omne nefas (1).

Il est bien vrai qu'on eût dû la couronner en plein jour, ou ne la point couronner du tout.

Choisir la nuit pour pareille solennité, c'était une insigne maladresse. Le lendemain, nouveaux vers plus injurieux que les précédents.

Corinnam patres turba plaudente coronant,
 Altricem memores geminis esse lupam.
 Proh scelus! impuri redierunt sæcla Neronis
 Indulget scortis laurea sarta Pius(2)!

Ce scandale porta un coup terrible au gouvernement papal; il devint évident pour tous qu'à l'avenir aucun poëte digne de ce nom n'ambitionnerait l'honneur d'être couronné à Rome, où cette gloire avait été décernée à deux des plus grands génies de l'Italie (Pétrarque et Torquato). Puisque je suis en veine de citations, je citerai encore des vers écrits sur les portes du Vatican:

Sacra fronde vilis frontem meretricula cingit;
 Quis vatam tua nunc præmia, Phœbe, velit (3)!

Ces deux mauvais vers latins ont le mérite d'exprimer

(1) Caligula régnaut, son cheval favori ne put siéger au Capitole; la Rome d'aujourd'hui décerne ces honneurs à une jument. Pour couronner Corinne, nos sénateurs profitent des ombres de la nuit. Ne vous en étonnez point, la nuit est un voile jeté sur toutes les sottises.

(2) Le sénat couronne Corinne aux applaudissements de la populace; il se ressouvient que jadis une louve allaita les jumeaux fondateurs de Rome. Temps honteux qui rappelle celui de Néron! Quoi! le saint-père couronne une prostituée!

(3) Quand le front d'une courtisane est ceint du rameau sacré, quel poëte, ô Apollon, ambitionnerait désormais tes lauriers!

d'une manière assez exacte le sentiment populaire à cette époque.

Enfin, pour comble de scandale, au moment où Corinne, tremblante, pénétrait dans la salle où l'attendait le cortège des cardinaux et des sénateurs, un jeune abbé lui glissa un papier dans la main. Elle le reçut en rougissant et avec de grands remerciements, comme s'il s'agissait d'un hommage rendu à son triomphe. Les vers étant toujours en latin, le cardinal Gonzague les lui traduisit à haute et intelligible voix. J'épargnerai l'original à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices; on se contentera de la traduction.

« Femme, pourquoi cette pâleur sur tes joues? L'effroi fait chanceler tes pas. Pourquoi trembler en entrant dans le Capitole? Les filles d'Hélicon applaudissent à ton triomphe: quant à Apollon, s'il te fait défaut, tu peux dire: Priape, accours à mon aide. »

L'impudent et imprudent abbé avait disparu avant la lecture de sa sanglante missive. Corinne, rouge de honte, quitta Rome aussitôt après la cérémonie, et le saint gardien des divines arcades, l'abbé Pizzi, en butte aux quolibets et aux sarcasmes, se renferma dans son hôtel, où il resta confiné pendant plusieurs mois.

Pendant mon voyage de Parme à Romê, il m'arriva une aventure qui vaut la peine d'être racontée. Par un contrat passé, suivant l'usage, entre mon conducteur et moi, il avait été convenu qu'il ne pourrait disposer, sans mon consentement, de la seconde place de sa voiture. Au moment où nous partions, il me demanda la permission de faire monter à mes côtés un compagnon de voyage.

— Je t'ai dit que j'entendais être seul.

— Mais ce sera une économie de trois ducats au moins pour Votre Seigneurie.

— Ma Seigneurie ne calcule pas comme toi.

— Oh! signor, vous avez un grandissime tort.

— Pourquoi?

— *Perche!* Parce que ce n'est pas un compagnon, mais

une compagne, belle comme la Vierge du *Campo Santo*.

L'eau me vint à la bouche.

— Tu t'intéresses donc beaucoup à cette dame?

— *Per Dio!* elle est si belle!

— Est-elle seule?

— Oui et non. Un jeune homme l'accompagne, mais il est à cheval. Il suivra la voiture.

— Dans quel équipage sont-ils venus?

— A cheval tous les deux; mais la signora est rompue de fatigue. Elle s'est mise au lit, et ne veut plus poursuivre sa route qu'en voiture. Le cavalier m'a promis quatre sequins si je voulais lui donner place dans ma calèche. Signor, êtes-vous catholique?

— Pourquoi cette question?

— C'est qu'alors vous avez un patron, et je lui ferai une prière pour qu'il vous ordonne de recevoir cette dame.

— Laisse là mon patron, et écoute-moi. Ce cavalier nous accompagnera à cheval, et il est bien entendu qu'il n'exigera pas place à nos côtés; ensuite tu t'engages à ce que la dame soit jeune et jolie. L'as-tu vue?

— Je mentirais si je disais oui; mais le cavalier est beau, et il m'a dit qu'elle était belle. Il l'a dit en italien, et c'est le seul mot de notre langue qu'il sache, car il est étranger.

— Je ne veux rien conclure avant d'avoir vu l'un ou l'autre. D'ailleurs, où sont leurs bagages?

— Dans un petit coffre qui tiendra aisément derrière la voiture.

— Et le cheval qui amena cette dame, où est-il?

— Le monsieur l'a vendu.

— Ceci me paraît louche.

— Tenez, le voilà; parlez-lui donc vous-même.

Au même instant, je vois paraître un jeune Français d'une jolie tournure; il portait un costume d'officier. Il vient me confirmer les paroles du conducteur, et ajoute que je suis trop galant pour refuser une place à sa femme.

- Votre femme! dis-je en français.
- Vous êtes Français, monsieur? répondit-il. Que je suis heureux! Oui, ma femme, Anglaise de naissance, d'une rare beauté, très-riche, et qui certainement ne vous sera pas à charge.
- Je serai trop heureux de lui rendre ce léger service; cependant je ne voudrais pas retarder mon départ.
- Je ne vous demande que le temps de l'habiller.
- Je suis plus accommodant. Madame votre épouse est fatiguée; qu'elle repose cette nuit, et nous partirons demain matin à cinq heures.

Le lendemain, nous étions en route à l'heure dite. L'étrangère était blonde, jeune, jolie, vêtue avec élégance et à l'anglaise : la robe blanche, le spencer vert, et un petit chapeau garni d'un voile. Son sein, à peine recouvert d'un léger tissu de gaze, me parut avoir des proportions tout à fait virginales. Son maintien et ses manières étaient modestes. Mon imagination fit bientôt des siennes; je me voyais embarqué dans une nouvelle aventure dont je croyais pouvoir présager les différentes crises, grâce à ma longue habitude. Il est vrai que j'avais quarante-cinq années sur le chef, mais c'est la dernière réflexion qu'on fasse en pareille circonstance; j'avais aussi deux cents sequins en poche, ce qui ne contribuait pas peu à mon égarement, car l'or est un véhicule qui double les forces et un prisme qui décuple les illusions. Quant au beau sexe, malgré certaines restrictions, je l'aimais encore; mais, mon expérience étant à peu près consommée, mon ardeur était moins vive, et je me sentais moins d'entrain pour les entreprises hardies. Ce qui m'affectait le plus sensiblement, c'était mon extérieur, dont l'ensemble me reléguait dans la classe respectable des pères de famille. Je descendis les différents échelons de cet aparté mental plus rapidement que je ne les signale; trois minutes me suffirent pour envisager le fort et le faible de ma position, relativement à mes intentions érotiques. Le bizarre, c'est qu'il ne me vint pas dans l'esprit de prendre le jeune Français comme mon terme de comparaison. Sa qualité

de mari, qui me paraissait incontestable, le mettait dans une sphère à part ; mon état de célibataire me donnait, à mes propres yeux, un avantage immense sur lui, et me semblait devoir effacer entre nous la différence de quelque vingt ans qui nous séparait. Ainsi procède l'imagination, faisant des rêves à tort et à travers, rêves que la fortune et l'occasion changent souvent en réalités.

Cependant nous cheminions, et ma compagne gardait le plus profond silence. Je le rompis par cette question, dont le ton n'était pas très-poli. Je lui dis : — J'espère bien, madame, que vous parlez français.

- Oui, monsieur, un peu : et l'italien aussi.
 - Alors je suis heureux de cette rencontre.
 - Peut-être suis-je plus heureuse que vous.
- Ici je lui lâchai la plus stupide des répliques.

— Pourquoi, madame ?

Elle sourit et me dit : — Parce qu'on est mieux dans une voiture qu'à cheval.

— C'est juste. Mais pourquoi, si jeune et si délicate, monter un mauvais cheval ?

— C'est une folie que je ne ferai plus.

— Il me semble que votre mari aurait pu vendre son cheval pour vous procurer à tous les deux une voiture commode.

— Il ne peut pas s'en défaire ; c'est un cheval de louage. Il le déposera à Rome.

D'après cette réponse, je ne conçus pas une haute idée des ressources pécuniaires du jeune comte, qui allait à Rome uniquement peut-être pour y reconduire une rosse.

— Comptez-vous, repris-je, séjourner à Rome ?

— Nous allons à Naples.

— Je vois que vous êtes passionnée pour les voyages.

— Extrêmement, mais j'aimerais mieux les faire d'une manière plus commode.

Nous nous arrêtâmes un moment à Buon-Convento. L'époux de ma jeune Anglaise, qui s'appelait Betty, devait nous y attendre ; mais l'aubergiste vint nous dire qu'il était reparti depuis une demi-heure après avoir vidé une

bouteille de vin. Il ajouta que le cavalier avait poursuivi sa route, en le chargeant de nous prévenir qu'il nous attendrait à *San-Quirico*, où il commanderait un bon souper. Ce procédé me parut un peu leste; toutefois je n'en témoignai rien.

En entrant dans la salle de l'hôtellerie, l'aubergiste se mit à crier : — Qui est-ce qui paye la dépense ?

— Je paye la mienne, répondis-je.

Alors, se tournant vers le conducteur, miss Betty le pria de la défrayer pendant la route; mais celui-ci lui prouva, par les termes d'un marché signé *comte de l'Étoile*, qu'il n'était pas obligé à cette dépense.

Ma jeune Anglaise rougit beaucoup. Je vis son embarras, et je demandai à dîner pour deux. Au moment de partir, l'aubergiste m'apporta sa note. Outre le prix de notre dîner, la note portait deux paoli pour les rafraîchissements du comte de l'Étoile. Ceci m'éclaira tout à fait. Je payai pour le cavalier, et l'Anglaise rougit de nouveau.

Nous arrivâmes à sept heures à San-Quirico. Le comte de l'Étoile avait, en effet, commandé un excellent souper. Le repas fut assez triste : mes deux compagnons ne s'adressèrent pas la parole. Le lendemain, je suis réveillé, au point du jour, par des cris et des juréments. J'ouvre la fenêtre, et j'aperçois le comte de l'Étoile aux prises avec notre conducteur, qui l'empêchait d'emmener son cheval. Je ne pouvais deviner la cause du tapage; mais je trouvai singulier que l'époux de Betty décampât sans nous en prévenir. Aux gros mots que les champions échangeaient, je compris que le voiturier voulait de l'argent, et que le comte n'avait pas le sou. Je descends, et il me prie de lui prêter deux sequins, qu'il me rendrait à Rome.

— Le hasard, ajoute-t-il, fait que je suis sans argent. Pourtant ce coquin ne risque rien : il est nanti de mon coffre.

— Joli nantissement ! répond le conducteur. La serrure, qui ne tenait guère, a sauté; et tout ce que j'ai vu dans le coffre, c'est une vieille paire de guêtres et une douzaine de cailloux.

— Ce sont des échantillons, dit le comte de l'Étoile.

— Des échantillons de pierres!

Et le voiturier levait les épaules. Je l'apaisai en lui donnant les deux sequins. Pendant ce temps le comte de l'Étoile sauta sur son cheval, et partit au galop.

De retour auprès de Betty, je la trouvai fondant en larmes.

— Calmez-vous, ma chère, lui dis-je, et ne me cachez plus la vérité. A cette condition, je promets de pourvoir à tous vos besoins et de vous conduire à Rome.

— Que puis-je faire pour vous témoigner toute ma reconnaissance?

— Me dire sincèrement si le comte est votre époux ou votre amant.

— Il doit m'épouser à Rome.

Il ne vous épousera pas, madame, et je vous en félicite. Il vous aura séduite et enlevée, et il vous abandonne.

— C'est impossible. Quelle horreur!

— Il vous a dit qu'il était riche, qu'il était comte, qu'il ferait votre bonheur, et cent autres balivernes : tout cela, autant de faussetés.

— Comment le savez-vous?

— C'est l'expérience que j'ai des hommes qui me l'indiquent. Croyez-moi, le prétendu comte est un fou, un misérable sans doute, qui pourra vous épouser, mais pour trafiquer de votre personne.

— Vous le calomniez, monsieur. Il m'aime, j'en suis sûre, il me l'a juré.

— Il vous aime, pauvre enfant! il vous abandonne sur la route, sans argent, sans ressources; il vous expose à tous les dangers. C'est un misérable, vous dis-je. Eh! que deviendriez-vous, si j'étais homme à me prévaloir de votre fâcheuse position!

La pauvre petite ne me répondit que par de nouvelles larmes.

— Betty, repris-je, il est un autre aveu que l'exige de vous. Qui avez-vous quitté à Livourne? un père ou un frère?

— Hélas ! ni l'un ni l'autre, mais un maître, un amant, honnête négociant, de votre âge et de votre tournure. Obligé de quitter Livourne pour les affaires de son commerce, il devait être de retour aujourd'hui même. Pendant son absence, il m'avait confiée à un ami, et c'est de la maison de cet ami que j'ai déserté pour suivre le comte.

— Betty, vous êtes au bord d'un abîme. Le parti que vous allez prendre va décider de votre sort. Comprenez-vous enfin que vous avez été trompée ?

— Hélas ! oui, mais que faire ? De grâce, aidez-moi de vos conseils. Je vous aime et vous révère comme un père.

Ces paroles filiales m'auraient déplu la veille, alors que je nourrissais d'autres desseins qui n'avaient rien de paternel ; mais, à force d'entendre répéter ce mot de père, je finis par prendre l'esprit et le langage de mon nouveau rôle.

— Betty, croyez-vous pouvoir compter sur le pardon de votre ami de Livourne ?

— Il est si bon !

— Eh bien, je vais vous reconduire dans cette ville.

Aussitôt je fais rebrousser chemin. Arrivé à Buon-Convento, je dis à mon Anglaise d'écrire à son protecteur une lettre de repentir et de l'informer de notre retour. Elle achevait sa lettre, lorsqu'un grand bruit retentit dans l'escalier. La porte est ouverte violemment, et un homme furieux se précipite sur Betty le pistolet au poing. Je m'élançai, prompt comme l'éclair, au moment où l'inconnu va faire feu. Alors sa fureur se tourne contre moi ; mais je l'étreins avec force et le renverse, tandis que Betty, suppliante, lui crie qu'il s'abuse, que le complice qu'il cherche est en fuite et que je suis son libérateur. La lettre achève d'expliquer tout, et l'inconnu me saute au cou et pardonne à sa maîtresse. Nous passâmes le reste de la journée ensemble, et le brave négociant voulut me rembourser toutes les dépenses que j'avais faites pour Betty. J'acceptai avec plaisir, heureux d'une bonne action qui avait failli me coûter cher.

CHAPITRE XV.

Goudar à Naples. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Medini. — Je retrouve Manucci. — Menicuccio et sa sœur. — Armelline et Émilie.

Je m'étais proposé de passer quelques jours à Rome; mais, sur la nouvelle que mon frère l'abbé s'y trouvait, je partis aussitôt pour Naples.

La première personne que je rencontrai à Naples, ce fut le chevalier Goudar, dont j'avais fait la connaissance à Londres chez lord Baltimore. Goudar, établi à Naples depuis longtemps, habitait un fort bel hôtel au Pausilippe. Il avait épousé son ancienne maîtresse, l'Irlandaise Sarah, qui avait été servante de cabaret, jolie personne que je connaissais de près.

La métamorphose de Sarah Goudar était complète : air réservé, manières aisées, mise de grande dame italienne; j'avais quelque peine à la reconnaître. Elle me reçut poliment et froidement. Goudar m'invita à dîner. La table était de trente couverts; les convives étaient tous des étrangers de la plus haute distinction. Je comptai trois princes, huit ducs, sept marquis; le reste était baron ou tout au moins chevalier. Je crois que toutes les décorations européennes figuraient au banquet, présidé par M^{me} Sarah Goudar.

L'étrange, c'est qu'une si haute noblesse venait chez Goudar et que sa femme n'allait nulle part. Mon vieux roué me mit dans le secret, il m'avoua qu'il ne vivait que du jeu. Sa fortune avait pour base le pharaon et le bibrabi.

— Si je juge d'après ton train, lui dis-je, tes gains sont considérables.

— Mets-toi de la partie, répondit-il, et tu verras ! J'acceptai son offre, qui promettait à ma bourse une restauration dont elle avait grand besoin. Le soir même je mis

un fort enjeu dans la banque de M. Goudar. La partie était considérable; 600 onces étaient engagées. A une heure du matin la banque sauta par l'effet d'une fraude; car le baillant était le comte Medini, filou fieffé. Resté seul avec Goudar et Medini, je déclare au premier que j'exige la restitution de mon enjeu. Goudar dit à Medini de s'exécuter, mais celui-ci l'envoie promener.

— Arrangez-vous, dis-je à Goudar; il me faut mon argent, sans quoi je vous déclare une guerre à mort. Comme je me retirais, Sarah me rappelle et me dit: — Mon mari a tort, ce Medini est un fripon. Veuillez patienter: il est à sec aujourd'hui, mais nous attendons quelques rentrées et il vous satisfera.

— Le seul moyen de me satisfaire est de me payer tout de suite; sinon, madame, je ne remettrai plus le pied dans votre maison, que je regarde comme un coupe-gorge.

Aussitôt Sarah tire de son doigt une magnifique bague qui pouvait valoir le double de ma créance et me l'offre en nantissement. Je prends le joyau, tire une belle révérence, et me voilà parti.

Dans le nombre des anciennes relations que j'avais renouées à Naples, je dois compter la petite danseuse de Turin, Agathe, autrefois ma maîtresse. Un avocat âgé s'était amouraché d'elle et l'avait épousée. J'allai trouver cet honnête homme et le priai de m'indiquer quelque prêteur sur gages qui pût me procurer 200 onces sur la bague de Sarah. L'avocat me les compta aussitôt et écrivit à Goudar pour l'informer de la transaction.

En rentrant à mon hôtel j'aperçus de nouveaux visages qui m'étaient connus; c'étaient lord Hamilton et miss Chodeleigh, devenue duchesse de Kingston. Après le dîner on joua. La chance était contre moi, je perdis. Le lendemain, le prince de Francavilla, riche seigneur espagnol établi à Naples, donna une fête splendide à tous les étrangers de distinction. C'était un franc épicurien, plein d'esprit, de grâce et d'impertinence; son humeur libérale lui procurait de nombreux amis, malgré ce grave défaut. Il avait fait construire au bord de la mer des bains magnifiques. Il

nous donna le spectacle d'une joute natatoire exécutée par ses pages, jeunes et beaux garçons de quinze à dix-huit ans, qui, sous les yeux des dames, prenaient leurs ébats dans l'eau. J'ignore si les accouplements érotiques qu'ils simulaient dans le bain faisaient partie du programme ordonné par le prince; tout ce que je sais, c'est que les dames s'en amusèrent beaucoup. Francavilla avait été en grande faveur à la cour d'Espagne, mais le roi l'avait envoyé à Naples par égard pour la morale, et de peur que l'exemple du favori ne perdît le prince des Asturies.

Pendant quatre jours ce ne furent que festins, concerts, fêtes nautiques, etc. J'eus le déplaisir de trouver le comte Medini dans le nombre des nouveaux invités qui se présentèrent. Nous nous saluâmes à peine. Un certain Rosbury, qui connaissait Medini pour joueur de profession, lui proposa, le soir, de tenir la banque au pharaon. Celui-ci s'excusa, alléguant son manque d'argent. Alors je me chargeai de la banque. Je vidai ma bourse sur la table; mon avoir était là, environ 200 onces: je taillai jusqu'à une heure du matin. A l'exception de Rosbury, qui, au lieu d'or, plaçait des billets de banque d'Angleterre sur les cartes, tous les pontes gagnaient plus ou moins. Le jeu terminé, chacun de me remercier pour ma complaisance. Et moi de m'esquiver avec un bénéfice de 500 livres sterling.

Le lendemain j'étais de retour à Naples, lorsqu'un jeune homme se présente à ma porte et se fait annoncer sous le nom de Joseph. C'était le fils de madame Cornelis.

— Qui vous a amené à Naples, mon ami?

— Je voyage seul, ma mère m'en a procuré les moyens. J'ai parcouru déjà toute l'Italie, et je me propose de traverser, au retour, la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas.

— Et combien de temps mettrez-vous à faire cette grande tournée?

— Trois mois.

— Vous appelez cela voyager?

— Sans doute! Je visite toutes les villes l'une après l'autre. Je suis resté deux jours à Milan, un jour et une

nuit à Venise; j'ai passé une matinée entière à Florence, et douze heures à Rome. Maintenant me voilà à Naples depuis hier, et je repars ce soir. J'espère que ma mère pourra se flatter que son argent n'a pas été dépensé en pure perte.

— Combien vous a-t-elle donné ?

— Cent livres sterling.

Joseph avait alors vingt-deux ans; il était si mince et si joli qu'on l'eût pris pour une fille. Tous mes efforts pour le retenir plus longtemps à Naples furent inutiles. Sa mère lui avait tracé un programme dont il ne s'écartait pas; elle avait réglé les stations, le séjour, la dépense, et le petit bonhomme s'y conformait avec une probité et une bêtise exemplaires.

Goudar, qui, selon l'expression française, *tirait toujours le diable par la queue*, entre un matin chez moi en criant qu'il venait de faire une excellente découverte, et que, pour peu que je m'y prêtasse, ma fortune et la sienne étaient faites.

— Cher Goudar, lui dis-je, je suis arrivé à un âge où la crédulité n'est plus de mise. Je gage que votre découverte n'en est pas une.

— Vous avez passé huit jours chez le prince de Francavilla ?

— Ceci ne vous enrichira pas.

— Et vous n'aurez pas négligé de vous assurer de brillantes relations, car le palais du prince ne s'ouvre qu'à des étrangers de la plus haute distinction.

— M. Goudar, je ne vous comprends pas.

— C'est bien clair. Ces étrangers sont riches.

— J'en suis certain.

— Ils sont joueurs.

— Je le présume.

— Eh bien ?

— Eh bien, est-ce là toute votre découverte ? En ce cas, je réclame la priorité.

— Mon idée est bien simple : vous les inviterez chez vous.

— Le repas me coûtera cher.

— Nous tiendrons la banque ensemble.

— C'est ce que je ne souffrirai pas. Je vais inviter ces messieurs, et vous ferez leur connaissance si bon leur semble ; mais on ne jouera pas chez moi.

Goudar, qui se chargeait de tout, porta mes lettres d'invitation pour le lendemain. J'eus nombreuse société. Ce qui me déplut, c'est que Goudar m'amena Medini. Vers la fin du souper, mon homme engagea tous mes convives pour le jour suivant à sa maison de Pausilippe. Il avait fait, pour éblouir ces étrangers, une dépense gigantesque. A dix heures Medini prit place devant une table et saisit les cartes, mais personne ne monta. On lui déclara d'une voix unanime qu'on ne jouerait qu'autant que la banque serait tenue par madame Goudar ou par moi. Alors j'éloignai son enjeu, et ne laissai sur le tapis que la part de Goudar. Je plaçai 200 onces pour mon compte. Au bout d'une heure la banque avait sauté. Goudar et moi, nous étions complètement à sec.

— Voici les suites de votre découverte, lui dis-je.

J'ignore comment je me serais tiré de ma mauvaise situation sans un expédient qui valait mieux que l'idée de Goudar. A ma dernière visite chez Agathe, elle m'avait insinué, en usant de tous les ménagements convenables, combien il leur serait agréable, à son mari et à elle, que je voulusse bien reprendre les diamants que je lui avais donnés autrefois à Turin. L'offre était tentante, et pourtant j'avais rejeté sur-le-champ la proposition. La nécessité me renvoya chez Agathe dans des intentions très-différentes ; je lui fis part de ma mésaventure, et ne lui cachai pas que j'accepterais avec reconnaissance la restitution qu'elle m'avait offerte. Je lui déclarai en même temps qu'une somme ronde me serait plus utile que les diamants. A l'instant même son mari me compta 3,000 ducats. Deux jours après Medini donna aux Goudar un diner pour lequel je reçus une invitation. Je m'y rendis à contre-cœur. Il y avait une table de jeu préparée, et je remuais machinalement les cartes, lorsque Medini se permit de dire

qu'il y aurait trop de mauvaises chances pour tous les joueurs si je tenais la banque. Je me levai sans mot dire, pris mon chapeau, et descendis au bord de la mer. En sortant, j'ordonnai à un laquais d'avertir son maître que je désirais un mot d'explication de sa part, et qu'il eût à venir sur l'heure, sans rien laisser soupçonner à la société. Au même instant, je vois paraître Medini, tête nue, portant son épée sous le bras.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez insulté grossièrement.

— Je pourrais vous dire que telle n'a pas été mon intention; mais je ne le dirai pas, parce que je vous donnerais le droit de suspecter mon courage.

— Je vous tiendrai pour homme de cœur, lui dis-je, pourvu que vous consentiez à répéter sans restriction la déclaration que vous venez de faire.

— Volontiers, mais à une condition : c'est qu'à votre tour vous jurerez sur l'honneur que vous êtes étranger à l'affront qui m'a été fait, il y a trois jours, chez Goudar.

— Prenez garde, monsieur; ceci pourrait me faire croire que vous avez eu l'intention de m'offenser.

— Eh bien, oui, et je n'ai fait qu'user de représailles.

A ces derniers mots, je tirai mon épée, et d'autant plus promptement que la sienne n'avait pas de fourreau. Ma botte droite, qui n'a jamais manqué, produisit encore son effet : Medini eut le bras droit traversé à la hauteur du sein.

Je rentrai chez moi aussitôt, et à sept heures du matin j'étais en route pour Salerne, où je savais qu'habitait une de mes plus vieilles connaissances, dona Lucrezia Castelli. Le lecteur se souviendra peut-être qu'en la quittant je l'avais confiée au frère de l'abbé Galiani. Sa fille, ou plutôt notre fille, était marquise de C.... Dona Lucrezia se jeta dans mes bras avec effusion. Elle était à peu près de mon âge, mais on lui aurait donné dix ans de moins; je la trouvai très-appétissante encore.

— Léonilda, me dit-elle, est auprès de son époux, qui est très-pressé de te connaître.

— Qui donc lui a parlé de moi ?

— Qui ? Moi d'abord, et aussi notre chère fille. Il n'ignore pas que tu lui as donné 25,000 livres pour son établissement.

— Hâtons-nous : je brûle de voir ces chers enfants. A propos, est-elle mère ?

— Hélas ! non.

— Et voilà pourtant cinq ans qu'elle est mariée ! A quoi pense donc son époux ?

— Son aspect te dira tout. Sans doute Léonilda n'est pas à plaindre, puisque le marquis lui a assuré un douaire de 80,000 ducats ; mais, pour une jeune femme, son sort est bien triste.

Ma Léonilda avait alors vingt-cinq ans ; je fus paternellement touché de sa beauté vraiment éblouissante. J'aperçus auprès d'elle un vieillard à tête chauve, étendu sur un sofa, et en proie à une attaque de goutte ; c'était son époux. Le bon marquis voulut me presser dans ses bras et m'invita à baiser ses vénérables joues. Certainement il pouvait passer pour mon grand-père, et c'était mon gendre ! Je compris pourquoi, de ce côté, toute espérance de rejets m'était interdite, sauf le cas d'un veuvage ou bien encore d'un cocuage ; mais Léonilda était aussi vertueuse que belle.

Le cuisinier du marquis entendait parfaitement son métier, et je fus régalé splendidement pendant les huit jours que je consacrai à ces épanchements de famille. Au moment de les quitter, mon vieux gendre me prit la main avec attendrissement, et me dit :

— Vous avez été trop généreux pour Léonilda, car je sais que vous n'êtes point riche ; veuillez donc accepter la restitution des 25,000 livres ; c'est une faible marque de son attachement et de ma considération. Un sentiment de délicatesse n'a pas permis à votre fille de vous faire elle-même cette offre.

— De sa main j'eusse refusé, mais de la vôtre j'accepte.

Je ne sais lequel était le plus satisfait, de l'obligeant ou

de l'obligé. Les deux femmes m'embrassèrent à m'étouffer ; je m'arrachai de leurs bras, plein d'une douce émotion.

Naples, pendant les quatre séjours que j'y fis à différentes époques, avait été le théâtre de mes bonnes fortunes les plus brillantes ; si je m'avisais d'y retourner aujourd'hui, assurément j'y mourrais de faim. Cruelle fortune, tu abandonnes la vieillesse !

J'allai à Rome, bien résolu d'y passer six mois dans le repos, et de ne m'y occuper que de travaux littéraires. Aussitôt arrivé, je louai un petit appartement vis-à-vis l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, le même précisément qu'occupait vingt-huit ans auparavant le maître de langue qui me donnait des leçons pour le compte du cardinal d'Acquaviva.

Mon hôtesse avait une fille de seize ans, qui n'eût pas été désagréable sans les ravages de la petite vérole, dont son visage portait des traces trop sensibles. Cet affreux mal lui avait enlevé l'œil gauche, qu'elle remplaçait par un œil postiche, ce qui achevait de la défigurer. Je conduisis cette pauvre jeune fille chez un nommé Taylor, chirurgien anglais, de mes amis : moyennant 6 sequins, il lui ajusta un œil de porcelaine, et cet acte de bienveillance fut pris par la petite Marguerite pour une déclaration d'amour. C'est ce que j'appris plus tard.

Possesseur de 3,000 sequins, sans compter un crédit qui m'était ouvert chez le banquier Belloni, je pouvais vivre à Rome avec tous les dehors de l'opulence. J'avais des lettres de recommandation pour Erizzo, l'envoyé de Venise auprès du pape, et pour la duchesse de Fiano, sœur de ce diplomate. Ces relations m'en procurèrent d'autres, si bien que je conçus l'espoir de parvenir, à l'aide de mes connaissances, à me rapprocher du cardinal de Bernis, mon ancien protecteur.

Tous les soirs il y avait petit souper chez la duchesse de Fiano. Soit aversion pour ces sortes de réunions, soit tout autre motif, son époux n'y paraissait jamais. La duchesse n'était pas belle, mais elle avait un esprit enjoué et orné ;

seulement elle le gâtait par de l'affectation. Le prince Ottoni, son époux, ne s'était marié que pour avoir un héritier; mais il était ce que les Italiens appellent *babilano*. C'était la chère dame elle-même qui me fit cette confidence, ajoutant que, pour satisfaire les vœux du prince, elle s'était mise à l'œuvre avec ardeur, et qu'elle n'avait aucun reproche à se faire. Elle avait pour ami intime le prince de Santa-Croce, dont la femme régnait en souveraine sur le cœur du cardinal de Bernis. Jeune, belle, spirituelle, la princesse, fille du marquis Falconieri, séduisait tous ceux qui l'approchaient; mais, contente d'enchaîner le cardinal, elle n'accordait rien au troupeau de ses adorateurs. Le prince était un homme jeune encore et d'une tournure distinguée; pétri de vanité, mais sans préjugés, puisqu'il se livrait à des spéculations commerciales. Quand d'autres seigneurs, ses amis, lui reprochaient le scandale de ses opérations marchandes, il leur répondait que, sans les bénéfices de son industrie, il ne pourrait soutenir son rang, et que dans ce cas-là seulement il dérogerait. Ennemi du faste et des dépenses inutiles, il avait pris la duchesse de Fiano pour maîtresse, afin de se mettre à l'abri des folies d'argent où l'amour nous précipite trop souvent. D'ailleurs, c'était un homme dévot, sinon pieux, et couvrant son dérèglement mondain du manteau de la religion; comme le président d'Aiguilles, frère du marquis d'Argens, il était de *robe courte*. C'est par lui que j'eus accès à la belle bibliothèque des jésuites, ainsi qu'à celle du Vatican. Les portes m'en étaient ouvertes toute la journée et à toute heure. Puisque j'en suis encore à l'article des jésuites, je dirai qu'en tout temps ces bons pères se distinguèrent par la politesse et l'aménité de leurs manières. A cette époque, et grâce au danger qui les menaçait, ils redoublaient de prévenances pour tout le monde, et leur obséquiosité ressemblait beaucoup à de la bassesse. Le roi d'Espagne ayant juré leur ruine, ils n'ignoraient pas les engagements contractés envers lui par le pape. Toutefois, ils paraissaient convaincus que Sa Sainteté n'oserait jamais frapper ce

grand coup; ils en appelaient d'ailleurs à un concile, mais leur sort était décidé. L'irrésolution de Ganganelli, sa lenteur à fulminer l'ordre de suppression, ne tenait qu'à une crainte facile à concevoir : il sentait que signer l'arrêt de leur suppression, c'était signer son arrêt de mort. S'il s'y détermina enfin, c'est que son honneur et celui de la papauté eussent été gravement compromis par un plus long délai. Le roi d'Espagne, le plus obstiné des monarques, lui avait écrit que, s'il ne se hâtait de prendre un parti, son gouvernement ferait publier dans toutes les langues de l'Europe les engagements que lui, Ganganelli, n'étant que cardinal, avait pris pour obtenir la tiare. Tout autre eût pu répondre que les engagements du cardinal ne liaient pas le pape, et cette doctrine, appuyée par les jésuites, eût certainement triomphé; mais il avait trop peu d'énergie pour ne pas redouter la publication dont on le menaçait, et il s'exécuta.

N'a-t-on pas dit que Ganganelli s'était empoisonné lui-même avec ses contre-poisons? Ce bruit me paraît ridicule. Il est mort empoisonné, j'en suis convaincu, mais non du contre-poison qu'il prenait habituellement. Ma conviction est fondée sur le fait suivant :

Pendant mon séjour à Rome, on mit en prison une femme de Viterbe qui se piquait de posséder le don de prophétie, et à bon droit, car ses prédictions s'accomplissaient avec une merveilleuse exactitude. Ainsi, elle avait, depuis longues années, prédit la destruction de l'ordre des jésuites, sans indiquer toutefois l'époque fixe, en ajoutant à son pronostic cette indication précise : « Les jésuites seront supprimés par un pape qui régnera cinq ans trois mois et trois jours, comme Sixte XI, ni plus ni moins. » On se moqua longtemps de la pythonisse, mais quelques jours avant la publication de l'arrêt de suppression, elle fut enfermée. Or, la prédiction s'accomplit strictement. Est-il possible, après cela, de douter de l'empoisonnement de ce pape? La certitude morale n'a-t-elle pas ici toute l'autorité de la certitude matérielle? On dira que les jésuites auraient pu assassiner Ganganelli avant que l'ordre

de dissolution fût connu ; mais il n'en est pas moins vrai que si le pape ne l'eût pas donné, il ne serait pas mort du poison ; et, le cas arrivant, la prophétie était juste encore, puisque la compagnie restait debout. Or, je le demande, quel intérêt pouvait avoir le pape à accomplir aussi ponctuellement la prédiction de cette femme ? Le hasard seul a tout fait peut-être ; mais ce hasard servait merveilleusement les jésuites dans leur vengeance, et toutes les chances sont du côté de l'opinion, qui les désigne comme les auteurs du crime.

Le prince de Santa-Croce m'ayant demandé un jour pourquoi je ne me présentais pas chez le cardinal de Bernis, je lui répondis que mon intention était d'aller voir S. E. le lendemain. — N'y manquez pas, ajouta-t-il. Le cardinal vous aime beaucoup ; il m'a parlé de vous avec éloge. Quand je témoignai au cardinal ma gratitude pour son bon souvenir : Ce qui me plaît en vous, me dit-il, c'est votre discrétion. J'espère que vous vous tairez ici sur mes relations. Cette recommandation était au moins superflue, et le secret que réclamait le cardinal était bien celui de la comédie.

S. E. était encore aussi fraîche et bien portante qu'elle l'était treize ans auparavant, lors de mon séjour à Paris ; aussi lui fis-je compliment sur sa bonne santé.

— Je paye encore de mine, me répondit-il. La vérité est que je ne suis plus le même ; les dames en savent quelque chose. Je suis toujours leur serviteur, mais le plus humble de tous. Hélas ! j'ai cinquante-cinq ans.

— On a l'âge que l'on pourrait avoir, et point d'autre.

— Le cœur est toujours jeune et la tête saine, mais mon pauvre estomac est bien délabré. C'est à peine si je digère des légumes, et le jeûne est pour moi une cruelle pénitence.

Le soir du même jour, à la réunion de la duchesse de Fiano, je priai le prince de Santa-Croce de me présenter à sa femme. C'était le cardinal qui m'avait conseillé cette démarche. Le prince voulut bien m'engager une fois pour toutes à aller voir sa femme, qui recevait de onze heures à deux. Quand j'arrivai, la dame était encore au lit fai-

sant la sieste. Je n'eus besoin que de dix minutes pour la connaître à fond. Elle était de ces femmes rares qui ont le cœur sur les lèvres. Sa démangeaison de parler était telle, que jamais elle n'attendait la fin d'une réponse. Son esprit brillant, mais peu solide, voltigeait d'un sujet à un autre avec une grâce et une aisance pleines de charmes. Inestimable trésor pour M. de Bernis, qui, accablé d'affaires, avait grand besoin de distraction. Le cardinal venait la voir trois fois par jour : d'abord à son lever, et c'était la plus courte et la plus remplie de ses visites ; ensuite il prenait chez elle le café, à trois heures ; enfin, il se trouvait le soir à son cercle. Il y faisait régulièrement son piquet, disposant son jeu de manière à perdre six sequins. Le prince de Santa-Croce était fort jaloux de sa femme, mais son avidité naturelle lui faisait fermer les yeux sur une liaison qui lui procurait un revenu annuel de 2,000 sequins, et qui, suivant lui, n'entachait pas son honneur. En effet les entrevues étaient publiques, sauf celle du matin peut-être. Indépendamment de ces avantages en espèces, le prince recevait de Lyon, sous le couvert de l'ambassadeur, toutes sortes d'étoffes de soie, dont la vente lui procurait de gros bénéfices. Je crois que ce mari spéculateur et jaloux n'était pas fâché non plus de trouver, dans la liaison du cardinal et de sa femme, une sauvegarde contre les poursuites d'autres galants. Le connétable Colonne était un de ceux qui trouvaient la princesse digne de leur hommage. Un jour qu'ils étaient engagés dans un tendre entretien, le prince arriva à l'improviste, évinça rudement le connétable et signifia à sa femme qu'elle eût à se préparer à partir pour la campagne. La pauvre dame se récria contre un ordre déshonorant pour elle ; mais le mari persistait, et il eût fallu céder, sans l'intervention du cardinal de Bernis, qui convainquit le jaloux prince que l'unique moyen de mettre à couvert la réputation de la princesse, c'était de la laisser à Rome libre de toute surveillance. Santa-Croce se rendit à de si bonnes raisons, par amour pour la paix et partit seul pour sa villa.

J'avais été le confident des trois acteurs principaux de ce petit drame. S'il y avait contestation entre eux, je m'abstenais d'y prendre part; je me contentais d'observer et d'écouter en silence en ayant l'air d'approuver tout; et, quand la querelle était terminée, je me déclarais pour le plus fort. Cette conduite prudente et raisonnable me fit prendre en affection par eux; on vanta mon esprit de conciliation et je me vis fêter comme un homme à qui l'on a de grandes obligations. La duchesse de Fiano, enorgueillie d'avoir pour cavalier servant le mari de celle qui s'était donnée au cardinal, ne me pardonnait pas de voir ces tripotages sous un jour aussi favorable. Il fallait être bien borné, selon elle, pour ne pas convenir que la jalousie seule empêchait la princesse de la voir; elle s'emporta même au point que je dus redouter la perte de ses bonnes grâces. Taillée sur le patron des autres femmes, qui sont les dernières à reconnaître la supériorité de leurs rivales, la duchesse ne comprenait pas comment le cardinal se montrait si fort épris de la princesse. Ce n'est pas une femme, disait-elle, c'est un échalas habillé. Elle lui attribuait certains défauts physiques qui éloignent ordinairement les hommes, et, comme la passion ne raisonne pas, elle l'accusait en même temps d'un libertinage effréné. Tout ce que je sais, c'est que la Santa-Croce était un trésor pour le cardinal, et que jamais femme ne laissa un homme plus tranquille en le rendant plus heureux. La vue de ce bonheur éveillait parfois ma sensualité, et, dans ces moments-là, j'étais amoureux de la princesse; mais je l'aimais sans espérance, et je n'étais plus d'humeur à risquer de perdre, pour la satisfaction d'un caprice, l'agréable position que mes prévenances m'avaient acquise dans la maison du prince. Toute tentative de ma part eût sans doute blessé la fierté de la princesse et la délicatesse de son amant; car tout philosophe insouciant qu'il semblait être, l'âge et les honneurs avaient fait de M. de Bernis un tout autre homme; ce n'était plus là le petit abbé qui partageait sans façon avec plusieurs autres les bonnes grâces d'une M. M.

Sauf cette contrainte, la vie que je menais à Rome m'était fort agréable. Grâce à ma disette d'intrigues amoureuses, les attentions de Marguerite finirent par m'intéresser. Matin et soir je la trouvais dans ma chambre, sous différents prétextes. Comme elle aimait beaucoup la parure, je lui faisais de petits cadeaux. Je la faisais jaser, et bientôt je lui tirai tous ses secrets. Elle et sa bonne amie Buonacorsi subissaient la loi d'un même vainqueur ; c'était un garçon tailleur de dix-sept à dix-huit ans, véritable Adonis. Ses sentiments le mettaient bien au-dessus de son état, et il sut m'inspirer une sincère amitié. Il me prit aussi pour son confident. Ce n'était pas la belle Buonacorsi qu'il aimait, et la laide Marguerite encore moins ; son cœur brûlait pour une autre fille qui était au couvent. Le mariage seul pouvait l'en tirer, mais comment ce pauvre enfant, qui gagnait à peine un paolo par jour, aurait-il pu songer à se marier ? Son désespoir me toucha. Il me parlait en termes si enflammés de sa maîtresse, que la fantaisie me prit de la voir, et je la vis en effet. Mais, avant de nous engager dans ce nouveau roman, je reviens à Marguerite.

J'avais rencontré sur mon palier un petit abbé piémontais, nommé Cerutti, qui la pourchassait souvent. J'interrogeai Marguerite, et elle m'assura qu'il n'existait entre elle et l'abbé aucune relation.

— Ta cruauté m'étonne, ma chère ; ce jeune homme a un extérieur très-prévenant.

— Oh ! sans doute, et c'est un beau parleur ; mais il ne me plaît pas. C'est un gueux.

— Ah ! il est pauvre ?

— Et, en outre, criblé de dettes.

Ce Cerutti travaillait aux *Ephémérides romaines*, dont Bianconi était le rédacteur principal. A titre de voisin et de confrère en littérature, il m'emprunta un jour une vingtaine d'écus, qu'il a toujours oublié de me rendre. Toutefois, je ne lui rappelai jamais la dette qu'il avait contractée, et je lui aurais fait de nouvelles avances sans une circonstance qui nous brouilla sans retour.

Lorsque je passais la soirée chez la duchesse de Fiano, Marguerite m'attendait. Sa mère étant couchée, nous passions une heure ou deux à folâtrer, sans songer au déplaisir de l'ami Cerutti, dont la chambre n'était séparée de la mienne que par une cloison. La mère de Marguerite vint donc me trouver, et me dit que mon voisin se plaignait.

— De quoi ?

— Du tapage que vous faites la nuit.

— Pour quoi ne va-t-il pas coucher ailleurs ?

— Je le mettrais volontiers à la porte, mais je crains qu'il ne fasse quelque rapport à mon mari.

— Il ne dira rien, je vous en réponds, et il sortira de votre maison de son propre mouvement. Je me charge de tout.

J'allai aussitôt signifier à l'abbé de déguerpir, ou de me rendre sur-le-champ mes 20 écus. Il sortit à l'instant même, et je ne l'ai plus revu. Dans la matinée, un autre abbé, en haillons, vint me demander l'aumône, et, à ma grande surprise, je reconnus mon frère.

— Pourquoi as-tu quitté Venise ?

— La misère m'en a chassé.

— Te trouves-tu mieux du séjour de Rome ?

— Puisque je t'ai retrouvé, cher frère, je ne manquerai plus de rien.

— Tu te trompes, mon ami; je ne suis pas riche, et je n'ai pas l'intention d'encourager ta paresse. Nas-tu pas quelques ressources ?

— J'ai mes talents.

— Lesquels ?

— Je dis la messe et je montre ma langue maternelle.

— Toi, professeur d'italien en Italie !

— J'ai deux écolières, les filles de mon aubergiste.

— Et tu oses paraître devant ces demoiselles dans cet accoutrement ? Malheureux ! prends au moins cet habit et cette chemise.

— A la bonne heure ! mais il me faut de l'argent.

— Va-t'en au diable, tu n'auras rien.

En sortant, le misérable alla se présenter chez la duchesse de Fiano, qui l'accueillit par curiosité. Il la supplia de s'intéresser en sa faveur, puisque je l'abandonnais, et la dame le lui promit. Qu'on juge de ma confusion quand elle me mit sur ce chapitre. Je lui demandai comme une grâce de ne pas perdre son temps à s'occuper de ce drôle ; ensuite je lui fis le récit des mauvais tours qu'il m'avait joués. Je lui avais fait fermer cette maison, mais il eut accès dans beaucoup d'autres. Chaque personne que je rencontrais me parlait de lui, et chacun de plaider sa cause. Il alla jusqu'à déterrer l'abbé Guasco, qui demeurait à un troisième étage, près de la *Trinità del Monte*. Celui-ci vint me dire que je ne pouvais, sans honte, abandonner ainsi mon frère sur le pavé de Rome. Il me proposa ensuite d'assurer son existence au moyen de trois paoli que je lui donnerai par jour. — Qu'il s'en aille, dis-je, et je consens à tout. Je remis à l'abbé Guasco une petite provision de hardes, et lui promis de payer régulièrement cette pension, qui s'élevait ainsi à près de 9 écus par mois. Dans ma position précaire, c'était tout ce que je pouvais faire.

Medini était arrivé à Rome presque en même temps que moi. Inutile de dire que nous ne nous voyions pas. Il habitait rue des Ursulines, chez un officier du pape, et ne vivait que du jeu. Dès qu'il se sentit quelques louis en poche, il fit venir à Rome sa maîtresse accompagnée de sa mère, ainsi qu'une autre petite fille d'une douzaine d'années. Le jeu lui étant de plus en plus favorable, il loua un bel appartement sur la place d'Espagne, de sorte qu'il était mon voisin, mais je n'en savais absolument rien. Autre rencontre. Il faut savoir qu'à un diner de l'ambassadeur de Venise, celui-ci m'annonça la venue du comte Manucci, récemment arrivé de France, et qui, ajouta l'envoyé, serait enchanté de me voir. — Puisque vous le connaissez, mon cher Casanova, dites-moi franchement votre opinion sur lui : j'ai besoin de renseignements, puisque je dois le présenter à Sa Sainteté.

— J'ai vu ce jeune homme chez M. de Mocenigo. Il est

bien tourné, il ne manque pas d'esprit; c'est un homme comme il faut. Voilà tout ce que je puis dire.

— A-t-il été présenté au roi d'Espagne?

— Je le crois.

— Et moi j'en doute. Son titre de comte n'est probablement qu'un titre de fabrique, quoiqu'il attribue à sa généalogie une notoriété de quatre siècles. Il a la prétention de descendre du célèbre voyageur Manucci et des Manucci (Manuces), imprimeurs milanais qui, au seizième siècle, rendirent de si grands services aux lettres.

J'avoue que je me sentis irrité de ce qu'un homme qui avait poussé la lâcheté jusqu'à soudoyer mes assassins eût le front de se donner comme un de mes amis intimes; mais je n'en laissai rien paraître; et lorsque Manucci lui-même vint m'embrasser, je lui ouvris les bras, bien décidé néanmoins à lui demander une explication quand nous serions seuls.

Je fis ce même soir la connaissance d'un fort aimable mauvais sujet, le comte ou chevalier de Neuville. Français de naissance, il avait épousé à Mantoue une jeune personne qu'il aimait éperdument et qu'il croyait riche. Au bout de trois mois, il fit de tristes découvertes: il sut que sa femme n'avait pas le sou et qu'elle le faisait cocu. Alors il la fit enfermer, et il était venu à Rome pour demander la cassation de son mariage. Malgré ses disgrâces récentes, Neuville me parut fort bon convive. Il était plein d'esprit; il traitait tous les sujets avec une facilité merveilleuse. Je n'ai jamais entendu conter plus agréablement. En sortant de chez l'envoyé, il me fit monter dans son carrosse avec Manucci, et nous engagea à l'accompagner chez une dame aimable qui donnait à souper. La voiture s'arrêta place d'Espagne, à dix pas de mon domicile. Nous montons trois étages, et nous voilà introduits, chez qui? Chez Medini. L'aimable dame en question, c'était sa propre maîtresse, dont la beauté était des plus ordinaires. Medini me fit bonne mine, je le payai de la même monnaie. On prit bientôt place autour d'une grande table de jeu. Medini joua jusqu'à six cents écus d'or, et perdit tout.

Manucci m'emprunta cent sequins, qu'il perdit aussi. Neuville avait la chance; il fit sauter la banque. Le lendemain matin, Manucci vint me voir et m'apporter les cent sequins. Il me fit des offres de service, mettant libéralement à ma disposition tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. Je voulais obtenir une explication; mais sa volubilité était telle, qu'il me fut impossible de placer une syllabe. Il voyait bien où j'en voulais venir et donnait un tour enjoué à notre conversation, Bref, il me quitta après m'avoir persuadé que nous devons rester amis jusqu'à la mort. A quelques jours de là, j'appris que Manucci avait aidé Medini à sortir d'une prison pour dettes. A Rome, on ne badine pas sur cet article, car, à moins d'être cardinal, on ne peut s'endetter impunément. Du fond de sa prison, le détenu m'avait adressé les lettres les plus pathétiques; il me suppliait de m'intéresser à son sort. Je me contentai de procurer quelques secours à sa famille, et d'autant plus que c'étaient des femmes. Je dois dire qu'elles me prouvèrent l'une et l'autre leur profonde gratitude.

J'en viens maintenant au petit roman du jeune Menicuccio et de sa maîtresse. J'ai déjà dit que l'innocent amoureux m'entretenait si souvent des charmes de sa belle, qu'il avait fini par me communiquer quelque étincelle de la passion qui le dévorait. Je lui témoignai le désir de la voir. Ce n'était pas facile; voici pourquoi. Cette jeune personne était claquemurée dans une espèce de couvent où on l'avait recueillie, par commisération, dès l'âge de douze ans. Elle ne pouvait le quitter que sur un ordre du cardinal-administrateur, et seulement quand un parti convenable se présenterait pour elle. Celles qui en sortaient de cette manière recevaient une gratification de deux cents écus; c'était leur dot. Mon jeune ami, ayant une sœur dans ce couvent, allait la voir de temps en temps; mais une surveillante accompagnait toujours la demoiselle; car, bien que l'entrevue eût lieu entre frère et sœur, la règle du couvent prohibait tout tête-à-tête. Chemin faisant, Menicuccio me répéta ce qu'il m'avait déjà dit vingt fois, mais les amoureux n'en finissent pas, à savoir : qu'il

avait vu la jeune personne en compagnie de sa sœur, et qu'il s'en était subitement épris. Malheureusement il ne pouvait pas la voir aussi souvent qu'il l'aurait souhaité; car sa sœur, bien que confidente de ses amours, n'était pas libre d'amener son amie.

Le couvent était situé dans la partie la plus déserte de la ville; c'était un édifice mal construit et de triste apparence. L'aspect d'une prison m'émeut toujours péniblement; mais quand c'est une prison de femmes, mon cœur se serre plus douloureusement encore. Rien ici n'avait été disposé pour ménager la sensibilité des visiteurs: hautes murailles, grilles, verrous, tout proclamait d'une manière barbare la destination de la maison. Quand nous entrâmes dans le parloir, une senteur de tombe me prit à la gorge; l'indignation me saisit.

— Comment es-tu parvenu, lui dis-je, à distinguer les traits de ton amie au milieu de ces ténèbres?

— A la faveur d'une bougie.

— Ainsi ta sœur viendra avec de la lumière?

— Non pas, car la tourière est prévenue que je ne suis pas seul.

— Il fallait te munir d'un rat-de-cave.

— Dieu m'en garde! Sous peine d'excommunication, il est défendu à tout étranger d'apporter ici de la lumière.

Les deux recluses parurent bientôt en compagnie de leur surveillante. Je fus averti de leur présence par le frôlement de leur robe de bure, car il était impossible de rien distinguer dans ces ténébreuses horreurs. C'est en vain que je suppliai la surveillante de ne point nous traiter en aveugles; elle m'objecta la sévérité de la supérieure, qui ne manquerait pas de la punir. Ainsi je privais le pauvre Menicuccio de la consolation de voir sa maîtresse; je voulais me retirer, mais il me retint et je passai une heure entière devant la maudite grille. Cependant cette entrevue à tâtons ne fut pas dépourvue d'un certain intérêt, et je jugeai en cette circonstance qu'un aveugle n'est pas plus qu'un autre à l'abri des séductions de l'a-

mour, et que la voix de la beauté exerce autant d'empire que la vue de ses charmes.

La surveillante, qui pouvait avoir trente ans, me donna sur le régime et la tenue du couvent tous les renseignements désirables. Il y avait cent pensionnaires, et ce nombre diminuait rarement, à moins que la mort ne s'en mêlât.

— Et le mariage, ajoutai-je.

— Il y en a si peu qui se marient ! Voilà vingt ans que je suis ici, ajouta-t-elle, et je n'en citerais pas quatre qui soient sorties pour prendre un époux. Nous ne trouvons que des soupirants plus pauvres que nous, et le directeur n'autorise le mariage qu'autant que le poursuivant justifie d'une profession lucrative.

— C'est une précaution louable ; il est juste qu'on vous assure dans le monde le bien-être dont vous jouissez ici.

— Hélas ! nous ne connaissons guère le bien-être. Qu'est-ce que trois mille écus de revenu pour procurer à cent personnes la nourriture et les vêtements ? Heureuses les filles qui gagnent leur vie en travaillant !

— Toutes ces demoiselles sont-elles orphelines ?

— La plupart appartiennent à des parents pauvres ou dévots, lesquels enferment leurs enfants de peur qu'elles ne deviennent dans le monde des objets de scandale et la proie du démon. C'est pour cela qu'on n'admet guère ici que des filles d'une beauté remarquable.

— A qui appartient-il d'en juger ?

— Au confesseur, au curé et à monseigneur le cardinal. Celui-ci repousse sans pitié toute fille laide, sous prétexte que le monde est sans danger pour elle. Aussi maudissons-nous toute notre vie ceux qui nous ont trouvées jolies.

— Je vous plains toutes, et vous, mademoiselle, vous m'intéressez vivement. Pourquoi ne puis-je pas vous voir ? Cela m'autoriserait peut-être à demander votre main. Pauvres jeunes filles, ainsi enterrées vivantes ! Votre fondateur mérite d'être à jamais tourmenté dans les abîmes de l'enfer.

— Il est trop vrai que notre supplice est horrible, et

Sa Sainteté devrait bien remédier à tant de maux.

Je donnai 10 écus à la pauvre fille, et me retirai avec Menicuccio.

— Il est fâcheux, mon ami, lui dis-je, que je ne puisse me promettre le plaisir de voir ta maîtresse et ta jeune sœur à la voix si douce. N'y a-t-il donc pas un autre parloir ?

— Certainement, mais il faut être moine ou abbé pour y entrer.

Pareil établissement n'aurait pas dû être toléré ; on y reconnaissait toutes les intentions jésuitiques de ses fondateurs. Il était évident que les dispositions intérieures avaient été combinées de manière à rendre les mariages impossibles. En outre, j'acquis la preuve morale que, chaque fille ayant 200 écus de dot à sa majorité, il existait un spoliateur secret qui s'enrichissait aux dépens de celles de ces malheureuses qui pourrissaient dans le célibat.

Le soir même je rencontrai M. de Bernis chez la princesse, et je lui parlai de ma visite au couvent. La princesse m'invita à rédiger un placet qu'on ferait signer par toutes les recluses, et elle s'engagea à le remettre au pape ; de son côté, le cardinal promit de lui parler en leur faveur. Je me mis à ce travail avec ardeur. Je retraçai l'histoire de l'établissement, et m'attachai à démontrer combien peu il répondait à sa véritable destination. Je terminais par demander la levée de l'excommunication contre les visites faites et reçues dans le parloir éclairé. Huit jours après, l'excommunication fut révoquée. Ganganelli ne se borna pas à cette première mesure ; il fit examiner les comptes de l'administration, ainsi que l'emploi des économies qui avaient dû être faites dans l'établissement depuis un siècle, il porta la dot à 400 écus, et décida qu'à l'avenir toute recluse âgée de vingt-cinq ans, et qui n'aurait pas trouvé un mari, recevrait le montant de sa dot avec sa liberté.

Menicuccio avait été informé de la réforme par un billet de sa sœur. Il s'empressa de me l'apporter, et nous nous

acheminâmes vers le couvent, impatients tous deux de voir face à face ces charmantes petites. En arrivant dans le parloir, présentement éclairé, je vis que plusieurs places étaient déjà occupées, l'une par l'abbé Guasco, et deux autres par le comte Schouwaloff et le père Jaquier, minime de la Trinità-del-Monte et célèbre astronome, qui ne venait pas là toutefois pour examiner l'état du ciel. Ces messieurs tenaient tête à de fort jolies interlocutrices. Nous nous entretenmes à voix basse avec nos jeunes belles, car il n'était pas nécessaire de mettre les voisins dans la confidence de ce que nous avions à nous dire. La maîtresse de Menicuccio était une assez jolie brunette, mais quelle différence avec sa sœur ! Armelline (c'est son nom), à peine âgée de seize ans, était une beauté accomplie. Jamais je ne vis de plus frais visage, des yeux plus brillants, des cheveux d'un plus beau noir de jais, une plus jolie petite bouche rose, et des sourcils mieux dessinés. Sa taille élégante avait acquis tout son développement. La surveillante, Émilie, plus âgée de douze ans, était une belle personne, un peu pâle, aux traits délicats et amaigris : image attendrissante de ces pauvres filles vouées aux macérations du célibat, tandis qu'un tempérament de feu les entraîne vers les joies célestes de l'hymen. Elle me raconta ce qui s'était passé dans la maison depuis l'heureuse réforme dont elle m'attribuait tout l'honneur. Toutes les jeunes filles étaient dans le délire, délire partagé par leur respectable supérieure : on ne rêvait plus que folâtreries et amourettes, sauf les dévotes et les vieilles, qui se disaient tout à fait scandalisées, et qui tremblaient pour leur vertu. Malgré les criaileries de ces sempiternelles, la supérieure avait poussé son zèle d'innovation jusqu'à faire enlever les grilles du parloir. Ces sages dispositions me donnèrent le désir de faire sa connaissance. C'était une femme d'un certain âge, mais encore aimable, et d'un grand sens, ni prude, ni envieuse, ni médisante. Nous badinâmes ensemble ; mais je n'allai pas trop loin, respectueux pour sa guimpe et ses quarante-cinq ans. Depuis cette première visite, elle vint d'elle-

même au parloir quand elle sut que j'y étais. Elle m'accablait de compliments et de marques de déférence, se félicitant de la réforme, qu'osaient toujours contrarier les vieilles et le confesseur de la maison, sévère dominicain. Ce rigide ecclésiastique contraignait ses jeunes pénitentes à communier tous les dimanches et les jours de fête, sorte de jeûne qui pouvait devenir fatal à leur santé. En outre, il leur imposait à titre de pénitence, et c'en était une grande en effet, l'obligation d'apprendre par cœur une série de balivernes qu'il décorait du nom d'homélies. Je dis à la supérieure que je me chargeais de la correction du dominicain, et, sur mon rapport, le cardinal-directeur le renvoya du couvent.

Notre première entrevue avec nos belles se passa en tendres propos. Dès la seconde j'y ajoutai d'autres accessoires ; seulement un grave inconvénient me choqua, c'est que la porte restait ouverte, afin que la pièce fût plus éclairée. Or, à chaque instant les vieilles matrones se succédaient dans le corridor et nous épiaient d'un regard jaloux, ce qui empêchait la belle Armelline de m'abandonner sa main. Aussi demandai-je à la supérieure l'autorisation de placer un paravent dans le parloir, afin, ajoutai-je, de nous garantir contre les coups d'air. La bonne dame m'octroya l'autorisation, en me faisant comprendre par un sourire malicieux qu'elle n'était pas ma dupe. Je lui sus gré de sa discrétion et de sa complaisance, et je lui envoyai une bonne provision de sucre et de café.

Dans les premiers jours de l'année 1771, je reçus la visite inattendue de Marietta. Peut-être se souvient-on que je l'avais mariée, dix ans auparavant, à un brave barbier qui m'avait servi dans mes amours avec la fille de Momolo, le majordome du palais de Sa Sainteté. J'avais cherché inutilement Marietta dans Rome. Sa venue me fut d'autant plus agréable que sa beauté n'avait pas subi d'altération notable. Elle venait, selon l'usage, me renouveler l'expression de sa reconnaissance, et j'acceptai tous les témoignages qu'elle voulut bien m'en don-

ner. Cela terminé, elle m'apprit qu'elle habitait Frascati, où son mari avait une boutique. J'appris aussi par elle que mon coquin de valet de chambre, Costa, était revenu à Rome quelque temps après mon départ; qu'il menait grand train, et qu'enfin il avait épousé la fille de Momolo; mais qu'au bout de quelques mois d'hymen il avait abandonné sa femme, réduite aujourd'hui à l'indigence par la mort de son père. Ces renseignements ne me donnèrent pas grande envie de la revoir. Ma présence, d'ailleurs, n'aurait pu que l'affliger. Qu'aurais-je pu lui dire, si ce n'est que mon intention formelle était de faire pendre son mari partout où je le trouverais!

Mes fréquentes visites au couvent avaient eu un résultat que le lecteur devine sans doute : j'étais éperdument amoureux d'Armeline, et ma passion était d'autant plus vive, que je ne voyais pas d'espoir de la satisfaire. J'entretenais si souvent le cardinal et la princesse de mes souffrances amoureuses, qu'ils voulurent bien aviser à un moyen qui me permettrait de voir Armeline en tête-à-tête : c'était tout simplement de la conduire à l'Opéra. — Mais, avant de faire à votre belle une proposition de cette nature, il faut que je la voie, me dit le cardinal. En l'écoutant, je croyais rêver. Je compris que le cardinal avait envie de lorgner les belles de près; mais sa curiosité ne m'inspirait aucune inquiétude, la princesse devait l'accompagner dans sa visite au couvent. L'ordre obtenu du cardinal-directeur, nous nous rendîmes tous au couvent une après-midi; la duchesse de Fiano était de la partie. Le cardinal de Bernis avait déposé les marques de sa dignité; il reconnut Armeline au portrait que je lui en avais fait, et lui adressa quelques paroles flatteuses. La pauvre enfant devint écarlate, et je vis le moment où elle allait s'évanouir; la princesse l'embrassa tendrement. Émilie et la maîtresse de Menicuccio ne furent pas oubliées, non plus que la bonne supérieure. Après avoir parcouru les salles d'étude et les cellules, la compagnie revint au parloir, et la princesse prévint Armeline qu'elle avait obtenu la permission de la conduire à l'Opéra pen-

dant le temps du carnaval. A ces mots, les vieilles dévotes poussèrent un cri d'effroi, et se signèrent, comme si on leur eût annoncé la venue du diable. La supérieure leur imposa silence, et nous remontâmes en voiture au milieu des acclamations des jeunes pensionnaires. Dans le transport de ma reconnaissance pour la princesse, j'osai l'embrasser. Le lendemain, la supérieure me dit que madame de Santa-Croce lui avait envoyé 50 écus pour habiller Armelline et Émilie. Sa surprise fut grande quand je lui dis que le gros monsieur vêtu en simple abbé n'était autre que Son Éminence le cardinal de Bernis. Elle ne soupçonnait pas qu'un cardinal pût jamais quitter la pourpre. Le soir, la princesse envoya chercher les deux demoiselles dans son équipage, et nous les conduisimes au théâtre de la *Torre-di-Nona*. Il y eut souper après le spectacle, et mes petites commencèrent à se déridier, car jusque-là elles avaient fait preuve d'une inconcevable gaucherie. A deux heures du matin, la princesse me chargea de les reconduire, moment précieux pour un amant. J'étais dans une agitation qui ne me permit pas de calculer mes démarches, et j'en fus pour mes avances. Décidément, Armelline était une vertu.

A notre arrivée la tourière vint ouvrir, et, comme elle ne se pressait pas de me fermer la porte au nez, j'en franchis le seuil, à sa grande surprise, j'accompagnai les pensionnaires jusqu'à la chambre de la supérieure. Cette dame était au lit, et ma présence ne parut pas l'embarrasser. Quand je lui eus fait la remise de ce précieux dépôt, la supérieure me pria de sortir sans bruit. Au moment de remonter en voiture, la tourière s'approcha comme pour me demander l'explication de mon étrange conduite : je lui glissai un sequin dans la main, et le renseignement lui parut satisfaisant. Le soir j'allai chez la princesse, où je rencontrai, selon l'usage, M. de Bernis. Tous deux s'attendaient à m'entendre chanter victoire ; aussi furent-ils très-étonnés de mon échec, et surtout de l'insouciance avec laquelle j'en prenais mon parti. Que pouvais-je faire en effet, n'étant plus à l'état des folles passions, des tendres

langueurs et des mutines bouderies, sinon donner à mon aventure une tournure comique ! Je déclarai donc nettement que je n'aimais point les Pamélas, et que je renonçais à toute entreprise. Le cardinal m'assura qu'avant trois jours il me ferait compliment de mes succès. Armelline, ne m'ayant pas vu de la matinée, envoya chercher son frère pour savoir ce que j'étais devenu. Le pauvre garçon accourut chez moi, tout ému des inquiétudes de sa sœur.

— Dis à Armelline que je ne cesserai pas de m'intéresser à elle et de la recommander à la bienveillance de la princesse, mais que je ne la reverrai jamais.

— Et pourquoi ?

— Parce que je veux oublier ma malheureuse passion. Ta sœur ne m'aime pas, elle me l'a trop bien prouvé ; je suis trop vieux pour elle.

— Où avez-vous vu cela ?

— Dans ses yeux : c'est un miroir qui trahit la plus réservée. Ah ! si ta sœur m'aimait, elle ne me traiterai pas avec cette froideur. Croirais-tu qu'elle m'a refusé la faveur la plus insignifiante, un baiser ? Il faut en finir.

— Tout ceci m'afflige, et j'ai peine à vous en croire. C'est peut-être la présence d'Émilie qui la gêne.

— Eh non ! je lui ai demandé cette faveur en tête-à-tête. Tu vois bien qu'il faut que j'étouffe cette passion ; plus tard, je pourrais faire quelque sottise, dont nous serions victimes tous les deux.

— Hélas ! pourquoi êtes-vous marié ?

Il faut savoir que je m'étais donné pour tel. Je ne me pardonnais pas alors cet innocent mensonge ; car, dominé comme je l'étais par mon amour, j'aurais probablement promis à Armelline de l'épouser, et le diable sait si j'aurais jamais tenu parole ! Cependant la princesse de Santa-Croce me répétait chaque jour que la clef de sa loge était à ma disposition pour y conduire ma belle. Je laissai s'écouler une semaine sans profiter de ses offres ; elle s'imagina que j'avais sérieusement rompu. Le cardinal, mieux clairvoyant, sentait bien que j'étais toujours amoureux ; toutefois il approuvait ma conduite. Il augura qu'avant peu je rece-

vrais un billet de la supérieure, billet provoqué par Armeline ; il avait deviné juste. Je me rendis à l'invitation de cette dame, qui me demanda aussitôt pourquoi j'avais cessé brusquement mes visites.

— Parce que j'aime Armeline.

— Ceci n'explique guère votre éloignement,

— Veuillez m'écouter, madame. Aimer une femme, c'est désirer sa possession ; et désirer sans espérance, désirer en vain, c'est s'infliger mille tortures. Vous voyez bien que je dois tout faire pour m'en délivrer.

— Je vous plains sincèrement, et votre conduite est prudente ; mais convenez qu'en ce cas cette jeune fille a droit à vos respects et à vos égards.

— Qui en doute ?

— Alors vous êtes blâmable, car votre retraite subite l'expose aux traits de la médisance. Vous êtes cause d'un grand scandale. On pense que votre affection pour elle n'était qu'un caprice, et que vous abandonnez la malheureuse après l'avoir satisfait.

— C'est une horreur, mais que puis-je faire ?

— La voir, et vous guérir.

— C'est impossible : ce serait jeter du feu sur la plaie.

— Je n'ai jamais bien connu le mal dont vous parlez ; cependant je pense qu'à la longue l'amour peut devenir amitié, et rien de plus calme que ce sentiment.

— Fort bien. Mais, madame, pour en venir là, il faut se sentir bien traité. Or, si l'objet aimé n'éprouve aucune pitié pour nous, nous voilà réduits au désespoir ; ou bien l'orgueil prend le dessus, l'amour s'éteint dans l'indifférence. Tout cela ne peut me convenir ; je ne veux ni me désespérer ni me brouiller avec Armeline : donc je ne la verrai plus. Vous comprenez cela, et elle aussi.

— C'est-à-dire que nous y perdrons toutes. Armeline m'a dit qu'elle n'avait aucun reproche à se faire, et elle ne sait à quel motif attribuer votre éloignement.

— Que ce soit pudeur ou prévoyance de sa part, elle ne vous a pas dit vrai ; l'honneur me prescrit de ne vous rien cacher.

La-dessus, je lui racontai avec détail tout ce qui s'était passé entre nous.

— J'ai pour principe, me dit-elle, de ne croire le mal qu'à la dernière extrémité ; mais je connais la faiblesse humaine, et je n'aurais jamais pensé que, dans un intervalle de deux mois et pendant le cours de vos longues entrevues, vous vous soyez renfermé dans les bornes d'une telle réserve. Après tout, dix baisers me scandaliseraient moins que cette rupture.

— Mais, madame, la petite ne souffre pas.

— Au contraire, elle pleure jour et nuit.

— Si elle pleure, c'est parce qu'on interprète mon absence injurieusement pour elle.

— Que d'enfantillages ! Finissons-en, et venez demain les prendre l'une et l'autre pour le spectacle.

— Vous l'exigez, je me sou mets ; mais ne leur cachez pas que si elles me revoient, c'est à votre sollicitation.

A l'heure convenue, je fis demander Armeline au parloir ; Émilie parut la première, et me reprocha ma conduite.

— Un homme qui aimerait sincèrement n'en agirait pas ainsi : vos aveux à la supérieure sont un autre tort.

— Vous vous méprenez, ma chère ; aurais-je donc fait mes confidences à cette dame, si elles eussent eu quelque apparence de sérieux ?

— Ainsi c'est un jeu.

— Un badinage, si vous le voulez.

— Mais vous êtes un monstre ! Armeline est malheureuse depuis qu'elle vous connaît.

— A d'autres. Et pourquoi malheureuse ?

— Parce qu'elle tient à observer ses devoirs, et qu'elle a compris que votre but était de l'en détourner.

— Rassurez-vous, je la laisserai parfaitement tranquille.

— J'entends : vous cesserez de la voir.

— Justement. Peut-être ce sacrifice me coûtera-t-il, mais on s'accoutume à tout.

— Ainsi, elle peut, dès à présent, se persuader que vous ne l'aimez plus ?

— Libre à elle.

— Vous autres hommes, vous êtes bien cruels ; vous nous punissez de nos devoirs, devoirs que vous n'avez pas.

Armeline parut au même instant. Elle était très-pâle.

— Armeline, lui dis-je, reprenez votre aimable gaieté ; que le sourire reparaisse sur vos lèvres, et souffrez que j'essaye de me guérir, par la fuite, d'un mal qui m'expose à vous faire oublier vos devoirs. Je serai toujours votre ami, ne le voulez-vous pas ?

Elle essuya ses larmes pour toute réponse.

— En outre, comme je ne veux pas que vous soyez soupçonnée, vous si vertueuse, je viendrai vous voir une fois par semaine.

— Il ne fallait pas, monsieur, commencer par vous présenter ici tous les jours.

— Je me punis assez d'une faute dont votre beauté est complice. En revanche, aidez-moi à revenir à la raison. Il faut, pour cela, que je vous voie le plus rarement possible ; c'est le parti le plus sage que je puisse prendre, celui qui s'accorde le mieux avec mon honneur et tout le respect qui vous est dû.

— Ah ! monsieur, pourquoi ne pouvez-vous pas m'aimer comme je vous aime !

— Tranquillement, n'est-ce pas ? sans éprouver de désir, sans ardeurs ni tourments ! Ce n'est pas ma manière à moi ; j'aime avec passion, avec ivresse, c'est-à-dire avec tourments.

— Eh ! qui vous a dit que je ne souffrais pas ?

— Alors vous aimiez mieux vos devoirs que votre amour. Parlez franchement, ce soi-disant amour vous causerait-il quelque souffrance ?

— Je souffrirais beaucoup s'il me fallait réprimer les désirs que je forme en pensant à vous ; au contraire, je les nourris et je les aime. Je voudrais que vous fussiez mon père ou mon frère pour vous couvrir d'innocentes caresses ; dans l'agitation de mes rêveries, je voudrais même que vous fussiez de mon sexe et enfermé comme moi

dans ces murs, nous ne nous quitterions pas un seul instant.

Cet entretien d'Armeline me causa une bien douce ivresse ; je me retirai le cœur léger et plein d'espérance, comme un amant aimé.

Après une soirée délicieuse, pendant laquelle je filai le parfait amour, nous fîmes un petit souper fin et je les remis dans leur loge. La bonne tourière qui nous ouvrit reçut deux sequins de ma libéralité, ce qui lui fit bénir hautement la réforme.

— Êtes-vous décidé, me demanda la supérieure quand je la revis, à vous guérir de votre amour pour Armeline ?

— Sans doute, lui répondis-je ; cependant j'attendrai le carême pour cesser mes visites.

— Oh bien ! reprit-elle, le carnaval est heureusement fort long cette année.

CHAPITRE XVI.

Le Florentin. — Armeline au bal. — Zanowitsch. — Zéno. — Départ forcé. — Arrivée à Bologne. — Le général Albergati.

Quelle démence que l'amour, surtout quand il est sérieux et non satisfait ! L'incertitude d'être aimé, les impatiences du désir, les tourments de l'absence, les brouilleries sans compensation, les raccommodements sans délices, voilà les fruits que je recueillais de ma passion pour Armeline. Cet amour allait finir comme finiront toujours les amours impossibles, dans lesquelles il n'y a convenance ni d'âge, ni d'éducation, ni d'habitudes. Une rencontre fortuite allait m'enlever Armeline en me livrant à toutes les tortures de la jalousie. Qu'on juge si la vieillesse est un état supportable quand l'âge mûr d'un homme à bonnes fortunes reçoit de la main d'une jeune fille le soufflet mortel que j'en reçus !

Je ne sais pas si j'ai dit qu'Émilie, étant possédée de la rage du mariage, reçut les hommages d'un jeune marchand de Civita-Vecchia, et me pria de m'intéresser à leurs amours. Ce jeune homme avait eu quelque intrigue avec certaine veuve qui croyait avoir des droits sur sa main et qui le menaçait d'un éclat et d'un procès. Il s'agissait de parer le coup. Le cardinal de Bernis s'y prêta volontiers. La joie d'Émilie parlait au cœur d'Armeline, et, quoiqu'elle me donnât toujours d'innocentes marques d'affection, je la voyais plongée souvent dans de vagues rêveries; je lui surprénais certains battements de cœur qui voulaient dire : Quand donc se présentera un mari? Les femmes, qui, en général, aiment l'amour toute leur vie, aspirent au mariage comme à une grande émancipation. C'est leur liberté qu'elles gagnent au prix de la nôtre; une jeune fille comprend confusément cela, et sait gré à l'homme qui lui fait cet immense sacrifice. C'était un autre que moi qu'Armeline aimait dans ma personne; j'allais l'éprouver.

J'étais un soir au théâtre de la *Capranica* avec mes deux jeunes amies, quand j'aperçus dans la loge voisine la marquise d'Aoste; trois personnes l'accompagnaient : d'abord son inévitable époux, puis un abbé, et enfin un jeune homme d'un extérieur très-distingué. La marquise me demanda quelles étaient les jeunes filles ainsi confiées à ma garde.

— Ce sont, répondis-je, des parentes de l'ambassadeur de Venise,

— Elles sont fort jolies, surtout la plus jeune.

— Je n'ai vu de ma vie une plus belle personne, ajouta le jeune homme avec exaltation; et, en parlant ainsi, il offrit à Armeline un cornet de dragées qu'il la pria de partager avec sa voisine.

A son accent, je l'avais reconnu pour Florentin, et je lui dis :

— Ces bonbons viennent de Florence?

— Non, monsieur, de Naples; d'où je suis arrivé il y a trois jours. Il ajouta : Je viens de vous entendre nommer, et, puisque vous êtes M. Casanova, veuillez me donner

votre adresse, j'aurai l'honneur de vous porter demain une lettre que je suis chargé de vous remettre...

— De quelle part ?

— De la marquise de C...

— Effectivement, j'attends une réponse d'elle.

— Eh bien, la lettre que voici renferme la réponse que vous attendez.

— Je suis impatient de la lire.

— Je puis vous la remettre à l'instant, monsieur, sans toutefois renoncer au plaisir d'aller vous voir. Permettez-moi d'entrer dans votre loge.

Il aurait bien pu me la passer comme il avait passé le cornet de dragées, mais je n'osai pas l'éconduire. Il entre donc, et se place auprès d'Armeline. J'ouvre la lettre, mais à la vue de quatre pages d'écriture je la referme, sous prétexte que cette loge était mal éclairée ; ce n'était pas le vrai motif. Le Florentin m'apprend qu'il se propose de rester à Rome jusqu'à Pâques, afin d'en voir toutes les merveilles, tout en désespérant, ajoute-t-il, d'y trouver rien de plus beau que ce qu'il voit en ce moment de si près. A ces derniers mots, Armeline le regarde et rougit ; de mon côté, je me sens horriblement piqué et garde le silence. Il s'aperçoit de mon mécontentement et quitte la loge après avoir balbutié je ne sais quoi.

Quand il est parti, je dis à Armeline d'un air enjoué :

— Eh bien, ma chère, voilà une conquête ?

Armeline ne répond pas.

— Que pensez-vous de ce jeune homme ?

— Je pense que ses dragées sont excellentes.

— Il ne s'agit pas de cela, mais de son compliment

— C'est un compliment hasardé, mais qu'il aura fait à bonne intention.

— Je n'en doute pas.

— Peut-être aussi est-ce l'usage du beau monde que de faire rougir une jeune fille la première fois qu'on la voit.

— Et qu'elle vous plaît, ajoutai-je. Non, ma chère, ce n'est pas l'usage, ou du moins la politesse le défend, et

tout individu qui sait le monde et qui aime la bonne compagnie ne se le permettra jamais.

Je n'ajoutai plus une syllabe et parus prêter toute mon attention à la musique ; le fait est que j'envoyais musique et spectacle au diable, car la jalousie me suffoquait. Je me sentais humilié dans mon amour et dans ma vanité. Ce Florentin, me disais-je, s'est bien aperçu que j'étais l'amant d'Armelline ; pourquoi s'est-il donc permis cette déclaration à brûle-pourpoint ? Il paraît que peu lui importe de me déplaire ; il me considère sans doute comme un simple cavalier servant ou comme un pauvre bonhomme. O rage ! j'ai quarante-sept années sur mon chef ! Je crois que je prononçai ces derniers mots de manière à être entendu, car la sensible Armelline m'envoya un touchant regard, en m'invitant à me calmer, avec sa naïveté ordinaire.

— Pourquoi cet avis, lui dis-je brusquement.

— C'est que vous semblez croire que les flatteries de cet étranger ont pu me toucher.

La pauvre enfant ne sentait pas que cette prétendue consolation qu'elle m'offrait devait produire un effet contraire à son intention.

— Je ne crois rien, lui répondis-je plus brusquement ; mais, encore un coup, ce monsieur pouvait se taire : il m'a offensé.

— Quel enfantillage ! Je suis persuadée que ce jeune homme a cru vous adresser un compliment ; il m'aura prise pour votre fille.

Lecteur de mon âge, et qui n'êtes pas père de famille, mettez-vous à ma place et imaginez ma confusion !... Que pouvais-je répondre à une observation si naturelle, et pourtant si cruelle ? J'aurais tordu le cou au Florentin s'il était resté dans la loge. Ne pouvant me procurer cette satisfaction, je rongei mon frein en silence ; mais bientôt, n'y tenant plus, je dis aux deux demoiselles : Sortons. Elles se regardèrent un instant sans mot dire et sortirent sans hésiter. Je croyais m'être procuré un soulagement, c'était un poids de plus que je me mettais sur le cœur, le

poids d'un mauvais procédé. J'essayai une explication.

— Comprenez-vous, leur dis-je, pourquoi je vous ai fait sortir ?

— Mon Dieu, non.

— C'est bien simple, à la porte, tout le monde nous aurait vus monter dans l'équipage de la princesse.

— Ce ne serait pas la première fois.

— A la bonne heure, mais cela peut faire jaser.

— Nous n'y comprenons rien.

— C'est que vous ne voulez rien comprendre. Au surplus, nous irons voir la fin du spectacle après-demain.

Il était dix heures ; je les menai souper, et, pour leur faire oublier ma mauvaise humeur, je leur parlai bal. C'était la maladie des jeunes filles de Rome, et mes recluses en étaient atteintes. On sait que Pie VI avait interdit ce divertissement pendant les dix années de son règne. Il autorisait les lieux de débauche et de prostitution, les jeux de hasard, toutes les licences du carnaval, mais il proscrivait la danse. Son successeur fit tout le contraire ; il laissa ses sujets et surtout ses sujettes sauter tant qu'ils le voulurent. Je promis donc à mes amies de les conduire au bal dès que j'aurais trouvé, dans quelque quartier éloigné, une réunion où je pusse les présenter décentement et sans qu'elles fussent exposées au danger d'être reconnues. Le lendemain, à dix heures, j'appris qu'un jeune et beau monsieur s'était présenté de bon matin pour me voir, mais il n'avait pas voulu que Marguerite m'éveillât.

— C'est l'homme le plus aimable que je connaisse, ajouta-t-elle.

— Il t'a donc donné quelque chose ?

— Je crois bien ! une belle pièce d'or.

— Et il a promis de revenir ?

— Sans doute, demain à onze heures.

C'était mon Florentin. La lettre de Léonilda m'apprit que ce phénix toscan était un négociant de Londres, maître d'une fortune assez considérable, magnifique et bien élevé, en un mot, un homme fort aimable, dont la

la société ne pouvait que m'être agréable. Léonilda m'informait qu'enfin elle était enceinte. Effectivement, au mois de mai suivant, elle accoucha d'un garçon, que je vis vingt ans plus tard, à Prague, lors du couronnement de l'empereur Léopold. On le nommait le marquis de C..., comme son père, qui atteignit l'âge heureux de quatre-vingts ans. Quoique mon nom n'eût jamais été prononcé devant ce jeune homme, je me fis présenter chez lui. Il voyageait beaucoup à cette époque, en compagnie d'un gouverneur, personnage dont il aurait pu se passer; car, à vingt ans, mon vertueux petit-fils était plus sage qu'on ne l'est souvent à soixante. J'avais d'autant plus de plaisir à le voir que c'était le vivant portrait de sa mère. Il n'y a pas longtemps encore que Léonilda, qui a marié ce fils, m'a écrit de venir trainer auprès d'elle mon reste de vie. Quoique la solitude seule me convienne, peut-être prendrai-je un jour ce parti.

Je reviens à mon histoire. Le cardinal de Bernis m'ayant demandé devant la princesse pourquoi, la veille, j'avais quitté brusquement le spectacle :

— J'aurais, lui répondis-je, un assez long récit à vous faire, mais il faudrait y mettre les couleurs convenables.

— Le tableau serait-il donc dans le genre de nos soirées chez M. M. ?

Je fis signe que oui.

— Allons, mon cher, vous me direz cela une autre fois.

Le cardinal me remit ce soir-là la dispense que j'attendais pour le futur d'Émilie.

Mon Florentin fut exact au rendez-vous qu'il s'était donné. Je le trouvai tel que la marquise me l'avait dépeint, mais j'avais toujours sur le cœur le mauvais compliment qu'il m'avait attiré. Comme il me demandait si la jeune personne qu'il avait vue dans ma loge était mariée ou promise, je lui répondis sèchement qu'il eût à cesser ses informations ou qu'il les prit ailleurs, cette dame étant venue au spectacle incognito. Il rougit et s'excusa. Je craignis d'avoir été trop loin, et, par manière d'excuse, je lui demandai à déjeuner pour le lendemain. Il habitait

la maison de Roland, où demeurait alors la cantatrice Gabrielli, maîtresse du prince Baptiste Borghèse.

Après le départ du Florentin, je courus chez les vestales. Émilie était rayonnante de joie, car c'était son contrat de mariage que je lui apportais. Armeline, au contraire, était plongée dans la désolation.

— Hélas ! que ferai-je ici quand Émilie n'y sera plus ? Que deviendrai-je encore quand vous serez parti ?

— Je ne quitterai pas Rome, ma chère, sans vous avoir vue mariée et dotée.

Sa figure s'épanouit aussitôt. Je vis clairement qu'elle ne m'aimait pas, ou du moins qu'elle ne m'aimait plus. Dinant chez la marquise d'Aoste, j'étais assuré d'y rencontrer le Florentin. Elle m'accueillit aussi par l'insipide question :

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté jusqu'à la fin du spectacle ?

— Mes compagnes étaient fatiguées.

— Nous savons de bonne part qu'elles ne sont pas parentes de l'envoyé de Venise.

— C'est un mensonge que je vous prie de me pardonner.

— Vous êtes un vrai loup-garou, qui cachez obstinément ces demoiselles et leur état. On le connaît cependant.

— Tant mieux pour les curieux !

— La plus jeune est charmante ; il y a longtemps que vous vous en êtes aperçu, n'est-ce pas ?

— D'autres s'en sont aperçus aussi.

Ici mon Florentin poussa un gros soupir.

— Puisque vous avez quelque empire sur elle, dites-lui donc de mettre un peu de fard et de porter de la poudre.

— Pourquoi cela, madame ? Elle est fraîche et potelée ; ses cheveux sont magnifiques. Attendez qu'elle ait trente ans pour lui donner ces conseils. Au surplus cela ne me regarde pas, et Dieu me garde d'exiger d'elle quoi que ce soit !

Je lui jetai ces derniers mots avec une sorte de fureur.

Le Florentin ne souffla pas, et sa discrétion le mit assez bien dans mon esprit. Dans la conversation j'appris qu'il cherchait à se marier en Italie, et qu'il partirait pour Londres aussitôt qu'il aurait trouvé une femme. Il me combla de marques d'estime et d'amitié, et me fit toutes les offres de services imaginables. Il fallait bien qu'il eût un motif secret pour en agir ainsi. N'était-ce pas un beau parti pour Armelline? Mais ma sottie jalousie était toujours là.

Tout était disposé pour le mariage d'Émilie; le jour de sa sortie du couvent fut celui de ses noces. Elle partit ensuite avec son mari pour Civita-Vecchia. Trois jours après, Menicuccio épousa sa maîtresse, et je vis Armelline en compagnie d'une nouvelle pensionnaire. Cette jeune fille, nommée Scolastique, était charmante. Je serais devenu amoureux d'elle si je ne l'avais pas été d'Armelline. La supérieure m'apprit que la fureur du mariage tournait aussi la tête de cette demoiselle, et que je lui rendrais un grand service si je pouvais lui obtenir une dispense.

— A quel sujet?

— C'est son neveu qu'elle aime, jeune garçon de son âge.

— Je m'en occuperai, ou plutôt le cardinal de Bernis s'en occupera.

J'étais alors, comme on voit, dans un paroxysme de matrimoniomanie inconcevable. Autrefois, j'avais marié nombre de jeunes filles; mais elles avaient passé par la gueule du loup, et je leur avais donné mon coup de dent. Mais présentement tous ces jolis morceaux me passaient devant le nez. La fin du carnaval approchait, et Armelline brûlait d'envie d'aller au bal, surtout pour un motif qu'on va deviner. J'étais parvenu à découvrir un de ces bastringues où je pouvais me flatter de n'être pas connu. Je fis prendre aux deux petites des costumes de matelots napolitains: et voilà qu'en arrivant je trouve dans la salle la marquise d'Aoste, son imbécile mari et M. l'abbé. L'un de ces messieurs donnait le bras à une grande et belle personne à qui j'allais présenter mes hommages, quand je reconnus sous ce travestissement mon beau

Florentin. Le marquis s'empara de Scolastique : la marquise et l'abbé me prirent par le bras, et le Florentin s'esquiva avec Armelline. Jaloux comme un tigre, je maudissais à la fois bal, recluses et couvent. Vers minuit, je retrouvai Armelline dans la salle; elle ne daigna pas faire attention à ma mauvaise humeur. Je la reconduisis chez la supérieure, en lui signifiant qu'il n'y aurait plus à l'avenir ni spectacle ni divertissement pour elle; et j'allai me mettre au lit, plein de honte et de dépit. Le lendemain, sur les dix heures, un billet de la supérieure m'informa que ma belle avait été enlevée dans la nuit par un inconnu; j'appris seulement plus tard que tout le monde m'avait joué dans cette circonstance, et que la fuite du Florentin avec Armelline avait été complotée par mes amis. Dans mon égarement, je quittai Rome à l'improviste pour courir après les fugitifs; mais, arrivé à Florence, la raison avait repris son empire, et là s'évanouit mon désespoir amoureux.

Dans le théâtre du Français Regnard, il y a une charmante comédie intitulée *le Joueur*, où le personnage principal, abandonné par la fortune, change de passion, et songe alors à sa maîtresse. Abandonné par Armelline, moi aussi je changeai de passion, et je me livrai ardemment à l'étude, jusqu'à ce qu'un nouveau caprice vint distraire mes longs ennuis. Chez le libraire qui me procurait les ouvrages dont j'avais besoin, je rencontrai un étranger de bonne mine avec qui je liai conversation. Je lui dis que j'avais entrepris une traduction de *l'Iliade*; il m'apprit à son tour qu'il traduisait en latin *l'Anthologie grecque*. Nous échangeâmes nos cartes, charmés l'un et l'autre de nous communiquer nos travaux respectifs. Notre liaison dura tout le temps de mon séjour à Florence, sans qu'aucun de nous éprouvât le désir de partager les plaisirs de la table ou d'autres distractions : c'est que deux hommes unis par le pur amour de la science renoncent volontiers à toute communauté de plaisirs qui enlèveraient des moments précieux. Mon ami s'appelait ou s'appelle, s'il vit encore, Everardo Medici. J.-A. Allegranti, chez qui

je demeurai alors, avait une nièce jeune et fort jolie : ennemi présentement des distractions amoureuses et des plaisirs mondains, je louai deux chambres chez une vieille femme qui n'avait pas de nièce. Cette Madeleine Allegranti, dont la beauté me décidait à prendre la fuite, comme autrefois le vertueux Joseph, devint célèbre comme comédienne. A la même époque, le comte Stratico vint à Florence avec son élève, le jeune Morosini. Le pauvre comte s'était cassé la cuisse, et, craignant d'abandonner le jeune homme à lui-même, il me pria de le suppléer et de partager, s'il était possible, ses plaisirs, afin d'empêcher que l'étourdi ne tombât en trop mauvaise compagnie. Voilà donc mes études interrompues, et mon plan de vie bouleversé. Par pure amitié pour le comte, je me fis pendant quelque temps le compagnon de débauche de son élève. Dans les sociétés que nous fréquentâmes, je retrouvai le comte Medini, cet intrépide habitué de tripots, dont le lecteur se souvient sans doute. Un beau matin, il vint solliciter ma compassion ; il n'avait pas d'autre titre que celui de m'avoir contraint à le châtier pour son excès d'adresse au jeu. Toutefois sa situation m'inspirait de la pitié, et j'étais disposé à l'aider s'il m'offrait quelque garantie. Il me montra une liasse énorme sur laquelle il fondait de grandes espérances de fortune : c'était une traduction de *la Henriade* en strophes italiennes. J'en lus quelques morceaux qui me parurent assez bien tournés ; l'expression était nette et ornée, la phrase claire et harmonieuse. L'intention de Medini était d'y mettre la dernière main, et d'en faire hommage au grand-duc. Il se flattait d'arriver, au moyen de cette dédicace, aux honneurs et à la fortune. Un sourire dubitatif fut toute ma réponse : Léopold n'avait aucune inclination pour la littérature et les beaux-arts ; pour lui ce n'était qu'un assemblage de voyelles et de consonnes, indignes de captiver l'attention et les sympathies d'un homme sérieux, et surtout d'un prince. Il s'occupait quelquefois d'histoire naturelle avec l'abbé Fontana ; hors de là, il n'ouvrait jamais un livre : c'était un des mille potentats à ranger dans la classe si

nombreuse des gens qui ne savent pas lire. Il n'avait de passion décidée que pour l'argent et les femmes

Je déclarai à Medini que sa traduction lui ferait honneur, et pourrait lui devenir lucrative ; mais qu'il m'était impossible de la prendre en garantie de l'argent dont il avait besoin. A ces mots, il me saisit au collet ; moi je lui saute au cou, je le terrasse et le jette à la porte. Ma vengeance n'alla pas plus loin. Heureusement pour lui, son bon ange amena à Florence un étranger qui le tira d'embarras : c'était Premislas Zanowitsch, qui acquit dans la suite une aussi grande réputation que son frère. Pour escroquer plus sûrement les négociants d'Amsterdam, il s'était donné lui-même le titre pompeux de prince de Scunderberck. Je parlerai plus tard de ces deux aventuriers, qui ont fait une fin déplorable.

Premislas Zanowitsch, alors âgé de vingt-cinq ans, était le fils d'un gentilhomme de Budna. Cette ville, située sur les frontières de l'Albanie et de la Dalmatie, avait jadis appartenu à Venise ; dans l'antiquité, elle faisait partie de l'Épire ; aujourd'hui c'est une dépendance de la Porte. Élevé à Venise, Premislas, dès son entrée dans le monde, avait pris goût aux plaisirs faciles qu'offre ma belle patrie. Pendant un séjour de cinq ans qu'il y fit, Premislas gagna au jeu des sommes considérables ; et lorsque la police jugea convenable de le renvoyer dans sa patrie, Premislas, qu'effrayait toute accointance tartare et dalmate, se mit à courir les aventures, de concert avec son frère. Seulement ils évitaient de se trouver ensemble dans les mêmes lieux : l'un opérait dans le nord, l'autre dans le midi, tendant leurs filets partout et partout faisant bonne pêche.

Qu'on ne s'étonne pas que Premislas fit grand étalage à Florence. Il arriva dans la ville précédé d'un courrier et flanqué de deux grands laquais et de sa maîtresse. Il arrêta un magnifique appartement, un équipage, des chevaux, et une dame de compagnie pour *ses amours* ; puis je le vis arriver au *casino dei Nobili*, étincelant de diamants. Tous les étrangers sont admis dans ce casino, sans qu'il

soit besoin d'être présenté par personne, mais malheur à celui qui, prétendant y être admis, ne serait pas doué des qualités nécessaires pour vivre dans ce monde de gens *comme il faut*. Les Florentins s'en aperçoivent au premier abord, avec cette finesse de tact qui les distingue : on tourne le dos à l'intrus, personne ne lui parle, et il n'ose plus se montrer. On lit à ce casino les gazettes, on joue tous les jeux de hasard ; on y dine, on y boit, on y fait la cour aux dames. Toutes ces occupations, comme on voit, sont l'apanage de la haute société.

Zanowitsch, qui connaissait le monde, et qui pour parler n'attendait jamais qu'on lui adressât la parole, salua la société avec grâce, se félicita hautement d'être parmi des personnes de si haute distinction, parla beaucoup de Naples et de Florence, abaissant l'une, exaltant l'autre ; jona gros jeu, et perdit mille louis sans rien perdre de sa bonne humeur. Il plut généralement ; je n'assistai pas à sa première venue, mais ces détails me furent donnés, quelques jours après, par le marquis Caponi. Le marquis m'apprit qu'on avait demandé à Premislas s'il me connaissait, et qu'il avait répondu qu'il était encore enfant à l'époque de mon départ de Venise, mais qu'il avait toujours entendu parler de moi avec la plus haute estime. J'avais fait la connaissance du marquis Caponi chez la danseuse Denis, qui vivait à Florence dans l'obscurité depuis qu'elle avait quitté le théâtre. Nous étions à peu près du même âge ; néanmoins elle conservait quelques beaux restes : la bonté de son caractère et l'élégance de sa toilette augmentaient les charmes de sa personne. Mademoiselle Denis ayant eu la fantaisie de connaître Zanowitsch, le chevalier Pizzi le lui amena. L'entrevue eut lieu en ma présence ; je trouvai dans le jeune aventurier un homme d'un excellent ton, qui ne pouvait manquer de réussir dans le monde. Sans être précisément beau, il avait une physionomie des plus agréables, des manières distinguées, assez d'esprit dans la conversation, et cet enjouement qui donne de la grâce à tout ce qu'on dit. Il avait une sorte de bon sens assez rare, celui de ne jamais parler de sa personne. En revanche, il

était intarissable sur l'article de sa sauvage patrie ; mais c'était pour la tourner en ridicule, et il s'y entendait fort bien. Il nous fit beaucoup rire avec la description de ses domaines, dont une partie était située sur le territoire hongrois, une autre en Russie, et la troisième en Turquie ; de sorte qu'il trouvait parmi ses vassaux trois langues, trois cultes et trois gouvernements différents. L'entretien que j'eus avec lui me mit à même de tirer son horoscope : je vis qu'avec le temps et la pratique il irait fort loin dans sa carrière. Sauf un goût trop prononcé pour la dépense, je retrouvai dans ce jeune homme mon propre portrait quand j'avais quinze ans de moins, et je le plaignis de me ressembler si bien, parce qu'il était loin d'avoir mes ressources.

A la première visite que me fit Zanowitsch, il ne me parla guère que de Medini.

— Touché de sa misère, me dit-il, je me propose de payer toutes ses dettes.

— Vous aurez fort à faire, lui répondis-je.

— Cela se borne à quelques milliers d'écus d'or, c'est une *bagatelle*. Au surplus, c'est une obligation pour moi, car dès ce moment il devient mon associé.

On devine que cette société naissante avait pour base le jeu ; Zanowitsch m'offrit une *quote-part*, mais je refusai tout net. Quand je lui rendis visite, il était à table avec sa maîtresse, une de mes vieilles connaissances que je devais à lord Baltimore. Nous avions fait jadis plus d'un souper fin à Londres ; c'était une de mes demoiselles hanovriennes. J'aurais feint de ne pas la reconnaître si elle ne m'eût salué du nom familier de *Giacomo*. Alors je lui rendis son vrai nom, Hippolyta. — Vous ne vous trompez pas, me dit-elle, quoique j'aie bien grandi depuis que nous nous sommes vus. Hippolyta me parut plus jolie et plus p... que jamais. J'avais refusé l'invitation de Zanowitch pour diner ; mais sur les instances d'Hippolyta, qui me vanta le mérite de son cuisinier, je fus exact le lendemain. Medini et sa maîtresse, deux dames étrangères avec leurs amants, et un autre inconnu d'une quaran-

taine d'années, tels étaient les convives. Zanowitsch me présenta ce dernier sous le nom de Zeno. Comme on me le donnait pour noble, je demandai au personnage quel titre je devais lui attribuer, puisqu'il est d'usage, dans la bonne société, de se parer d'un titre que parfois on n'a pas.

— Je n'en veux point d'autre, répondit-il, que celui de votre ancien ami.

— A la bonne heure, mais c'est la première fois que je vous vois.

— Est-ce que mon nom n'aide pas votre mémoire? Je suis le fils du capitaine Marco Zeno.

— Voilà, ma foi! vingt-huit ans que j'aurais pu vous oublier, mais je vous remets parfaitement, quoique vous ayez eu la petite vérole.

Il devint rouge de colère; c'était bien mon intention: je lui rendais son coup de boutoir. A quoi bon, en effet, me faire souvenir qu'il était le fils de ce Marco Zeno, mon géolier au fort Saint-André? sa noblesse n'était pas mieux constatée que son origine: on le disait bâtard d'un patricien de Venise. Au fond, il n'y avait pas de plus mauvais sujet que ce petit Zeno: c'était un croupier et un escroc. Je ne fus pas flatté de la reconnaissance, si reconnaissance il y a. Il se flattait d'être beau parleur et de connaître toutes les langues: la vérité est qu'il estropiait deux mots sur trois. Sans éducation ni culture, il avait l'air d'un laquais endimanché; cependant il raffolait de sa propre personne, il se regardait comme un homme fort habile parce qu'il avait le talent de corriger les injustices de la fortune. Medini et Zanowitch lui ressemblaient seulement sous ce rapport. Quant aux deux étrangers, c'était le gibier qu'ils avaient fait tomber dans leur sac. Ces honnêtes imbéciles paraissaient fort impatients de vider leur bourse dans celle de mes trois filous. Aussi, dès que je vis Zeno répandre sur la table des monceaux d'or, je me hâtai de prendre congé. Pourtant une conduite aussi sage ne me mit pas à l'abri d'un coup terrible. Il se disait, à Florence, que ces trois filous avaient escroqué une somme de douze mille livres sterling

au lord Lincoln, le fils du duc de Newcastle. Une danseuse vénitienne nommée Lamberti, dont le jeune lord était épris, avait coopéré à la spoliation. J'en étais à me féliciter d'avoir rompu avec cette société de fripons, lorsqu'un beau matin je reçois inopinément l'ordre de quitter la ville sous trois jours. C'était le 28 décembre, l'anniversaire de mon départ forcé de Barcelone : l'approche des étrennes m'a toujours porté malheur. Étourdi de la sommation qui m'était faite par un sbire, je cours au bureau de police, et je reconnais, dans le magistrat auquel je m'adresse, le même individu qui, dix ans auparavant, m'avait fait sortir de la ville pour un faux dont le comte Iwan était l'auteur. Je lui demande le motif de cet acte de rigueur. Il me répond sèchement :

— Je l'ignore. Allez le demander au grand-duc.

— Mais Son Altesse est à Pise.

— Prenez une voiture.

— Fort bien, mais qui payera mes frais de voyage?

— Vous-même, à moins que le grand-duc ne soit disposé à les payer; mais j'en doute.

— Alors je vais écrire à Son Altesse, si vous me promettez de faire parvenir la lettre à son adresse.

— Son Altesse l'aura; mais qu'elle la lise, je n'en réponds pas.

— N'importe, j'écirai ce soir, et, avant le lever du soleil, je serai dans les États du pape.

— A quoi bon vous hâter de partir?

— C'est qu'il me tarde d'être hors du territoire d'un gouvernement assez infâme pour méconnaître à ce point le droit des gens.

— Je vous conseille d'écrire en ces termes au grand-duc.

— Je n'y manquerai pas.

En sortant, je rencontre Medini sur l'escalier. Il avait reçu la même injonction et venait en chercher les motifs.

— On vous répondra comme à moi, lui dis-je : Adressez-vous au grand-duc.

— Quoi ! l'ordre vous concerne aussi ? qu'avez-vous donc fait ?

— Rien.

— Ni moi non plus. Allons, partons ensemble pour Pise.

— Non pas, s'il vous plaît. Je vais à Bologne.

Avant mon départ j'adressai au grand-duc la lettre suivante :

« Jupiter vous a remis sa foudre pour frapper, dans votre petit État, les hommes pervers et non les innocents. Quand vous m'écrasez injustement, je fais comme le Christ, je vous pardonne, parce que je dis comme lui : Vous ne savez ce que vous faites. Le chef de votre police m'a dit, il est vrai, que j'étais libre d'adresser mes réclamations à Votre Altesse ; mais le ciel me préserve de tenter une pareille démarche, elle ne pourrait que déplaire à un prince qui oublie que le premier de ses devoirs est d'entendre un accusé avant de le condamner ! »

Mademoiselle Denis m'apprit que l'ordre d'exil s'appliquait aussi à la danseuse Lamberti et à un petit bossu d'abbé vénitien qui couchait avec elle : c'était donc le renvoi en masse de tous les Vénitiens que le grand-duc avait fulminé dans un accès d'humeur, et tout cela au sujet de la mésaventure du jeune lord. Le gouverneur de celui-ci, que j'informai de mon départ, m'apprit que Son Altesse avait enjoint au lord de ne pas payer ce qu'il avait perdu ; mais le jeune Anglais, fort délicat sur l'article du point d'honneur, avait répondu vivement qu'il était indécent de ne point payer ses dettes, et à plus forte raison celles du jeu.

La veille du premier jour de l'an, je descendis à l'hôtel Saint-Marc, à Bologne. Après une visite de précaution faite au comte Marulli, le chargé d'affaires toscan, je me rendis chez le cardinal-légat Brancaforte. Je l'avais connu à Paris lors d'une mission qui n'avait rien d'apostolique. A l'époque de la naissance du duc de Berry, petit-fils de Louis XV, Benoit XIV avait chargé le cardinal de présenter à la cour de Versailles des langes bénits pour l'en-

fant royal. Le petit prince (depuis Louis XVI) reçut ce jour-là la bénédiction des deux plus grands paillards de l'univers, l'un son aïeul, et l'autre mon bon cardinal Brancaforte, qui ne sortait pas des b...ls.

Dès qu'il m'aperçut, il me sauta au cou et me dit en jurant :

— *Per Dio!* je vous attendais.

— Votre Éminence avait tort, et le hasard seul m'amène ici.

— Vous aviez oublié votre compère Brancaforte! Vous êtes un ingrat. Ah ça! comment menons-nous les amours?

— *Pianissimo*, Éminence.

— Comme moi; je voudrais bien encore, mais je n'ose.

— Votre Éminence a trop osé.

— C'est vrai, j'ai été un grand polisson, vous en savez quelque chose, mais ici soyons discrets, pas un mot de notre vie de jeunes gens. A propos, vous avez fait des vôtres à Florence; quelle part avez-vous touchée sur les douze mille livres sterling du petit Anglais?

Le rouge me monta au visage, et je répondis à l'Éminence en lui montrant une copie de la lettre que j'avais envoyée au grand-duc.

— Il est fâcheux, dit en riant le cardinal, que vous soyez innocent; car, étant puni comme vous l'êtes, tout le monde vous croira coupable.

Le cardinal Brancaforte, étranger à ces sentiments plus ou moins sincères que tout le monde décore pompeusement du nom de principes, avait un vice qui m'a toujours paru ignoble: il était véhémentement soupçonné de *pédérastie*, vil penchant qui s'accroît avec l'âge. A Bologne, la maison de monseigneur foisonnait de bambins. Je me souviens que, lors de son séjour à Paris, une jeune Padouane, qui l'avait pour confesseur, lui avoua, au tribunal de la pénitence, que son mari avait pris avec elle certaines privautés rigoureusement défendues par le code nuptial. Le luxurieux cardinal tint fort longtemps sa pénitente sur ce sujet scabreux. Avant de donner l'absolution, il voulut avoir les détails les plus circonstanciés. A chaque renseigne-

ment, dévoré de concupiscence, il s'écriait : C'est énorme, c'est monstrueux. Ah ! ma fille, vous avez commis un péché abominable, mais c'est une bien jolie chose.

Voici une autre aventure dont il est le héros et dont je fus le témoin ; aventure qui causa, toute innocente qu'elle est, un assez grand scandale. Pendant la semaine sainte, Brancaforte confessait chez lui, de concert avec son secrétaire, l'abbé Barnetto. Un jour il fut fort étonné de voir qu'une dame tout en larmes, sortant du confessionnal de Barnetto, venait se jeter à ses pieds. L'émoi de la dame provenait d'un refus d'absolution. Elle s'était accusée d'avoir laissé son époux user de ses droits dans une certaine posture sévèrement défendue par les statuts de l'Église catholique. L'abbé Barnetto, le plus innocent et le plus borné des hommes, et d'ailleurs sourd comme un pot, avait mal entendu ou mal compris, et, s'imaginant à tort que sa pénitente était coupable de la *jolie chose*, il l'avait renvoyée sans absolution. Après une confession qui fut longue, Brancaforte, mis au fait, et trouvant le cas fort innocent, sortit comme un furieux de son confessionnal, et, s'approchant de Barnetto qui venait de quitter le sien, il lui cria aux oreilles :

— Apprends donc à f....., grosse bête ; c'était le bon.

Mon intention était de continuer, à Bologne, la vie paisible et retirée que je menais à Florence. Il n'est point de ville, dans toute l'Italie, où l'on jouisse de plus de liberté et de bien-être qu'à Bologne ; les logements y sont à bon marché, ainsi que les vivres et l'entretien. La ville est charmante ; elle a l'air d'être peinte plutôt que bâtie, tant elle est propre et ornée. Quant à la société, je ne devais pas y songer ; la noblesse bolonaise est très-fière et se boutonne volontiers, surtout pour les étrangers ; le petit peuple, connu, en Italie, sous le nom de *i Birichini*, est un fac-simile des lazzaroni de Naples ; quant aux bourgeois, ils sont honnêtes et bons, mais bornés et communs. Que m'importait, après tout ? Je voulais me consacrer à l'étude et ne chercher de relations que dans le cercle des savants. A Florence, la science est l'apanage de certains

hommes, la masse de la population est fort ignorante ; à Bologne, au contraire, tout le monde a le vernis littéraire. La ville possède une université qui compte à elle seule autant de professeurs que toutes les villes d'Italie ensemble. Mal rétribués par le gouvernement, ils trouvent une ressource suffisante dans le grand nombre de leurs élèves. On s'y fait imprimer à bon marché, et, quoique l'inquisition sévisse comme partout ailleurs, il n'est pas difficile de la tromper.

Je m'attendais à voir bientôt arriver Medini avec son monde ; il vint descendre justement à l'hôtel que j'habitais. Suivant son habitude, il était sans le sou. Ainsi que je l'avais prévu, le grand-duc s'était refusé à lui accorder audience, et il avait été obligé de partir sans délai, ayant vendu toutes ses hardes. Il me dépeignit sa misère en termes de mendiant, mais je fis la sourde oreille. Je n'ai jamais connu d'homme plus besoigneux et plus constamment à la charge de ses amis ; il aurait fallu l'entretenir comme une femme : aussi se trouvait-il toujours dans des positions désespérées dont il ne se tirait que par des moyens peu légitimes. Cependant il eut le bonheur de rencontrer à Bologne un certain Dominis, moine franciscain, Esclavon de naissance, qui s'amouracha de sa maîtresse. Medini ferma les yeux, et le moine ouvrit sa bourse. Rassasié de cette femme, Dominis convoita la petite nièce, et Medini lui vendit le pucelage de l'enfant. Ces tripotages le mirent à même de reprendre son train. Quelques semaines après, je sus qu'il était parti subitement pour l'Allemagne, laissant ces deux femmes dans la besace du moine ; mais ce n'était pas un moine mendiant. L'incorrigible Medini erra pendant une dizaine d'années dans tous les coins de l'Europe, et finit par aller mourir en prison à Londres. S'il m'en avait cru, il n'aurait jamais mis le pied en Angleterre, détestable pays pour les gens de sa trempe. Medini, bien élevé, spirituel, instruit, eut un double malheur, celui d'être né sans patrimoine et d'aimer la dépense. C'est un de ces hommes qui, toute leur vie, meurent de faim au sein de l'opulence. Que n'a-

t-il suivi mes conseils ! il vivrait heureux ; mais que peuvent les conseils à l'encontre du caractère ? J'ai un certain instinct qui m'a révélé la destinée finale de bien des personnages. Je disais, il y a vingt ans, au fameux Cagliostro, qui se faisait appeler alors le comte Pellegrini : N'allez pas à Rome, ce sera votre perte. Et, en effet, on le cofra au fort Saint-André, dont il n'est pas sorti vivant.

Un petit abbé, dont j'avais fait la connaissance dans la boutique du libraire Tarruchi, me présenta à la famille Severini, et j'y perdis le goût de l'étude. Ce Severini avait une sœur de trente-trois ans qui s'en donnait vingt-quatre, assez avenante sans être une beauté, très-fière de sa virginité, qui commençait à lui peser terriblement. Objet de son attention, elle captiva la mienne, et je fis connaître à cette vierge un peu mûre des délices qu'elle n'avait fait que rêver encore ; cela m'acoquina à cette famille : j'y portai mes dieux pénates. Elle habitait la maison de la veuve Carnali, le célèbre ténor. La pension me coûtait une dizaine de sequins par mois, et la maîtresse ne me coûtait rien. Severini, libertin de profession, me conduisit chez toutes les nymphes chantantes et dansantes de la ville. Nous fîmes quelques parties fines à l'insu de sa sœur, jalouse à l'excès, comme on l'est à un premier amour.

Il était alors grandement question, à Bologne, d'un certain Albergati, riche particulier, grand amateur de spectacle, et qui avait ouvert au public son théâtre particulier. Il jouait lui-même les premiers rôles avec un talent distingué. C'est ce même Albergati qui fit rompre son mariage avec une demoiselle de bonne maison pour épouser une fille de théâtre dont il avait trois enfants. Par une de ces contradictions où la justice tombe si souvent, l'arrêt du divorce était motivé sur l'impuissance d'Albergati, et, au su de chacun, il avait trois enfants. Je voulus voir cet original, et, sur ma demande, Dandolo m'envoya de Venise une lettre de recommandation signée Zaguri à l'adresse d'Albergati. M. Zaguri m'était alors inconnu.

Le ton de sa lettre m'inspira la plus sincère reconnaissance; je la lui témoignai par écrit, et nous nous liâmes plus tard. Ce fut un grand bonheur pour moi, comme on le verra dans la suite.

Arrivé à l'hôtel d'Albergati, ma lettre d'introduction en main, je demande Son Excellence au concierge. Je dis *Excellence*, parce qu'à Bologne le dernier gentillâtre s'intitule ainsi. Le concierge répond : Son Excellence est à la campagne. Je remonte en voiture, et me fais conduire à la *villa* de l'Excellence. J'arrive, point de concierge; j'entre, point de laquais. Je monte l'escalier, pousse une porte, et me voilà en présence d'un monsieur et d'une jeune et jolie dame qui se disposaient à dîner en tête-à-tête.

— Le marquis Albergati?

— C'est moi. De quoi s'agit-il?

— Une lettre que je suis chargé de remettre à Votre Excellence.

Il la prend et la met dans sa poche sans l'ouvrir, et il ajoute : — J'ai pour principe de ne jamais lire une lettre au moment de me mettre à table.

C'est un principe très-malhonnette, pensai-je.

Tout en mangeant son potage, mon homme ajoute encore :

— Vous direz à Zaguri que je me conformerai à ses ordres

Cela dit, je m'esquive, et me voilà parti. J'étais resté debout pendant cet entretien, car l'Excellence ne m'avait pas invité à prendre un siège, et je me serais bien gardé d'en prendre un, mon intention étant de mettre tous les torts de son côté. Mais voilà qu'au moment, où, mon cocher ayant attelé, j'allais rebrousser chemin, un domestique vient me prier, de la part de Son Excellence, de reprendre le chemin du château. Convaincu qu'Albergati me prépare un nouveau camouflet, je tire une carte de ma poche, et je dis au laquais : Voici mon nom et mon adresse, c'est tout ce que je puis faire pour votre maître.

En rentrant, j'écrivis à Zaguri au sujet de la réception

qui m'avait été faite. Je le priais de mander à l'Excellence que, me trouvant grossièrement insulté par elle, j'exigeais satisfaction.

Le lendemain mon hôtesse me remit une carte ainsi tournée : *Son Excellence le général Albergati*. Severini entra au même instant, et je la lui montrai. Je ne comprenais rien à ce titre de général, lorsqu'il me dit qu'Albergati avait été décoré par le roi de Pologne de l'ordre de Stanislas et du titre de chambellan. Je comprends parfaitement, interrompis-je ; l'usage veut que les chambellans aient le rang d'adjudants-généraux, et Albergati trouve commode d'effacer le titre d'adjutant et de ne laisser subsister que celui du général. C'est la plume de paon dont il se pare aux yeux des sots. Eh bien, je vais lui donner une leçon de modestie. Je pris la plume et je rédigeai un petit écrit sous forme de dialogue. Un de mes interlocuteurs demandait à l'autre si un commissaire général pouvait se faire appeler général, si un maréchal de camp était maréchal, etc. ; je finissais par cette question adressée au public : Peut-on tenir pour un homme sensé celui qui préfère au titre que lui ont transmis ses ancêtres un titre d'honneur acheté à beaux deniers comptants ? Albergati eut du moins le bon esprit de garder le silence sur mon dialogue, qui eut le privilège d'égayer la ville à ses dépens. C'est l'unique vengeance que je tirai de son méchant procédé.

CHAPITRE XVII.

Farinelli. — Encore Nina. — La sage-femme Thérèse. — L'abbé Bolini. — Viscioletta. — Le marquis Mosca de Pesaro. — Le juif Mardochée et ses filles. — Séjour à Trieste. — M. Zaguri.

Sur ces entrefaites, l'électrice de Saxe arriva à Bologne, uniquement pour voir le célèbre soprano Farinelli. Il donna à la princesse un très-beau déjeuner, à la suite